DIALOGUES DE GUERRE

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

MODERN-BIBLIOTHÈQUE

COLLECTION ILLUSTRÉE A 95 C.

SIRE	1	volume	illustré.
LE NOUVEAU JEU	1	—	—
LEURS SŒURS	1	—	—
LES JEUNES	1	—	—
LE LIT	1	—	—
LES MARIONNETTES	1	—	—

THÉATRE

MODERN-THÉATRE

COLLECTION ILLUSTRÉE A 95 C.

LE MARQUIS DE PRIOLA . .	1	volume	illustré.
VIVEURS			
LE VIEUX MARCHEUR	1	volume	illustré.
CATHERINE.			
LE NOUVEAU JEU	1	volume	illustré.
VARENNES			

ARTHÈME FAYARD & Cie, Éditeurs.

LF
L399d1

HENRI LAVEDAN
de l'Académie Française.

DIALOGUES DE GUERRE

155·779
27/8/20

PARIS
ARTHÈME FAYARD & Cie, ÉDITEURS
18-20, Rue du Saint-Gothard.

Copyright by Henri Lavedan 1916.

PQ
2330
L7D5

Il a été tiré de cet ouvrage :

Cinq exemplaires sur papier du Japon
numérotés de 1 à 5.

Vingt exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 6 à 25.

AUX INVALIDES

DIALOGUES DE GUERRE

I

AUX INVALIDES

Cour des Invalides. Devant les canons. Un groupe composé d'une dizaine de soldats blessés : zouaves, chasseurs à pied, lignards, entoure une pièce de notre 75, dont un artilleur, au bras en écharpe, achève d'expliquer le maniement.

L'ARTILLEUR. — ... C'est comme je le dis. A peine ce bavard élève la voix, on ne s'entend plus, et les Boches font feu d'artifice des quat' membres. T'as joué aux quilles, dans ta vie, pas vrai? Eh ben, dès qu'on

entame une partie, c'est nous la boule, et c'est *eux* les quilles.

Un lignard, *qui a les yeux hermétiquement bandés, et qui était un peu en arrière.* — Je veux y faire une caresse.

Un zouave. — A qui ?

Le lignard. — Au 75.

L'artilleur. — Avance. (*On s'écarte. Il prend la main du lignard et la pose sur le canon.*) Le v'là.

Le lignard, *qui palpe.* — Ah oui... L'est tout chaud.

Un chasseur. — Parce qu'il fait soleil, tiens !

(Un coup sonne à l'horloge.)

Le lignard, *qui tressaille au son clair.* — Qu'est-ce qui sonne là ?

Le zouave. — Treize heures.

Le lignard. — Mais ça n'a tapé qu'un coup. Il aurait dû y en avoir treize, en ce cas.

Le zouave. — Ça fait rien, c'est treize heures tout de même. C'est la consigne.

Le lignard. — Oui... L'a un beau son c'te pendule... Je l'avais jamais remarqué.

(*Parlant dans la direction de l'artilleur :*) Eh ben dis donc, maintenant, l'ingénieur, je voudrais bien voir autre chose ?

L'ARTILLEUR. — Après le 75 ?

LE LIGNARD. — Oui.

L'ARTILLEUR. — Quoi ?

LE LIGNARD. — Les drapeaux, qu'on leur y a chipés !

UN CHASSEUR. — C'est ça que tu veux, toi ?

LE LIGNARD. — Oui.

LE CHASSEUR. — Qu'est-ce que ça peut te faire ?

LE LIGNARD. — A cause que je suis colin-maillard ? C'est pas une raison.

UN TRINGLOT. — Mais oui... Ça l'amuse tout de même...

LE LIGNARD. — Enfin je veux voir les drapeaux. Où qu'y sont ?

LE ZOUAVE. — En haut.

LE LIGNARD. — Allons-y.

L'ARTILLEUR. — Patience. T'es comme un cerf. On y va. On va y aller tous. Mais faut d'abord voir en bas.

LE LIGNARD. — J'ai assez vu en bas. Je veux voir en haut.

L'ARTILLEUR. — C'est bon. Dieu, que t'es tenace !

UN AUTRE LIGNARD, *maigre, tout pâle, appuyé sur une canne, et qui écoutait, arrivé seulement depuis une minute, se rapproche alors.* — Bonjour... Est-ce qu'on peut se joindre ?

L'ARTILLEUR ET LE ZOUAVE. — Mais oui.

LE LIGNARD *aux yeux bandés.* — Qui c'est ?

L'ARTILLEUR. — Un de la ligne. Il est là, tiens, il te prend le bras.

LE LIGNARD *aux yeux bandés, tourné vers lui.* — Ça va bien ?

LE NOUVEAU LIGNARD. — Pas trop. Et toi ?

LE LIGNARD *aux yeux bandés.* — Pas mal. (*Montrant ses bandeaux.*) A part ça.

L'AUTRE LIGNARD. — Tu n'y vois plus du tout ?

LE LIGNARD AVEUGLE. — Non. J'ai encore la balle.

L'AUTRE LIGNARD. — Ah ben... Probable, quand on te l'aura ôtée, que ça ira mieux.

LE LIGNARD AVEUGLE. — Non. Le chirurgien a dit qu'y avait peu d'espoir parce qu'elle avait dû couper les deux nerfs. Si j'y revois un peu...

L'AUTRE LIGNARD. — Ah !

LE LIGNARD AVEUGLE. — T'emballe pas... un tout petit peu... ça sera du droit.

L'AUTRE LIGNARD. — C'est le meilleur... Avec un, surtout le droit... va... on ne craint personne... On voit des fois... mieux qu'avant !

LE LIGNARD AVEUGLE. — Y a peu d'espoir.

(Un silence.)

L'AUTRE LIGNARD. — Ah ! mon pauvre vieux, t'as vraiment été touché !

LE LIGNARD AVEUGLE. — Bien sûr. Mais y en a tant d'autres !... Et puis quoi ! On en est revenu... faut pas se plaindre.

L'ARTILLEUR. — Maintenant ça y est, on monte.

LE LIGNARD AVEUGLE. — Aux drapeaux ?

L'ARTILLEUR. — Oui.

LE LIGNARD AVEUGLE. — Chouette.

LE NOUVEAU LIGNARD, *à l'aveugle*. — Appuie-toi. Vas-y de confiance. Si y a des sauts d'obstacles, j'te dirai...

(Ils montent tous. Escaliers, corridors, galerie du premier étage. Devant les débris du zeppelin on s'arrête.)

LE LIGNARD AVEUGLE. — C'est les drapeaux ?

LE NOUVEAU LIGNARD. — Pas encore. C'est les miettes du zeppelin.

LE LIGNARD AVEUGLE. — Raconte.

LE NOUVEAU LIGNARD. — Y a d'abord, appliqué sur le mur, un grand abatis d'aluminium que tu dirais du fer-blanc, avec ces mots en imprimé : Longeron de carcasse.

LE LIGNARD AVEUGLE. — Y a ça ?

(Il rit.)

LE NOUVEAU LIGNARD. — Qu'est-ce qui te fait rire ?

LE LIGNARD AVEUGLE. — Carcasse. Ça, c'est trouvé ! Et puis ?

LE NOUVEAU LIGNARD. — Et puis y a l'hélice du zeppelin. (*Il lui prend la main et la pose sur une des branches.*) Tu la sens ?

LE LIGNARD AVEUGLE. — Oui, c'est froid.

LE NOUVEAU LIGNARD. — Et dessus l'hélice y a des centaines de noms. D'homme et de femme.

LE LIGNARD AVEUGLE. — Dis m'en.

LE NOUVEAU LIGNARD, *lisant.* — Général Joffre.

LE LIGNARD AVEUGLE. — Oh ! Penses-tu que c'est lui ?

LE NOUVEAU LIGNARD. — Je te le promets pas. (*Lisant :*) Albertine, de Nice. Ça, je crois que c'est elle. Et puis de la poésie. (*Lisant :*)

> Pour le conduire à la victoire,
> Au Turc on montre le croissant,
> Au Français on montre la gloire,
> Et la choucroute à l'Allemand.

LE LIGNARD AVEUGLE. — Si tu veux. Mais moi c'est pas la choucroute que j'y montrerais au Boche. Et puis voilà. Maintenant les drapeaux !

LE NOUVEAU LIGNARD. — Ça vient. (*Ils ont fait quelques pas.*) Tu es dans la salle.

LE LIGNARD AVEUGLE. — Où qu'ils sont ?

LE NOUVEAU LIGNARD. — Là.

(Il l'amène devant la vitrine du milieu.)

LE LIGNARD AVEUGLE. — De quel côté ?

LE NOUVEAU LIGNARD. — Devant toi. Juste en face. Allonge.

LE LIGNARD AVEUGLE, *qui étend la main et rencontre la vitre.* — Oh ! zut !

LE NOUVEAU LIGNARD. — Quoi ?

LE LIGNARD AVEUGLE. — Y a un carreau.

LE NOUVEAU LIGNARD. — Dame ! Tu voudrais pas qu'on nous laisse jouer avec ?...

LE LIGNARD AVEUGLE. — J'aurais bien aimé de les toucher. Je suis vexé ! Loin qu'y sont?

LE NOUVEAU LIGNARD. — Mais non. Tout près. T'es dessus. C'est comme si tu les touchais. Tiens, là, où t'as la main grande ouverte, il y en a justement un qui appuie aussi de l'autre côté... D'l'étoffe à ton doigt y a pas, oh ! y a pas l'épaisseur d'un cheveu !

LE LIGNARD AVEUGLE. — D'un gros ! Et combien y en a-t-il, de drapeaux?

LE NOUVEAU LIGNARD. — Neuf.

LE LIGNARD AVEUGLE. — Sont beaux ?

LE NOUVEAU LIGNARD. — Ça ne vaut pas le nôtre. Mais c'est tout de même pas de la camelote...

LE LIGNARD AVEUGLE. — Raconte encore. Fais-moi voir.

LE NOUVEAU LIGNARD. — C'est des drapeaux de bataillon. Réserve et active. Y en a de peints, et puis de brodés. Y en a de décorés

de la Croix de fer. D'autres pas. Enfin y en a un tout trempé de sang.

LE ZOUAVE. — Et c'est des nôtres qui l'ont pris ! Des zouaves !

LE NOUVEAU LIGNARD, *à l'aveugle*. — T'as vu les drapeaux ? T'es content ?

LE LIGNARD AVEUGLE. — Un peu. D'abord ils sont à nous. Ils s'embêtent. C'est bien leur tour. Et puis au moins ceux-là, (*Renfonçant son képi d'un grand coup de poing.*) on ne les salue pas !

LE NOUVEAU LIGNARD. — Alors, on redescend ?

LE LIGNARD AVEUGLE. — On redescend.

(Il fait un faux pas.)

LE NOUVEAU LIGNARD. — Une marche. Ne t'f... pas par terre. (*Il l'a retenu.*) T'as une sale canne. Prends donc la mienne.

LE LIGNARD AVEUGLE. — Eh bien ? Et toi ?

LE NOUVEAU LIGNARD. — Tu me donneras la tienne. On va changer. Ça nous fera un souvenir.

(Il fait l'échange.)

LE LIGNARD AVEUGLE. — T'es bien gentil. On se retrouvera alors?

LE NOUVEAU LIGNARD. — Sûrement.

LE LIGNARD AVEUGLE. — Elle est épatante... tu sais... (*S'appuyant dessus avec satisfaction.*) Et puis en main... A la bonne heure, ça, c'est une canne d'aveugle.

LE NOUVEAU LIGNARD. — Tais-toi. Tu reverras du droit. Si... Je te le dis...

LE LIGNARD AVEUGLE, *tout bas.* — Peu d'espoir...

LE LIEN

II

LE LIEN

Mme Renaud, quarante-huit ans, une femme dans la douleur.

Mme Duchamp, une amie.

Chez Madame Renaud.

I

Mme Renaud. — ... Mon unique enfant. Tout ce que j'avais. Tout ce qui me restait. Et puis, plus rien...

Mme Duchamp. — Comment as-tu appris ?

Mme Renaud. — Par un de ses camarades. Hier au soir. Voilà sa lettre.

(Elle la lui tend.)

Mme Duchamp, *lisant à mi-voix.* — Madame...

Mme Renaud *disant les mots à l'avance.* — Vous êtes une mère...

(Elle s'interrompt et pleure.)

Mme Duchamp, *continuant.* — ... chrétienne et française...

Mme Renaud. — Quand j'ai lu ça ! Oh !...

Mme Duchamp. — ... J'ai le triste devoir...

Mme Renaud. — Lis tout bas. (*Se reprenant.*) Non ! Pas de lâcheté !... le triste devoir... Va.

Mme Duchamp, *lisant.* — ... de vous annoncer que votre fils...

(Elle s'arrête.)

Mme Renaud. — Va.

Mme Duchamp, *lisant.* — ... le sous-lieutenant André Renaud, est tombé...

Mme Renaud, *qui ne pleure plus.* — Va.. mortellement frappé...

Mme Duchamp, *lisant.* — ... ce matin...

Mme Renaud. — D'une balle au cœur.

(Elle porte les mains au sien.)

Mme Duchamp, *lisant.* — Il n'a pas souffert...

Mme Renaud. — Non.

Mme Duchamp, *lisant.* — La veille, il avait vu l'aumônier.

Mme Renaud. — Il était prêt.

Mme Duchamp, *lisant.* — En recevant dans mes bras le dernier soupir de mon ami, j'ai demandé à Dieu qu'il vous donne la force et la fierté de porter haut...

Mme Renaud, *achevant.* — ... votre douleur.

Mme Duchamp, *répétant.* — ... Votre douleur... Agréez, Madame... Lieutenant Mercier.

Mme Renaud. — Oui... Rien ne me manquera. J'aurai la fierté, la force... et la douleur.

(A ce moment une domestique entre, tenant une carte qu'elle présente à Mme Renaud.)

La domestique. — Madame, c'est un monsieur...

Mme Renaud. — Personne ! Personne au monde... Je vous ai recommandé.

La domestique. — Je sais bien... Mais quand il m'a eu dit son nom...

Mme Renaud, *qui a jeté les yeux sur la carte, change aussitôt de visage et pousse un cri.* — Oh ! Claire !

Mme Duchamp. — Quoi ?

Mme Renaud. — Mon mari !

Mme Duchamp. — Je l'avais deviné.

Mme Renaud, *bouleversée.* — Qu'est-ce qu'il veut ?... Que vient-il faire ? Aujourd'hui ! Après vingt ans !... Il ne peut donc pas me laisser seule à mon chagrin, à mon deuil, au lieu de raviver... Ah ! Qu'il parte ! Qu'il s'en aille ! (*A la domestique.*) Dites qu'il m'est impossible, que je regrette...

Mme Duchamp, *arrêtant la domestique.* — Non. (*A son amie.*) Tu ne peux pas le renvoyer.

Mme Renaud. — Pourquoi donc pas ?

Mme Duchamp. — C'est son père.

Mme Renaud. — Tu as raison...

Mme Duchamp. — Je te laisse.

(Elle l'embrasse et sort.)

Mme Renaud, *à la domestique*. — Faites entrer.

II

Mme Renaud est debout quand M. Renaud est introduit. La porte se referme. Ils sont seuls l'un en face de l'autre. M. Renaud est d'une grande pâleur, il a des yeux secs et rougis. Il salue sa femme avec une profonde tristesse. Elle lui rend son signe. Et ils se regardent, sans mot dire, dans le petit salon de veuve, où tout est en ordre, bien rangé.

M. Renaud, *d'une voix faible*. — Vous savez ?

Mme Renaud. — Oui. Voilà ce que j'ai reçu hier.

(Elle lui tend la lettre du lieutenant Mercier. Il la prend.)

M. Renaud, *lui tendant une lettre de son côté*. — Et moi, aujourd'hui, de son colonel. Il est mort d'une façon... superbe. Il

sera cité à l'ordre de l'armée... Vous verrez... tous les détails...

Mme Renaud, *prenant la lettre*. — Oui... Merci.

M. Renaud. — Alors... j'ai voulu venir... Ça ne vous fâche pas ?

Mme Renaud. — Non. Au premier moment, quand on m'a dit que c'était vous, j'ai été troublée... Mais, j'ai compris. Et puis, au fond, je vous attendais... J'étais sûre que vous viendriez.

M. Renaud. — C'est vrai ?

Mme Renaud. — Absolument sûre. Je sais que vous l'aimiez.

M. Renaud. — Oh ! oui ! Je ne dis pas que de nous deux, c'est moi qui l'aimais le plus.

Mme Renaud. — Nous l'aimions autant.

M. Renaud. — Mais c'est vous qu'il préférait.

Mme Renaud. — Croyez-vous ?

M. Renaud. — Il avait raison. Vous le méritiez... plus que moi. Ah ! que de choses en ce moment... que de choses auxquelles... mon Dieu !

Mme Renaud. — Moi aussi...

M. Renaud. — Je ne peux pas vous dire...

Mme Renaud. — Ne dites rien. A quoi bon? C'est passé. C'est si loin. C'est fini, oublié...

M. Renaud. — Pardonné ?

Mme Renaud, *grave, profonde.* — Oui. Pour lui, en souvenir de lui... parce que c'était son désir.

M. Renaud. — Pauvre petit ! Cœur admirable !

Mme Renaud. — Mon enfant...

M. Renaud. — Notre fils.

Mme Renaud. — Ah ! C'est un déchirement...

M. Renaud. — ... Affreux ! (*Leurs mains se joignent. Elle pleure.*) Pleurez, oui, pleurez avec moi, plus près. (*Il l'attire doucement.*) Là, sur mon épaule... Ne parlez pas... Rappelons-nous, quand il est né...

Mme Renaud. — Que nous étions heureux !

M. Renaud. — Quand il a grandi... son intelligence...

Mme Renaud. — Sa tendresse... Les belles années... Qui aurait cru que tout cela... devait finir ainsi ? Ma vie brisée... La sienne...

M. Renaud. — La mienne également.

Mme Renaud. — Et tant d'autres... des milliers sur la terre... Et nous voilà, près de ce cercueil... chacun de notre côté...

M. Renaud. — Non ! Non, pas chacun de notre côté. Il ne nous sépare pas. Au contraire. Il nous réunit.

Mme Renaud. — Rien ne peut plus nous réunir... rien...

M. Renaud. — Si. La même douleur.

Mme Renaud. — Aujourd'hui. Mais demain ?

M. Renaud. — La nôtre ne passera pas... Écoutez-moi. Qu'allez-vous faire à présent ?

Mme Renaud. — Rester seule. Comme avant.

M. Renaud. — Mais avant, il était là ! Vous l'avez perdu. Moi aussi. C'est maintenant que nous sommes seuls, tous les deux, et plus isolés que jamais. Car cet enfant était entre nous le lien... le dernier. Discrètement, malgré notre rupture, il me parlait de vous... et même quand il ne m'en disait rien, vous n'étiez pas absente de son silence. Il évoquait, dans nos regrets et nos

remords, le meilleur de nous-mêmes. Il était la dignité de notre ménage rompu, la survivance d'un bonheur enfui. Il adoucissait et rapprochait ça et là, de loin, nos deux détresses. Il avait triomphé depuis longtemps de nos griefs, de nos orgueils. Nous n'étions rien sans lui. Puisqu'il a disparu, nous devons nous rejoindre. Il n'y a que nous qui l'ayons bien connu, compris, aimé... Nous sommes sa famille... Avec quel autre que moi pourriez-vous mieux parler de lui ? Qui m'écouterait comme vous quand je dirai son nom ? Vieillissons au souvenir de sa gloire et de sa jeunesse. Ne nous quittons plus. Mettons ensemble chaque jour des fleurs devant son image. Hier nous nous retrouvions en lui. Nous devons désormais le retrouver en nous. Qu'au moins son départ nous rassemble et penchons-nous, pieusement embrassés... sur sa tombe, comme nous l'étions il y a vingt-cinq ans...

Mme Renaud, *vaincue par l'émotion.* — Sur son petit berceau... Oui. Je veux bien. (*Ils restent serrés dans les bras l'un de*

l'autre. Et puis, elle se dégage et demande :) Où est-il ?

M. Renaud. — Je sais l'endroit. Tout de suite après la guerre j'irai le chercher.

Mme Renaud. — Nous irons ensemble. Et alors seulement, une fois qu'il sera là, près de nous, comme gage... nous essaierons...

M. Renaud. — J'ai confiance. Il nous aidera.

(Il sort.)

LA PRÉCAUTION

III

LA PRÉCAUTION

Au front. Le calme. En mars. Un matin. Dans un abri souterrain qui lui sert de salle de travail, le colonel lit. Un sous-lieutenant pousse le battant qui tient lieu de porte.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Mon colonel, le caporal est là.

LE COLONEL. — Qu'il entre.

I

LE COLONEL. — Tu as demandé à me parler?

LE CAPORAL. — Oui, mon colonel.

LE COLONEL. — C'est toi l'acteur.

LE CAPORAL. — Oui, mon colonel.

LE COLONEL. — Boulot.

Le caporal. — A la ville — et aux armées... parce qu'au théâtre... c'est Beaufontaine.

Le colonel. — Si tu veux. Je ne t'ai jamais vu jouer à la ville.

Le caporal, *mélancolique*. — Ah! parce que je n'ai jamais fait que la petite province et l'étranger, mon colonel.

Le colonel. — ... Mais je te vois jouer au front, matinée et le soir, ton rôle de soldat, le beau rôle.

Le caporal. — Ça oui, c'est pas une panne.

Le colonel. — ... Tu le joues bien. Dans les autres pièces, je ne sais pas, mais ici, au feu, tu as du talent.

Le caporal, *troublé*. — Oh! mon colonel.

Le colonel. — C'est bon. Qu'est-ce qu'il y a?

Le caporal. — Mon colonel, j'ai une grande faveur à vous demander.

Le colonel. — Va.

Le caporal. — Je peux être tué d'une minute à l'autre, n'est-ce pas?

Le colonel. — C'est très faisable. Après?

Le caporal. — Eh bien, je voudrais, si ça

m'arrive, que vous ne me portiez pas tombé, que ça ne se sache pas.

LE COLONEL. — En voilà une idée !

LE CAPORAL, *qui suit sa pensée.* — Oui.

LE COLONEL, *après un petit temps.* — C'est impossible, mon bonhomme. D'abord je n'ai pas le droit. Si tu es tué et qu'on me le signale, il faut que je le dise.

LE CAPORAL, *consterné.* — Oh !

LE COLONEL. — Mais bien sûr. Et puis je te connais. Si tu tombes, tu tomberas très bravement.

LE CAPORAL, *simple.* — Je le crois. Je n'ai jamais raté une sortie.

LE COLONEL. — Eh bien alors ? Vois-tu que tu sois frappé face à l'ennemi, au premier plan, et que je le garde pour moi, que je ne te nomme pas au public pour te faire honneur ? Réfléchis. Et pourquoi me demandes-tu ça ? Tu as une raison ?

LE CAPORAL. — Oui, mon colonel.

LE COLONEL. — Dis-la.

LE CAPORAL, *après un instant d'hésitation.* — Je veux bien. Vous êtes le père du régiment, vous me comprendrez. Quoique âgé

de quarante-cinq ans et marié, je me suis engagé, mon colonel, dès la déclaration de guerre.

Le colonel. — Je le sais. Aussi je t'ai fait nommer caporal quand tu as débuté... dans la prise d'Altkirch.

Le caporal. — Un beau lever de rideau.

Le colonel. — Au premier jour tu seras sergent, et si tu continues comme tu as commencé, sous-lieutenant avant la fermeture.

Le caporal. — Merci, mon colonel. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que nous avons été dix ans, ma femme et moi, sans avoir d'enfants... et c'était pas faute de le désirer ! Et puis voilà qu'au moment de partir, est-ce les circonstances, la chaleur des adieux...

Le colonel. — Tu as mis dans le mille ?

Le caporal. — Oui, mon colonel. Et comme il y a de ça huit mois, puisque nous sommes en mars, on attend l'enfant d'ici trois semaines, au plus.

Le colonel. — Eh bien ? Quel rapport ?

Le caporal. — Ma femme n'a pas de santé. Elle ne vit que par le cœur. S'il m'arrivait de périr, surtout en ce moment-ci, elle en

mourrait, et le petit avec. Aussi je veux sauver la mère et l'enfant. Tant que l'enfant n'est pas venu au monde il faut que je reste intact. Ah ! d'ici un mois je n'ai pas le droit d'être tué. Et si je le suis, faut pas qu'on m'affiche.

Le colonel, *ému*. — J'entends... Mais, mon pauvre ami, même si je ne disais rien, en cas de malheur, ta femme le saurait quand même ! Elle le devinerait.

Le caporal. — Comment donc ça ?

Le colonel. — Tu lui écris ?

Le caporal. — Tous les huit jours.

Le colonel. — Eh bien ?

Le caporal. — Qu'est-ce que ça fait ? J'ai pensé à tout. Si ça arrive, j'ai préparé à l'avance quatre lettres, par ordre, numérotées 1, 2, 3, 4, où je continue de lui donner de mes bonnes nouvelles, de façon à gagner la fin du neuvième, où elle aura sûrement mis au monde...

Le colonel. — Mais qui est-ce qui enverra tes lettres ?

Le caporal. — Un camarade.

Le colonel. — Et plus tard, les papiers

reçus, quand ta femme, après sa délivrance, apprendra la vérité... quel coup alors ! Deux fois plus dur !

Le caporal. — Oui. Mais il y aura l'enfant. Il sera là. Si elle pleure, lui il rira, il tendra ses petites mains. Elle sera attrapée. A cause de lui il faudra qu'elle vive. Seulement, dame, mon colonel, tout ça n'est possible, au cas que je m'absente, que si vous ne me portez pas manquant !

Le colonel. — Où sont tes lettres ?

Le caporal, *frappant sur sa capote à la place du cœur*. — Elles sont là.

Le colonel. — Donne-les moi.

Le caporal, *saisi*. — Comment ? Vous voulez bien ?

Le colonel. — Je ne sais pas. C'est un peu romantique, ton moyen. Ça te ressemble. C'est encore du théâtre. Tu aimes la mise en scène. (*Le caporal a pris les quatre lettres et les tient, en jeu de cartes.*) Enfin, donne toujours. (*Il les prend, les serre dans son portefeuille, les met dans sa poche.*) Et sois en repos. D'abord il ne t'arrivera peut-être rien du tout. Tu te montes... On ne meurt

pas comme on veut, mon petit. Ça serait trop beau ! Et si ça doit t'arriver, eh bien, rapporte-t'en à moi. As-tu confiance ?

LE CAPORAL. — Oui, mon colonel.

LE COLONEL. — Crois-tu que je ferai pour le mieux ?

LE CAPORAL. — Oui, mon colonel.

LE COLONEL. — Ça suffit. Si je peux tricher, je tricherai.

LE CAPORAL, *heureux*. — Ah !

LE COLONEL. — Et si je ne peux pas...

LE CAPORAL, *consterné*. — Oh !...

LE COLONEL. — C'est moi qui lui écrirai à ta femme, pour lui annoncer, oui... Et de la bonne encre, et avec le motif, l'ordre du jour que tu auras mérité ! Et je te garantis qu'après, accouchée ou non, elle sera courageuse, et fière, et que la mère et l'enfant, tout marchera. J'y veillerai. Donne-moi la main.

(Le caporal la lui tend. Il la serre.)

LE CAPORAL, *étranglé d'émotion*. — Mon colonel, je ne peux pas... non...

LE COLONEL. — Va, Boulot.

(Le caporal sort, chancelant.)

II

Le lendemain, même heure. Même endroit.

Le même sous-lieutenant *que la veille, au colonel, qui travaille seul.* — Mon colonel, c'est le caporal Boulot. Il demande, quoi qu'il n'ait pas sollicité votre permission, que vous ayez la bonté de le recevoir. Il a l'air d'un fou.

Le colonel. — Qu'il entre. (*Le lieutenant sort. Au caporal :*) Qu'est-ce qu'il y a?

Le caporal. — Mon colonel, pardonnez-moi, si je me permets... (*Il s'arrête, agitant une lettre qu'il tient à la main.*) Ma femme, à l'instant, m'annonce... C'est un fils, mon colonel... plus tôt qu'on ne pensait. Un fils magnifique. Alors, comme vous avez été si bon...

Le colonel. — Un petit Boulot! Compliments. Tu vois bien, bêta, que tout s'arrange. (*Tirant de sa poche son portefeuille et l'ouvrant :*) Tiens, reprends tes lettres... Beaufontaine.

L'HEUREUX MALHEUR

IV

L'HEUREUX MALHEUR

Lucie Laurier, dix-neuf ans.
Jean Darémon, vingt-cinq ans.
Une domestique.

En février 1915. Lucie est seule, au salon, en train de jouotter au piano, du bout des doigts et comme tout bas, *Tipperary*, quand on sonne à la porte de l'appartement. Elle s'arrête. On parlemente dans l'antichambre et la domestique entre.

La domestique. — Mademoiselle, c'est Monsieur Jean Darémon.

Lucie, *saisie*. — Jean Darémon?

La domestique. — Oui, mademoiselle. En militaire. Avec de la bar...

Lucie. — Eh bien! Pourquoi n'avez-vous pas dit...

La domestique. — J'ai dit, mademoiselle, j'ai dit que Monsieur et Madame n'étaient pas là. Alors il a demandé Mademoiselle.

Lucie. — Il fallait dire que...

La domestique. — J'ai dit, mademoiselle... Mais il avait entendu le piano. Ça ne servait plus à rien de mentir. Est-ce que je peux le...

Lucie, *troublée*. — Oui.

(La domestique sort et introduit aussitôt Darémon. Il est en sous-lieutenant d'artillerie, avec son manteau d'ordonnance à pèlerine. Il s'avance, souriant et grave, un peu gêné.)

Jean. — Excusez-moi, mademoiselle, si j'ai insisté... Mais en temps de guerre... les usages...

Lucie. — Vous avez bien fait. J'ai beaucoup de plaisir à vous voir.

Jean. — C'est vrai?

Lucie. — Certainement. Et vous?

Jean. — Puisque j'ai insisté.

LUCIE. — Asseyez-vous vite! Vous voilà donc guéri, depuis votre blessure? Au côté?

JEAN. — Oui... au côté.

LUCIE. — Droit?

JEAN. — Gauche.

LUCIE. — Une blessure sérieuse, allons, quoi que vous ayez écrit?

JEAN. — Mon Dieu... oui et non.

LUCIE. — C'est oui.

JEAN. — Mais je suis guéri.

LUCIE. — Tout à fait?

JEAN. — Tout à fait.

LUCIE. — Vous avez souffert?

JEAN. — Très peu. Moins que dans bien d'autres circonstances.

(Un temps.)

LUCIE. — Vous avez un congé!

JEAN. — Oui, mademoiselle.

LUCIE. — Combien?

JEAN. — Deux mois... trois... Et renouvelable... s'il le faut.

LUCIE. — A la bonne heure! (*Soudain réfléchie.*) Mais non... Pourquoi avez-vous un congé si long, puisque vous êtes guéri?

JEAN, *simple*. — Parce que la convalescence peut durer plus longtemps qu'on ne croit.

LUCIE, *sérieuse*. — Ah ! (*Un silence.*) Vous avez été bien soigné ?

JEAN. — Admirablement.

LUCIE. — Par des femmes ?

JEAN. — Oui. La perfection.

LUCIE. — J'aurais aimé, moi aussi, soigner les blessés. Et je m'imagine que j'aurais su.

JEAN. — Je n'en doute pas.

LUCIE. — Seulement voilà, les jeunes filles... Quand j'ai parlé de ça... les parents ont fait la moue. « Si tu étais mariée... a dit maman... tout de suite... » Alors j'ai compris et j'ai attendu. (*Un silence. Et puis, d'une voix lente, et en se remémorant :*) Ah ! quand nous avons appris par votre père ce qui vous était arrivé... l'explosion de mine... comment vous aviez pu être ramassé à temps, ayant perdu connaissance...

JEAN. — A moitié.

LUCIE. — Et puis l'opération, cet éclat d'obus qu'il a fallu retirer... tout cela nous avait rendus bien inquiets, je vous assure

(*Geste de remerciement du jeune homme.*) et nous avait fait beaucoup de peine.

JEAN, *gai.* — Mais puisque c'est fini.

LUCIE. — Pas un jour nous n'avons cessé de penser à vous.

JEAN. — Vos parents sont la bonté même. Ils m'ont connu enfant.

LUCIE. — Je ne parle pas seulement pour eux. J'ai beau ne pas vous avoir connu tout petit...

(Elle s'arrête.)

JEAN, *avec douceur.* — Eh bien?

LUCIE. — En me représentant ce que vous enduriez... je ne crains pas de vous le dire aujourd'hui, j'éprouvais une grande tristesse, une pitié... très affectueuse... et même...

JEAN. — Et même quoi? Allez? Puisque vous avez commencé!

LUCIE. — Eh bien oui, je serai loyale et j'achèverai... Et même des remords.

JEAN. — Nous y voilà! Ah! je vous en prie... Ah! Dieu non! N'en ayez pas... Ne revenons jamais là-dessus.

Lucie. — Si. Revenons-y. Franchement. L'année dernière, vous m'avez demandée en mariage...

Jean. — A la fin de juin. J'étais fou. Vous m'avez fait répondre que vous aviez pour moi beaucoup d'estime et d'amitié, mais que ça ne suffisait pas... Sur le moment j'en ai eu du chagrin.

Lucie. — Ah?

Jean. — Et aujourd'hui c'est passé.

Lucie, *à mi-voix*. — Déjà?

Jean. — Oui. Et non seulement je n'ai plus de chagrin, mais je suis enchanté... vous entendez? et je remercie Dieu que les choses aient tourné ainsi.

Lucie. — A ce point-là? Pourquoi donc?

Jean. — Parce que, comme la guerre a été déclarée un mois après ma demande, à supposer que vous m'ayez agréé, nous n'aurions probablement pas eu le temps de nous marier...

Lucie. — Peut-être? Et puis, quand même... La belle affaire! Nous nous serions fiancés, et mariés après. Maintenant.

Jean. — Ni avant, ni après.

LUCIE. — Je ne comprends pas.

JEAN. — C'est inutile. Je ne peux que vous répéter ceci : jamais vous n'avez été aussi bien inspirée que le jour où vous m'avez refusé en me fournissant des explications si loyales. Quand je pense que vous auriez pu m'aimer, et me dire oui... et me donner votre parole!... ma pauvre petite, j'en ai le frisson.

LUCIE. — Quoi? Comment! Alors si je vous l'avais donnée, ma parole, qu'est-ce qui arriverait donc aujourd'hui? Vous me la rendriez?

JEAN. — Tout de suite.

LUCIE. — Et... pour quelle raison?

JEAN, *calme et grave, indiquant de sa main droite la pèlerine du manteau qui le recouvre.* — Je n'ai plus qu'un bras.

LUCIE, *poussant un cri avant qu'il ait achevé.* — Ah! (*Elle soulève et rejette le pan de la pèlerine; elle aperçoit la manche inerte et vide. Les larmes lui jaillissent des deux yeux :*) Et c'est pour ça!... pour ça que vous me rendriez ma parole si je vous l'avais donnée? Et vous croyez que je l'accepte-

rais? Pour qui me prenez-vous? (*Allant à lui :*) Embrassez-moi. Je serai votre femme.

JEAN. — Lucie! Non... Vous cédez à un mouvement...

LUCIE. — Je ne cède qu'à mon cœur... Vous aussi lui céderez.

JEAN. — Je ne veux pas! C'est impossible!

LUCIE. — Et moi je veux. Je vous aime. Je n'ai pensé qu'à vous... Je vous retrouve, je vous garde.

JEAN. — Ah! Lucie! Lucie! Mon rêve... C'est mal... C'est criminel...

LUCIE. — Non Jean. C'est la récompense, bien petite, bien insuffisante... Mon âme, tout moi-même, mes deux bras toujours ouverts, (*Elle le prend à plein corps avec tendresse et respect...*) toujours fermés. (*Elle a posé sa tête contre lui sur sa poitrine, et il baise ses cheveux en penchant la tête. Ils restent ainsi.*) Voilà donc ce que vous nous aviez caché, à tous!

JEAN. — Oui. Même à mon père. A quoi bon vous tourmenter?

(La sonnette d'entrée se fait entendre. Ils se dégagent.)

LUCIE, *qui a prêté l'oreille.* — Les parents. (*Elle sourit, toute humide encore de pleurs.*) Nous allons leur dire. Qu'ils vont être heureux ! Ils le désiraient.

JEAN, *déjà vaincu.* — Non... décidément... je vous en supplie !

LUCIE, *bas.* — Trop tard. Vous êtes mon prisonnier.

La porte commence à s'ouvrir... Et des bonnes voix joyeuses : Comment ! C'est lui ! Jean ! Guéri ! Quelle surprise !... Voyons cette mine ?...

LE CHATEAU

V

LE CHATEAU

Le château de Randal, dans le Nord. Une vieille et imposante demeure Louis XIII. Six heures du soir, à la fin d'août, en 1914. Au milieu du grand salon du rez-de-chaussée, aux cinq portes-fenêtres fermées, se tient un officier supérieur allemand de haute taille, à tête quadrangulaire, à moustache grise et lourde. Il a les talons joints. Au bout de ses longs bras écartés du corps pendent deux énormes pattes, gantées du blanc le plus frais. Il attend, en se considérant dans les hautes glaces qui le répercutent, si terrible et si avantageux. Dehors, couvrant le perron aux huit marches de pierre qui borde la façade d'honneur, un état-major, immobile et attentif, regarde, examine l'architecture, les pelouses, les parterres à la française, les charmilles

profondes qui s'enfoncent. Du côté des communs, un chien aboie comme un loup. Le canon tonne. Et une femme de trente ans entre : elle est nu-tête, simple, en noir, d'un calme qui glace.

I

L'ALLEMAND. — Madame la marquise de Randal ?

LA MARQUISE. — C'est moi.

L'ALLEMAND, *s'inclinant du buste avec satisfaction, sa coiffure à la main.* — Général, prince von der Vück.

LA MARQUISE. — Eh bien ?

LE GÉNÉRAL, *dont toute la personne s'efforce de compatir avec immensité.* — C'est la guerre !... (*Et un rauque soupir...*) Ach !...

LA MARQUISE. — Je sais. Nous la faisons aussi.

LE GÉNÉRAL. — Et très bien... Magnifique. Votre armée...

LA MARQUISE. — Pas d'éloge. Qui me vaut l'honneur ?...

LE GÉNÉRAL. — De ma visite ? La victoire, madame.

LA MARQUISE. — Aujourd'hui.

Le général. — Et demain, après, toujours. Immer! Immer! Mais laissons cette chose pénible. Vous aimez ce château, n'est-ce pas? Vous l'aimez beaucoup?

La marquise. — Plus que tout.

Le général. — Je sais... je sais...

La marquise. — Comment?

Le général. — On m'a dit. Je comprends. Si beau! Si riche! Si antique! Plein de souvenirs! Ah! le passé de la France!... Et votre Randal est un des joyaux, un des bijoux... oui... bijoux historiques de votre race. C'est un musée, je vous dis, plein de reliques... Vous avez les tapisseries d'après les cartons de notre von der Meulen qui reproduisent la campagne de notre Rhin... Ach! Vous avez des Rübens, des Titien, des Vélasquez... Le service d'argenterie des noces de Marie Leczinska... Une bibliothèque aux armes du maréchal de Randal, de onze mille six cents volumes.

La marquise. — Plus.

Le général. — Ah! Et des boiseries! des portraits, des horloges de Boule, des meubles de marqueterie précieuse, des biscuits, des

porcelaines de Chantilly, de Sèvres, de France enfin... on n'a rien fait... jamais, de mieux... et quoi encore avez-vous ?

La marquise. — De la patience, prince.

Le général. — Ne vous fâchez pas, madame la marquise... Je suis l'ennemi. Mais pas le vôtre, à vous personnel.

La marquise. — Moi je suis votre ennemie, monsieur, et je tiens à l'être.

Le général. — Hélas ! Que je le regrette !... Eh bien, écoutez ! Je vais vous offrir une preuve, une preuve... comment exprimer ? de courtoisie allemande, de délicatesse et de culture. Vous dites que nous sommes des barbares... Nous ! De si grands bons caractères ! Des forces, oui, mais des forces douces. Enfin, je veux qu'il soit raconté qu'un général, un prince de cette nation sauvage que nous sommes, a fait le possible à contenter une grande dame française, à lui laisser, malgré tout, dans ce triste jour, un souvenir agréable de galant homme et de chevaleresque soldat. Oui, je veux.

La marquise. — Et alors ?

Le général. — Oh ! n'ayez pas peur.

La marquise. — Je n'ai jamais peur.

Le général. — Brave ! Oui, je sais... très brave. Petite-fille de maréchal sous Louis XIV. Alors, écoutez-moi bien, dans les yeux. Les ordres les plus formels, les plus durs, j'ai donnés... Rien ne sera pris ni touché ici. Pas une épingle. Je sais que tout est en place, comme si nous n'avions pas dû venir, que vous n'avez rien enveloppé, rien caché dans la terre, rien envoyé au loin... C'est joli. Vous avez eu confiance en nous...

La marquise. — Ce n'est pas cela.

Le général. — Si. Laissez-moi croire.

La marquise. — Non. J'aurais peut-être pu sauver la plus grande partie de mes richesses, des souvenirs qui me sont chers. Je ne l'ai même pas essayé. A quoi bon ? Je suis à présent au-dessus de tout... Comprenez-vous ?

Le général. — Si je comprends ! Uber alles ! Comme nous...

La marquise. — Je ne tiens plus à rien...

Le général, *plaisantin, avec un index de main gantée.* — Oh ! oh ! oh ! Voilà un gros féminin mensonge...

La marquise, *confiante*. — A rien. Qu'à votre écrasement!

Le général, *paternel*. — Oui, oui. Pauvre madame touchante! C'est entendu. Eh bien, quand même, voilà la généreuse Allemagne. Randal aura été pris, occupé, et quitté par nous...

La marquise. — Quitté? Déjà?

Le général. — Dans quarante-huit heures, pour aller sur Paris... sans avoir subi le plus petit dommage. Pas une tasse ni petite cuiller ne manquera, et j'ai dit : défense de couper une rose sous peine de mort. Aussi, plus tard, vous serez forcée de reconnaître la gentillesse de nos usages, même dans la guerre... Ya. Vous me devrez la conservation de ce beau palais qui est votre Potsdam. Vous m'en aurez une gratitude... empoisonnée, mais gratitude tout de même... Ce sera ma vengeance des mauvais sentiments que vous nourrissez pour moi.

La marquise. — Vous vous trompez, général. Jamais je n'aurai de gratitude. Vous ne me devez rien, je ne vous dois rien. Vous êtes ici par la force, faites à votre guise.

LE GÉNÉRAL. — Ainsi fais-je. Pas une tasse. Pas une fleur. Tout respecté. (*A ce moment on cogne du dehors au carreau d'une des portes-fenêtres.*) Mais... on m'appelle, pour une opération... si fâcheuse ! Un exemple, hélas !

LA MARQUISE. — Quel exemple ?

LE GÉNÉRAL. — Une petite canaille, bien soupçonnée d'avoir tiré sur mes uhlans. Tenez ?

(On a ouvert une des portes. L'état-major s'est écarté. On aperçoit sur la pelouse, à vingt pas, un garçon d'une quinzaine d'années, lié de cordes, et qui fait crânement face à cinq soldats groupés à peu de distance, l'arme au pied.)

LA MARQUISE, *poussant un cri.* — Ah !

LE GÉNÉRAL. — Vous connaissez ?

LA MARQUISE. — C'est le fils de mon garde. Il a quinze ans. (*L'appelant :*) Émile !

ÉMILE, *de loin, tourné vers elle.* — Présent, madame la marquise !

LA MARQUISE, *au général.* — Un enfant !

LE GÉNÉRAL. — Vos enfants sont des hommes. Il a tiré.

La marquise. — Non. L'avoue-t-il?

Le général. — Il le nie. Donc c'est vrai.

La marquise. — Il n'a pas tiré!

Le général. — Peu importe. Il allait le faire. Il n'y a qu'à le voir. C'est assez. (*Criant du perron aux soldats.*) Schnell!! Sogleich!

(Les soldats se placent sur un rang et vont épauler.)

La marquise. — Une minute! Une seule! Une! (*Au général.*) Dites-leur d'attendre. (*Bas.*) Allons, le gentilhomme?... Voilà le cas... Dites-leur... Criez... Tout de suite...

Le général, *troublé.* — Soit. (*Criant :*) Nein! Warten sie.

(Les soldats reposent les fusils.)

La marquise, *entraînant du geste le général à l'intérieur du salon.* — Venez. J'ai deux mots...

Le général. — Qu'y a-t-il?

La marquise. — La grâce de cet enfant.

Le général. — Impossible.

La marquise. — Il n'est pas coupable.

Le général. — Il est accusé.

La marquise. — A faux. Renseignez-

vous. Je vous y aiderai. Comment! Vous voulez m'être agréable, vous m'accordez jusqu'ici plus qu'il ne me serait venu à l'idée de souhaiter!... Et pour une bêtise, la vie d'un homme, d'un gamin, d'un petit paysan, voilà que vous vous faites prier!... Vous allez ensanglanter votre passage dans ma maison, gâter votre pensée de tout à l'heure? Comment voulez-vous que j'aie un souvenir sans horreur si vous l'éclaboussez?

Le général. — Eh bien... Je ne promets rien... d'ici demain. Nous verrons demain matin.

La marquise. — Merci. Dites qu'on le relâche.

Le général. — Je vais le dire.

La marquise. — Et qui me prouve que d'ici demain il ne lui arrivera rien?

Le général. — Vous n'êtes pas tranquille. Tenez... Décidément, je veux vous rassurer. Oui, je ferai bien les choses. C'est à vous-même que je donne la garde de ce garçon. Il va être remis en vos mains. Vous en êtes responsable. Un conseil : surtout n'essayez

pas de l'évader, vous causeriez sa mort, certaine... Et Randal, aussitôt... incendié!

La marquise. — Oh!

Le général. — Oui. Moi le premier, j'allume.

La marquise. — N'ayez pas peur. Mon prisonnier ne me quittera pas.

Le général. — Avertie!

(Il salue et sort.)

II

Quelques instants après, la marquise est seule avec Émile dans une pièce retirée.

Émile, *qui suffoque d'émotion.* — Sans vous, j'y étais, madame la marquise. A charge de revanche.

La marquise. — Entendu. Peux-tu me faire partir avec toi d'ici demain matin?

Émile. — C'est facile. J'ai une idée.

La marquise. — Où irons-nous?

Émile. — Dans les lignes françaises, à quatre kilomètres... Les yeux fermés. Mais, après notre départ, ne vont-ils pas se venger?

La marquise. — Ils brûleront Randal. On m'a prévenue.

Émile. — Oh ! non ! Alors, c'est pour moi? Pour sauver ma vie que vous faites ça ?

La marquise. — Et avec joie ! La vie d'un Français vaut plus que tous les châteaux de France. Dis ton moyen.

Émile, *bas*. — Eh bien, voilà. Ce soir à dix heures, moi devant, avec un couteau, nous commençons par descendre...

. . . . . .

LE PETIT SACRIFICE

VI

LE PETIT SACRIFICE

C'est un ménage de bourgeois parisiens. Des braves gens. Milieu de la vie. Le soir, après dîner. MONSIEUR a fini de lire son journal, et il songe en regardant l'abat-jour, où se détachent sur fond blanc les drapeaux des puissances alliées. MADAME, près de la lampe, tricote « pour la nouvelle campagne d'hiver ».

I

MONSIEUR. — Tu n'as pas lu le journal ?

MADAME, *sans lever les yeux de son ouvrage.* — Non.

MONSIEUR. — Ça ne t'intéresse pas ?

MADAME. — Si. Mais puisque tu me le racontes... Qu'est-ce qu'il y a?...

MONSIEUR. — Une nouvelle très grave.

MADAME. — Bonne?

MONSIEUR. — Plutôt mauvaise.

MADAME. — Non?

MONSIEUR. — Enfin, ennuyeuse.

MADAME. — Qui nous touche?

MONSIEUR. — Mais bien entendu. Sans ça...

MADAME. — Dis vite, au lieu de tournailler...

MONSIEUR. — Je ne tournaille pas. (*Avec une solennité triste.*) On engage les bons citoyens, les patriotes, à porter leur or...

MADAME, *saisie.* — Hein?...

(Elle pose son ouvrage.)

MONSIEUR. — ... à la Banque de France.

MADAME, *avec un peu d'alacrité.* — Leur or.

MONSIEUR. — Oui... Le nôtre. Oh! pour échanger... pour des billets...

MADAME. — Ça va de soi. Je suppose bien qu'on ne demande pas de les donner en cadeau?

MONSIEUR. — On le pourrait.

MADAME. — Comment donc ! Tout alors ! La vie de nos enfants...

MONSIEUR. — Nous n'en avons pas.

MADAME. — Heureusement ! Je serais déjà morte si nous en avions ! Quand je dis nos enfants, tu me comprends. C'est une façon de parler. Je pense à ceux des autres, je ne suis pas égoïste. (*Un temps.*) Ah ! il y a ça dans le journal ?

MONSIEUR. — Oui. (*Soupir.*) Et c'est dommage, parce que d'autre part le communiqué est bon.

MADAME, *reprenant son tricot.* — Alors, sois satisfait. (*L'observant entre ses points.*) Qu'est-ce qui te trouble ? Cette affaire de l'or ?

MONSIEUR, *très doux.* — Un peu.

MADAME. — Je ne vois pas qu'il y ait vraiment raison de s'inquiéter. Si l'État manque d'or...

MONSIEUR, *vivement.* — Mais il n'en manque pas ! Ne va pas dire une pareille chose !...

MADAME, *taquine.* — Puisqu'il fait un pressant appel ?...

MONSIEUR, *enflant la voix.* — Il ne fait pas un pressant appel, ma bonne, il ne crie pas

au secours !... Tout de suite des exagérations ! Il se moque pas mal de notre or... l'État ! Ah ! là là ! Il en a bien assez ! Et plus qu'il ne lui en faut !... Il conseille seulement, il sollicite... il engage à... Mais c'est tout. Rien de plus.

MADAME. — En ce cas, ne te mets pas martel en tête pour l'État, et va te coucher. (*Un coup d'œil à la pendule Empire qui vient de maman.*) Dix heures et quart ! Les derniers becs sont éteints dans la rue.

MONSIEUR, *qui ne bouge pas.* — Oh ! ce n'est pas pour l'État que je me tourmente.

MADAME, *reposant son ouvrage.* — Pour qui donc ? (*Silence. Fébrile et contenue.*) Allons ? Va jusqu'au bout. Tu n'as pas l'idée, j'imagine ?...

MONSIEUR, *chétif.* — N... non.

MADAME, *rassurée.* — Ah !

MONSIEUR, *reprenant courage.* — Mais pourtant ça serait bien...

MADAME. — Quoi ? Qu'est-ce qui serait bien ? (*Rejetant ses laines.*) Tu veux porter notre or ? Est-ce ça ?

MONSIEUR, *agitant les bras comme quel-*

qu'un qui patauge. — Oui, c'est ça... Mais je ne te dis pas que je veux le porter... Je dis...

(Il s'arrête.)

MADAME. — Quoi?

MONSIEUR. — Que ça m'ennuie de ne pas le porter.

MADAME. — Ta conscience?...

MONSIEUR. — Mon Dieu oui.

MADAME. — Eh bien et moi? Est-ce que je n'en ai pas une?

MONSIEUR. — Si.

MADAME. — Crois-tu qu'elle vaut la tienne?...

MONSIEUR. — Mais sans doute, ma chérie. Plus que la mienne elle vaut. Là!

MADAME. — Eh bien, ma conscience, elle est tranquille. Voilà trois ans, sou par sou, sur le peu que tu me donnes...

MONSIEUR. — Bon! Ça va être de ma faute!

MADAME. — ... trois ans qu'à force de gratter et de me priver de tout j'ai pu mettre de côté mille francs... mille francs d'or!... Cinq cents en louis, cinq cents en pièces de dix...

MONSIEUR. — Mais...

MADAME. — Rappelle-toi, je t'en prie, quand la guerre a été déclarée et que je t'ai fait voir ce tas d'or, le soir, après que la domestique était remontée, rappelle-toi ton émotion, tes remerciements. Tu m'as conseillé d'acheter un étui, vissé... un noir parce que ça attire moins l'attention. Tu m'as dit : « Avec mille francs d'or, on ne craint rien, on peut traverser toutes les crises. » Et tu m'as embrassée... Est-ce vrai?

MONSIEUR. — C'est vrai.

MADAME. — Et aujourd'hui, au bout d'un an de sécurité, pendant lequel nous avons vécu grâce à cet or...

MONSIEUR. — Nous ne l'avons même pas entamé.

MADAME. — Bien entendu. Et jamais nous ne l'entamerons. Jamais ! Pas avant que la paix ne soit conclue... et signée !...

MONSIEUR. — Alors à quoi nous s...

MADAME. — Nous savons qu'il est là. Nous l'avons. Nous sommes tranquilles. Et c'est pour beaucoup dans la certitude que nous gardons de l'heureuse issue, de la victoire...

MONSIEUR. — Moi j'y crois sans ça.

MADAME. — Je ne me dé-mu-ni-rai pas de mes mille...

MONSIEUR. — C'est bien. C'est bien... Bonsoir...

(Un baiser au coin du front, sur la partie la plus dure.)

MADAME. — Bonsoir.

(Le même, du bout des lèvres, dans la barbe grise.)

II

Le lendemain après dîner. Comme la veille, MONSIEUR lit et MADAME tricote. On parle peu.

MADAME, *à Monsieur qui replie lentement son journal.* — Eh bien ? Est-ce meilleur qu'hier ?

MONSIEUR. — Le communiqué est toujours très bon. (*Prenant tout à coup son parti.*) Laisse un instant ton ouvrage, veux-tu ?

MADAME. — Pourquoi ? Tu as quelque chose à me dire ? Je peux très bien travailler tout de même. Ça ne me dérange pas.

MONSIEUR. — Mais moi ça me trouble. Tu as l'air de compter tes points. Je ne sais jamais si tu m'écoutes et à quoi tu penses.

MADAME, *écartant son ouvrage, qui glisse un peu loin sur la table bien cirée.* — Va.

MONSIEUR. — Tu promets de ne pas te fâcher ?

MADAME. — Ah ? Ah ? Tu sens déjà qu'il y aurait lieu ?

MONSIEUR. — Non... Mais tu es vive. Regarde-moi. Tu ne me trouves pas mauvaise mine ?

MADAME. — Non.

MONSIEUR. — Toute la nuit, je n'ai pas fermé l'œil, et depuis hier je réfléchis.

MADAME. — L'or ?

MONSIEUR. — Oui. Ne te fâche pas !

MADAME. — Je ne dis pas un mot.

MONSIEUR. — Il faut le porter. Tout le monde le porte. J'ai vu aujourd'hui plus de vingt personnes décidées à le faire, ou l'ayant déjà fait dès ce matin. On me disait : Vous en avez bien aussi, dans un fond de tiroir ?

MADAME. — Que répondais-tu ?

MONSIEUR. — Rien. Je ne voulais pas mentir... J'étais gêné.

MADAME. — Alors ?

MONSIEUR. — Alors, tu vas peut-être me blâmer, tant pis ! Je te raconte. Je ne t'ai jamais rien caché. Je te dis tout.

MADAME. — Dis-moi tout. Je m'y attends.

MONSIEUR. — Pendant que tu faisais tes courses, tantôt, l'idée... l'idée qui me tenait s'est imposée avec une telle force que je n'ai pas pu résister... Je me suis dit : Profitons de son absence pour porter l'or... Une fois la chose accomplie, il faudra bien qu'elle l'accepte ! Ça n'était pas bien par rapport à toi, je le sais, mais vu les circonstances...

MADAME. — Continue...

MONSIEUR. — Je suis allé dans ta chambre. Je savais où était caché le rouleau, dans une paire de bas, la dernière au fond de l'armoire... Et puis, quand j'ai été pour le prendre, il n'y était plus !

MADAME. — Et qui est-ce qui a été attrapé ? Ah ! c'est que je me méfiais !... J'avais eu le soupçon que tu étais capable d'une chose

pareille... Alors j'ai enlevé le rouleau, et tu vois s'il était temps !

MONSIEUR, *grave et ferme*. — Eh bien, va le chercher. Tout de suite.

MADAME. — Tu le veux ?

MONSIEUR. — Oui.

MADAME. — Tu en prends la responsabilité ?

MONSIEUR. — Absolue. Va le chercher.

MADAME. — Ce n'est pas la peine. Je l'ai sur moi.

(Elle le retire de sa poche.)

MONSIEUR. — Donne.

MADAME, *le lui mettant dans la main*. — Le voilà.

MONSIEUR, *à peine l'a-t-il reçu*. — Il est vide.

MADAME. — Sans doute.

MONSIEUR. — Tu as retiré l'or ?

MADAME. — Pas du tout. Mais pendant que tu avais ton idée, moi j'avais la même. N'y a pas que toi qui réfléchis la nuit. Pendant que tu voulais me dévaliser, moi je versais le magot à la Banque...

MONSIEUR. — Oh ! Non ! C'est vrai ?

MADAME. — Le reçu. (*Elle le lui tend.*) Mille francs!

MONSIEUR, *lisant*. — Mille vingt!

MADAME. — Ah oui. Parce qu'il y avait un louis de trop. A force d'en mettre, j'avais mal compté. L'employé me le rendait. Mais j'étais lancée. Je lui ai dit : « Gardez le tout. »

MONSIEUR. — Cachottière! Tu ne peux pas t'empêcher de me faire des niches!

MADAME. — Es-tu content?

MONSIEUR. — Et toi?

MADAME. — Enchantée. Il me pesait, ce rouleau. Tu as raison. Puisqu'on n'est pas parmi les malheureux, il faut faire au moins son devoir. Et si tu savais ce qu'ils ont été aimables à la Banque? Ah! je n'ai pas idée de la figure qu'ils font quand on va leur demander de l'or, mais quand on leur en porte, ils sont bien gracieux... Ouf! Aimes-tu ta vieille?

LA PERMISSION

VII

LA PERMISSION

A Paris, au fond de Montmartre. Un logement d'ouvriers aisés... Onze heures du soir. Au milieu de la pièce, la table à nappe de toile cirée est encore garnie de plusieurs verres et bouteilles. Galop et sa femme, qui viennent de raccompagner des amis sur le carré, rentrent et se rassoient. Lui, quarante ans, soldat du ...e d'infanterie, brun hâlé, durement barbu, bien à point. Elle, autour de la trentaine, blonde fine et vive à taches de rousseur.

Elle. — Ah ! c'est pas pour te critiquer... mais, depuis ce tantôt que tu es revenu du front, après dix mois, t'es pas bavard. T'as laissé ta langue dans ta musette. On ne peut rien te tirer, je ne te reconnais plus. Nos

amis voulaient te faire honneur, tu ne leur y as pas fait. Ils n'en ont pas eu. Ils s'en vont vexés.

LUI, *calme.* — Mais non.

ELLE. — Mais si. Enfin, maintenant à moi, tu vas dire. On est seuls, les enfants couchés. Conte vite.

LUI. — Quoi ?

ELLE. — Sois pas nigaud. Tout. Les Boches ?

LUI. — Les Boches ? (*Réflexion.*) Eh bien ?... C'est des mal élevés.

ELLE. — Comment qu'ils sont de près ?

LUI. — Ma foi, je serais bien en peine. On ne se cause le plus souvent qu'avec des canons. Quand on les embroche, on n'a pas le temps de les regarder... En somme, on ne se fréquente pas beaucoup.

ELLE. — Passera-t-on l'hiver ?

LUI. — Et le pouce.

ELLE. — Quand donc que ça sera-t-il fini, alors ?

LUI. — Quand l'ouvrage sera faite.

ELLE. — Y a de sales moments, hein ?

LUI. — Comme partout. Des bons aussi.

ELLE. — T'as pas reçu du pétrole en feu, au moins?

LUI. — P't'être bien qu'oui! Je me souviens plus. Faudrait prendre des notes.

ELLE. — Et le gaz asficiant?

LUI. — Oh! le gaz! ils pourraient ne pas faire la dépense, ils l'ont sur eux... A croire qu'ils se font distiller. Sentent pas l'eau de Cologne, j'te promets. Toi qui es blanchisseuse, tu tomberais de leur linge, tellement ils ont la sueur fine!

ELLE. — Ça m'étonne pas. A propos de ça, t'as un masque?

LUI. — Oui.

ELLE. — Tu l'as apporté?

LUI. — J'en ai pas besoin ici. Je l'ai laissé à la maison.

ELLE. — Qu'est-ce que t'appelles la maison?

LUI. — La tranchée.

ELLE. — Ah bah! D'après tout ce qui nous revient, c'est pourtant pas un domicile.

LUI. — Ça n'a rien d'une bonbonnière!... Mais comment te dire? Ça tourne au patelin. On aime le boyau de ce qu'il vous dégoûte

et du mal qu'il donne. Quand je suis au fond de mes trous, ça me rapplique dans mon métier de maçon. Il me semble que je bâtis, que je vais poser des fondations pour un beau pâté de six étages qui caressera le ciel! Je crois que je construis.

Elle. — Et puis ça ne va pas plus loin... Vous avez déjà assez de peine à y grouiller dans vos boyaux, mes pauvres enfants!... Il ne vous suffit pas de les garder, il faut encore, quand vous en prenez un neuf, que vous le mettiez en état, que vous en fassiez le nettoyage.

Lui. — Quoi! tu parles... de nettoyage? Tu sais ce que c'est?

Elle. — Bien sûr. Le mot le dit. Quand le tir a pendant des heures tout crevé sens dessus dessous, il faut remettre en ordre pour habiter...

Lui, *soulagé*. — Tu y es. On range. Un coup d'époussette. On ramasse les fauteuils, on raccroche les tableaux. C'est ça qu'on nomme le nettoyage. Allons! Je vois qu'il n'y a pas moyen de rien vous cacher! Et puis quoi en plus?

Elle. — T'as vu des blessés?... des morts?

Lui. — Quelque peu.

Elle. — Vous êtes bien nourris?

Lui. — Comme des notaires. Y a pas à se plaindre.

Elle. — As-tu cru quelquefois... que tu y étais?

Lui. — Çà et là.

Elle. — C'est-il vrai? Combien de fois?

Lui. — Plus d'une.

Elle. — Tu pensais à moi, hein, dans ces moments-là, et puis aux gosses? A Fédéric, à Bouboute?

Lui. — Non, je ne pensais qu'à une chose : c'est qu'on les aurait.

Elle. — Les Boches? (*Il fait signe que oui.*) Eh bien! Et nous? Ton équipe?

Lui. — Vous, c'est pour la relève, quand on refile à l'arrière et qu'on joue au bouchon, en parlant tout haut, à sa faim. Alors on se rappelle qu'on a une couvée. Autrement pas. Sans ça, comprends-tu, on ne pourrait plus faire. On perdrait l'idée.

Elle. — Ah bien! Ah bien! Moi, bête, qui me figurais, avec ton portrait à mon cou

dans un médaillon... je vois que tu te déshabitues bien de nous, oui !

Lui. — Ne pense pas ça, Pauline, tu m'affliges.

Elle. — Preuve que je mets le doigt dessus.

Lui. — Mais non.

Elle. — C'est comme le restant de ta famille, tes amis, tes affaires... Ça t'est bien égal ! Tu m'as seulement pas, depuis tantôt, demandé une nouvelle de rien, ni de personne. La tante Biquet, que tu aimes de tout ton cœur pourtant, qui te fichait des coups de poing dans le dos jusqu'à seize ans...

Lui. — Eh bien ?...

Elle. — Elle s'occupe d'être hydropique. Elle a de l'eau.

Lui. — Ah !

Elle. — Ta nièce Elisa ? La rougeole. Ton ancien patron, monsieur Chope ? Il n'est plus. Enterré de seconde classe, avec un corbillard à ressorts et à glands qui dansait que tu aurais dit un berceau... et des fleurs comme pour une horticulture !... Et bien d'autres que j'oublie. La serine ? S'a sauvé

de sa cage. Tu ne t'en es point aperçu. Tout ça devrait te divertir, mais, depuis que tu es revenu, t'es insensible. Ah ! non, je suis contente de te voir en face, mon homme à moi, avec toutes tes dents et pas un cheveu de moins... mais je me préparais plus d'éclat de ta permission. Tu ne l'as pas curieuse ni gaie. Vrai !

Lui, *se rapprochant d'elle.* — Que je t'embrasse. (*Il le fait.*) Et puis rends-le moi... Plus fort. (*Elle le fait.*) Maintenant écoute. Tu me trouves changé d'extérieur, n'est-ce pas?

Elle. — Oui.

Lui. — J'ai du poil de sanglier, j'ai maigri, j'ai durci, je suis tanné, je ne me ressemble plus, et cependant... c'est moi tout de même... Eh bien ! à l'intérieur, il en va ainsi. J'ai l'air d'un détaché, d'un type à secret, parce que je ne cause pas. Ça n'empêche pas le cœur d'être fidèle. Il est de la classe. Seulement v'là ce qui est arrivé. Notre capitaine, qui est très pépère, il nous a réunis, les permissions de quatre jours, et il nous a dit : « Attention, les bonhommes, pendant que vous serez loin de chez nous,

à Paris ou dans la province! Vous avez perdu le goût de la parole. Continuez. On va vous abrutir de questions du matin au soir sur ce qui se passe « à la maison ». Sourde oreille. Moins que vous en lâcherez, mieux ça vaudra. Qu'est-ce que vous leur raconteriez, à vos gens? Ce que vous avez vu? D'abord à froid, après coup, ça ne rime plus à rien. C'est comme les voyages dans les pays chauds, quand on dit que pour bien se rendre compte faut voir ça sur place avec les costumes, sans quoi c'est fade. Et puis vous auriez beau en ôter, vous en laisseriez de trop tout de même et vous troubleriez vos braves parents et vos femmes pour l'avenir, bien inutilement. Les petits fourbis du boyau, ça ne regarde pas le civil. Evitez de causer et gardez le sourire. D'autant que c'est pas pour cancaner de la contre-attaque, et de la cote et du Labyrinthe, que la République vous envoie une minute dans vos foyers, c'est pour que vous repreniez le contact et que vous vous fassiez gâter. Compris? » Alors on lui a juré qu'on ne dirait rien. Faut y tenir.

Elle. — C'est un peu fort pourtant que même à moi...

Lui. — On ne parle pas de la guerre, mon p'tit, on la fait. Celui qui en parle, il ne la fait pas. Et puis, je te dis le principal : on est bien et on se plaît. On veut les avoir et on les aura. On tient le bout.

Elle, *câline*. — Tu ne me raconteras jamais, jamais...

Lui. — Comment donc ! Mais plus tard. Après. Quand ça sera signé. Ah ! je t'en enverrai des anecdotes qui sont là. (*Il se touche le front.*) Des choses... qui ne s'imaginent pas dans les bouquins... T'en auras. Pas peur. Mais au retour, au dernier, au vrai. Enfin ne sois pas jalouse de là-bas comme je vois bien que tu en as envie.

Elle. — Tu le devines ?

Lui. — Oui. (*Grave.*) Là-bas, si tu pouvais te représenter, c'est tellement sérieux, et grand, et puis beau... à ne pas trouver de syllabes... qu'on est soulevé, porté plus haut que soi... C'est tout le temps comme un arc de triomphe... Ici, avant, je me sentais un bon maçon, une truelle de Paris, et puis

c'est tout. Depuis la guerre, à la maison souterraine, un fusil au poing, je me suis seulement senti Français. J'ai compris ce que ça signifiait. Maintenant, je le sais comme si on me l'avait tatoué...

Elle, *pensive*. — Oui. Ah ! dame ! parce que toi tu es instruit, tu as du jugement.

Lui. — Ça n'y fait rien. Tu le sens bien aussi, toi ?

Elle. — Depuis que tu me l'as dit.

Lui. — Tu vois bien ? On est des hommes tous les deux, ma fille. Pour le caractère, s'entend, parce que... (*Souriant avec tendresse.*) Si on se couchait, hein ?

Elle. — Ma foi oui. C'est gagné. (*Lui prenant la main.*) Viens voir dormir les enfants avant. (*Ils y vont.*) Fédéric, c'est toujours la bouche ouverte.

LA MARRAINE

VIII

LA MARRAINE

Mme Duchamp, soixante-dix-sept ans, est en train de tricoter à la fenêtre de sa chambre qui a vue, du troisième, sur la place des Vosges. Sa petite-fille Marguerite, douze ans environ, assise à ses pieds sur un tabouret, lui lit le journal.

Marguerite, *à haute voix.* — ... Le mystérieux silence de Sofia ne laisse pas que d'être assez inquiétant. Néanmoins...

Ursule, *la domestique, faisant irruption.* — Madame, y a là un soldat pour vous.

Mme Duchamp. — Pour moi ? Comment est-il ce soldat ?

URSULE. — Magnifique. Avec la croix de guerre.

Mme DUCHAMP. — Son nom ?

URSULE. — J'y ai demandé. Il dit que c'est pas la peine, qu'il veut voir Madame un instant seule, qu'il se nommera à elle.

Mme DUCHAMP. — ... Je n'y comprends rien.

MARGUERITE, *avec élan.* — Ma bonne-maman, ne le reçois pas ! C'est peut-être un faux soldat, un mauvais homme ? (*Faisant mine d'y aller.*) Moi, je vais le recevoir.

Mme DUCHAMP, *la retenant.* — Es-tu folle ? Va dans ta chambre, tiens.

MARGUERITE. — Mais bonne-maman...

Mme DUCHAMP. — Obéis. S'il y a lieu, je t'appellerai. (*Marguerite sort à regret. A Ursule :*) Il peut entrer.

(Elle assure ses lunettes et regarde la porte. Celle-ci s'ouvre pour donner tout juste passage à un hercule en capote décolorée et en gros souliers, son képi à la main. La croix de guerre pend sur sa poitrine. Il a une large face blonde de meunier, et il rit, en se balançant, un peu rouge.)

LE SOLDAT. — C'est moi. Cherchez pas.

Mme DUCHAMP. — Qui ça, mon ami ?

LE SOLDAT. — Plume. Vous y êtes ?

Mme DUCHAMP. — Pas du tout.

PLUME. — Mais si. Plume du 432e. Secteur 203... Plume, votre filleul !

Mme DUCHAMP. — Mon filleul ?

PLUME. — ... De guerre. Est-ce vous Madame Duchamp de la place des Vosges ?

Mme DUCHAMP. — Sans doute.

PLUME. — Ben alors, c'est vous ma marraine de tranchée !

Mme DUCHAMP. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

PLUME, *portant sa main poliment à son front.* — Pardon, Madame. Permission de parler sans haine et sans crainte ?

Mme DUCHAMP. — Parlez ! Je vous en prie.

PLUME. — Vous vivez seule ici avec votre petite-fille, orpheline de père et mère, Margot, qui va sur sa treizième, un amour d'enfant qui est toutes vos entrailles, et que si vous ne l'aviez pas, y a déjà belle heure que vous seriez montée chez le bon

Dieu... Je vous répète ce que vous m'avez dit...

Mme Duchamp, *au comble de la stupeur.* — Moi ?... Je vous ai dit ?...

Plume. — Attendez ! Comme je suis tout seul, moi aussi, de mon côté, et que je me plaignais de n'avoir personne à qui me dorlotter en ville et qui me conte des choses, j'ai demandé par le journal une marraine de guerre.

Mme Duchamp. — Quel journal ?

Plume, *montrant l'*Intransigeant *resté ouvert sur la table.* — Celui-là que vous lisez, l'*Intran.* Oui, il vient chez nous. On l'aime bien. Alors vous vous êtes déclarée... et puis on s'est accroché.

Mme Duchamp. — Hein ? Moi ? Accrochée ? Ah ça !... mon ami !

Plume. — Mais dame oui ! J'avais donné mon nom et mon adresse... Dans la huitaine j'ai reçu avis que j'étais retenu par « une vieille grand'mère ». C'était ce que disait la note.

Mme Duchamp. — Mais non ! Mais non ! Mais non !

PLUME, *qui va toujours.* — Et puis vous m'avez écrit.

Mme DUCHAMP. — Jamais !

PLUME. — Six fois.

Mme DUCHAMP. — Oh ! Oh !

PLUME. — Et je vous ai répondu autant.

Mme DUCHAMP. — En ce cas, vous avez mes lettres ?

PLUME. — Un peu.

Mme DUCHAMP. — Montrez-les.

PLUME. — Ça sera pas long. (*Il déboutonne sa capote.*) Parce que, je vous cache pas, je commence à être rabroué que vous ayez pas l'air de me croire. Je vous parle honnêtement moi, Madame, d'un bon cœur bien reconnaissant... aussi vrai que je m'appelle Plume, fort de la Halle...

Mme DUCHAMP. — Montrez-les moi. Vite.

PLUME. — (*Sans se presser, sa capote ouverte, avisant tout à coup et faisant sautiller du doigt sur la ceinture qui lui couvre le ventre une breloque de métal attachée à sa chaîne de montre :*) A preuve encore, tenez ! le p'tit sifflet-boussole que vous m'avez fait cadeau !

Mme Duchamp, *pressante.* — Les lettres ?

Plume, *sortant un calepin en lambeaux qu'il entr'ouvre, en extrait un paquet de lettres et les lui tend.* — Les v'là, là !

Mme Duchamp *s'en empare vivement, regarde une enveloppe, ouvre une lettre et pousse un cri.* — Ah ! mon Dieu !

Plume. — Qu'est-ce que vous avez ?

Mme Duchamp, *qui s'est levée, appelant.* — Margue-rite ! Margue-rite !

Marguerite *aussitôt là, à la seconde.* — Ma bonne-maman ?

Mme Duchamp, *sévère, lui mettant les lettres sous le nez.* — C'est toi qui as écrit ces lettres à Monsieur ? (*Silence émouvant.*) Allons ? Ne mens pas ? Nous savons tout, tu entends ? Tout ! Réponds !

Marguerite, *très calme.* — Oui, ma bonne-maman, c'est moi.

Mme Duchamp. — C'est toi !

(Ses mains ridées se joignent.)

Marguerite. (*Pas un atome de remords.*) — Oui, ma bonne-maman. (*Et souriant à Plume :*) Bonjour.

PLUME, *abasourdi.* — Non? (*A Mme Duchamp :*) Alors, c'est pas vous? (*A Marguerite :*) C'est vous? C'est la p'tiote qui... (*Il se frappe sur les cuisses, à ébranler l'appartement.*) Ah ben! écoutez, je trouve ça encore plus fameux et mignon, rab de rab!... (*Se reprenant, tourné vers Mme Duchamp !*) Vous fâchez pas? Ça me flattait bien, parbleu, quand je pensais que c'était vous, la grand'mère, qui me protégiez! Mais de savoir à présent que c'était la demoiselle ma marraine qui m'écrivait : Mon cher enfant... et que je lui répondais : Vénérée bienfaitrice... ça me fait peut-être encore plus de plaisir! Vous le comprenez tout de même, est-ce pas? Mettez-vous à ma place? Et quand ça ne serait que la façon qu'elle s'y est prise, faut bien se dire que c'est rusé, oui, et rigolo!

Mme DUCHAMP, *sérieuse.* — C'est très vilain.

PLUME. — Oh?

MARGUERITE, *câline.* — Ma bonne-maman!

PLUME, *à Mme Duchamp.* — Vous ne le pensez point?

Mme Duchamp. — Si, Monsieur.

Plume. — M'appelez pas monsieur. Ça me rend pâle. Puisque je suis votre filleul, voyons ?

Mme Duchamp. — Pas le mien, non.

Plume, *montrant Marguerite.* — Je veux dire le sien.

Mme Duchamp. — Encore moins ! Après ce qu'elle a fait ? Ah ! par exemple !

Plume. — Allons ! Bon ! Me v'là sans marraine ! Après que j'en avais quasi deux ! N'y a que moi d'innocent dans tout ce raffut-là, et c'est moi qui trinque ! C'est pas juste. (*A Mme Duchamp :*) Ainsi, c'est vrai que vous nous en voulez ?

Mme Duchamp. — Pas à vous. Mais à mademoiselle.

Marguerite, *réprimant un rire.* — Ma petite bonne-maman...

Mme Duchamp, *à Plume.* — Elle m'a trompée. Elle a guetté le facteur. Elle a imité mon écriture.

Marguerite. — Non, bonne-maman ! (*Montrant les lettres.*) C'est bien la mienne, vois ? C'est pas tremblé.

PLUME. — Dame non ! On sent qu'elle a pas peur.

Mme DUCHAMP, *à sa petite-fille.* — Enfin, tu t'es fait passer pour moi. Tu as parlé de toi, en t'adressant des compliments !

PLUME. — Et un peu mérités. Dame oui. Avec le motif.

Mme DUCHAMP, *à Plume.* — Ah ! c'est joli ! Je vous conseille aussi, vous, de prendre son parti !

PLUME. — Je ne peux pourtant pas la lâcher, voyons ? Après ce qu'elle a fait pour moi ? C'est maintenant à la vie à la mort nous deux.

Mme DUCHAMP. — Mais pourquoi... et comment diable as-tu fait ça, petite malheureuse ?

MARGUERITE. — C'est d'avoir lu dans le journal que des soldats demandaient des marraines qui m'a donné l'idée.

Mme DUCHAMP. — Tu ne pouvais pas me le dire ? J'étais là.

MARGUERITE. — Tu n'as pas le temps. Et puis ça n'est plus de ton âge.

Mme DUCHAMP. — Mon âge ! Dirait-on pas ? Cette mouche ! Comme si j'étais en enfance ?

MARGUERITE. — Bien sûr que non, bonne-maman. C'est moi qui le suis en enfance, ta petite-fille. Mais tu n'aurais pas pu. Tu es trop bonne. Je te connais. Si tu avais eu un filleul, tu aurais pleuré à chaque communiqué.

PLUME, *à Mme Duchamp*. — C'est-il possible ?

MARGUERITE. — Tu aurais cru tout le temps qu'il allait périr, et tu serais tombée malade. Tra la la ! Valait bien mieux que ça soit moi, qui ne suis pas bonne comme toi, qui suis dure, moi !

PLUME, *riant*. — Ah ! la la !

MARGUERITE. — Mais certainement ! (*A sa grand'mère :*) Demande-lui si je ne l'ai pas grondé ?

PLUME. — Un soir sans lune, qu'on avait le cafard, et que je lui avais écrit, c'est vrai.

MARGUERITE, *à sa grand'mère*. — Ah !

PLUME. — Mais ce qu'elle ne dit pas, c'est qu'elle m'a bien gâté, aussi. Un beau cache-nez violet, en soie de laine. Il est resté à mon bazar.

Mme Duchamp. — Oh ! c'était moi qui l'avais tricoté !

Plume, *amusé*. — Ah ! bah ? Je dis pas non. Vous êtes bien aimable.

Mme Duchamp, *à Marguerite*. — Et tu m'avais raconté que tu l'avais perdu dans le Métro ! Petite menteuse !

Plume. — Et du chocolat français... du perlô...

Mme Duchamp. — Qu'est-ce que c'est ? Du quoi ?... que tu t'es permis ?

Marguerite, *simple*. — C'est du tabac, bonne-maman.

Plume. — Oui, tabac, c'est son nom de civlô, tandis que perlô c'est son nom de soldat.

Mme Duchamp. — Et tu sais de ces mots-là ?

Plume. — Y a pas de mal. Ah ! et puis, je me rappelle... vingt francs pour ma croix de guerre !

Mme Duchamp, *à sa petite-fille*. — Ta tirelire. Tu vas bien, toi !

Marguerite. — La croix de guerre, voyons, bonne-maman ! Tu ne les aurais donc pas donnés, toi ?

Mme Duchamp. — Certainement si.

PLUME, *confus.* — Oh! écoutez! C'est trop, maintenant. J'ai honte.

MARGUERITE, *admirative.* — Si vous saviez ce qu'il a fait, bonne-maman! (*A Plume.*) Dites-lui, mon filleul.

PLUME. — Ça vaut pas d'en parler. C'est du métier.

Mme DUCHAMP. — Dites-le, allons? C'est moi qui vous le demande.

(Il se tait.)

MARGUERITE, *à Plume.* — La citation, toute simple?

PLUME. — Après la guerre. Ça me gêne.

MARGUERITE. — Eh bien, je vais le dire, moi. (*Elle récite :*) Soldat Plume, 432e d'infanterie. Très belle attitude au feu. Blessé deux fois.

Mme DUCHAMP. — Deux fois? Où?

PLUME. — C'est guéri.

MARGUERITE. — Pour être allé à deux reprises chercher sous la fusillade, entre les lignes, son lieutenant et son adjudant gravement atteints et les avoir rapportés l'un après l'autre sur son dos.

Mme Duchamp. — Vous avez fait ça ?

Plume. (*Haussement d'épaules.*) — L'habitude. Je suis fort à la Halle. Ça ne me coûte donc pas. Du monde ou des sacs, c'est pareil. Et le monde, c'est moins lourd. (*Engageant.*) Je vous porterais bien toutes les deux ensemble, s'il fallait, allez !

Mme Duchamp, *effrayée pour rire.* — N'essayez pas !

Plume. — Ils m'ont cité pour ça. Je pouvais guère refuser. Mais y avait pas de quoi. On tâchera mieux la prochaine. Mais avec tout ça le temps se gaspille, et faut m'en retourner !

Mme Duchamp. — Déjà ?

Marguerite. — Oh ! vous allez rester ? Dîner avec nous ? Bonne-maman ?

Plume. — Je peux pas. C'est l'heure. J'avais qu'un moment de passage, entre deux trains, avant de regagner... Alors j'ai dit : je veux pas traverser Paris, bon Dieu ! sans remercier ma marraine et voir sa figure. Et je suis donc venu. Et puis tout ça est arrivé... toutes ces anecdotes... Et que je m'y attendais pas, non ! Enfin, on s'est bien

amusé tout de même. Et puis, voilà. Au revoir, sans adieu. Et merci à toutes deux, madame et l'enfant. (*Il s'émeut.*) J'aurais jamais cru que ça soye possible de rencontrer d'aussi bonnes gens... si petit, et si âgé... toutes les deux des mamans qui se valent... Merci. Je ne serai pas ingrat. Je vous ferai faire une bague.

Mme Duchamp. — Oh ! Il y a longtemps que je n'en porte plus !

Plume. — Alors un bracelet, pour la petite ?

Marguerite. — Oh ! oui, bonne-maman !

Plume. — Et puis dame, y a une chose que j'aimerais par-dessus tout.

Mme Duchamp. — Quoi donc ?

Plume. — Embrasser ma marraine. (*Tourné vers Mme Duchamp, la main au front :*) Permission ? Sans haine et sans crainte ?

Mme Duchamp. — Embrassez-la.

Plume. — Ouste ! (*Il l'enlève à bout de bras, comme un verre, et l'embrasse sur les deux joues.*) Ça va. (*La reposant :*) Et c'est pas fini, hein ? Je suis toujours votre en-

fant ?... et vous ma bienfaitrice vénérée ? Dites, Madame Duchamp ? Ça continue ?

Mme Duchamp. — Oui.

Plume. — On part bien.

(Il salue, et sort heureux.)

AU P. C.

IX

AU P. C.

Dans le P. C. (poste de commandement), sis à vingt mètres de la première ligne, le Capitaine Lauzet et le Lieutenant Galopier, du ...e d'infanterie, sont assis, un soir d'automne. A la lueur d'une bougie fichée dans un carré de bois, ils fument, sans rien dire, le capitaine sa pipe, le lieutenant une cigarette. La fumée monte aux rondins du plafond bas. Au souffle du vent, par instants, la portière en toile de tente bouge. Deux planches formant rayons sont chargées de livres brochés et de boîtes de conserves. Sur un guéridon rustique, la carte et les dossiers du secteur, retenus par un éclat de 77 en guise de presse-papiers. A une branche fichée dans la paroi pend un revolver dans son étui. Sur le sol garni de

plaques de liège, un lit de paille avec une couverture. Un petit poêle de fonte, allumé, brûlotte.

Le capitaine. — A quoi pensez-vous?

Le lieutenant. — Qu'avec ce trognon de bougie nous avons l'air de mettre du vin en bouteilles.

Le capitaine. — Exactement. Et comme il est tiré...

Le lieutenant. — Il faut le boire.

(Soupir et bouffée.)

Le capitaine. — Mais, je ne sais pas si c'est nous ou le poêle, cher ami, on dirait que ça sent un peu le spleen?

Le lieutenant, *reniflant l'air*. — C'est le poêle.

Le capitaine. — Je m'en doutais. Ça ne fait rien. Combattons! Vite, le chant II.

Le lieutenant. — Vraiment? Vous voulez? Bien. (*D'une autre voix et avec beaucoup de goût :*)

Telle qu'une bergère au plus beau jour de fête
De superbes rubis ne charge point sa tête,

Le capitaine, *approuvant*. — Parbleu.

LE LIEUTENANT. —

Et sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin...

LE CAPITAINE. — Ah! Ah! Le champ voisin!

LE LIEUTENANT. —

... ses plus beaux ornements,
Telle, aimable en son air, mais humble dans son [style,

LE CAPITAINE. — Ah mais non! Mais non!

LE LIEUTENANT. — Quoi?

LE CAPITAINE. — Déjà dit! Nous en étions plus loin. J'en suis sûr.

LE LIEUTENANT. — Oh?

LE CAPITAINE. — Mais oui.

LE LIEUTENANT. —

La plaintive élégie en longs habits...

LE CAPITAINE. — Plus loin.

LE LIEUTENANT. —

Le rondeau, né gaulois, a la naïveté?

LE CAPITAINE. — Après le rondeau.

LE LIEUTENANT. —

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,

Le capitaine. — Voilà. Nous en étions restés à Juvénal. Marchez.

Le lieutenant. —

Poussa jusqu'à l'excès...

Un sergent, *soulevant la toile d'entrée.* — Mon capitaine, n'y a pas assez de barbelés pour faire deux lignes de réseau.

Le capitaine. — N'en faites qu'une. Et enfoncez toujours vos piquets de deuxième rangée. Vous n'aurez plus qu'à poser les fils la nuit prochaine.

Le sergent. — Bien, mon capitaine.

(Il s'en va.)

Le capitaine, *au lieutenant.* — Poussa quoi ?

Le lieutenant. —

... sa mordante hyperbole.

Le capitaine, *qui regarde par la fente de la portière.* — Une fusée à eux.

Le lieutenant. — Dites donc, Lauzet, vous tenez beaucoup à Despréaux, ce soir ?

Le capitaine. — Mais oui, j'aime bien son vers, ça ronfle, ça fait moteur.

Le lieutenant. — Il m'endort.

Le capitaine. — Vous? Un universitaire! Sorti second de Normale!

Le lieutenant. — Ce Boileau m'assomme. Je le connais trop.

Le capitaine. — Eh bien, chantez autre chose.

Le lieutenant. — Non, cher ami. D'ailleurs, c'est à vous. D'après le programme, nous devons, pour chasser le papillon boche, fonctionner à tour de rôle. Avant-hier, j'ai récité tout le chant Ier de l'A. P. Ce soir, c'est à vous de jouer.

Le capitaine. — Mais je ne sais pas de vers, moi.

Le lieutenant. — Tirez en prose. (*Détonations.*) Bon! Du shrapnell!

Le capitaine. — Je suis un pauvre architecte, ignorant de tout. De quoi diable voulez-vous que je vous parle?

Le lieutenant. — De votre métier, de votre art.

Le capitaine. — Ça vous ennuiera et vous n'y comprendrez rien.

Le lieutenant. — Ne vous inquiétez pas.

Le capitaine. — Soit. Le temple grec? Hein?

Le lieutenant. — Ça va.

Le capitaine. — Le temple grec, c'est le piédestal du lotus égyptien.

Le lieutenant. — Bah ?

Le capitaine. — Mais oui. Au sommet du temple grec, qu'est-ce qu'il y a ? Vous le savez bien ?

Le lieutenant. — Non.

Le capitaine. — Cachotier ! Mais si, vous le savez ; il y a l'acrotère, c'est-à-dire le soleil, né d'une fleur de lotus, lotus lui-même modifié en rosace, développé en palmette. Le ciel, autrement dit la corniche, c'est le Nil céleste recouvert de lotus ondés. La foudre, autrement dite la frise, s'inscrit sous la forme d'un sépale de lotus évoluant dans l'espace. Les colonnes sont des faisceaux de papyrus ; les boutons et les fleurs de lotus les chapiteaux. Enfin l'âme humaine...

(La tête d'un caporal passe hors de la portière.)

Le capitaine. — Quoi, caporal ?

Le caporal. — Mon capitaine, c'est Pendule qui vient d'être blessé. Un shrapnell.

LE CAPITAINE. — Où ça ?

LE CAPORAL. — A la tête. Il est là qui coule. Mais je le tiens.

(Il soulève la portière derrière laquelle on voit Pendule qui, tranquille, saigne au front, très fort.)

LE CAPITAINE, *à Pendule*. — Eh bien, quoi donc ? Un petit trou ?

PENDULE. — On le dirait, mon capitaine.

LE CAPORAL. — Ça sera rien.

LE CAPITAINE, *à Pendule*. — Quelle idée ! Comment vous y êtes-vous pris ?

PENDULE. — C'est en tapotant un sac à terre dans le créneau, mon capitaine. Je l'ai ben entendu venir, mais j'ai pas pu l'esquiver.

LE CAPITAINE. — Ça vous fait mal ?

PENDULE. — Ça me bat.

LE CAPITAINE. — Allez vite trouver l'infirmier, qu'il vous fasse un premier pansement. (*Au caporal :*) Qu'il emporte son sac et son fusil, puisqu'il peut marcher.

PENDULE. — Yez pas peur, mon capitaine, on les lâche point.

(La toile retombe.)

Le capitaine. — Que disais-je?

Le lieutenant. — Enfin l'âme humaine...

Le capitaine. — Oui. Ça sera pour une autre fois. Ah! l'architecture, Galopier! Nous y sommes en plein. Diodore de Sicile raconte que les Lybiens et les Ligures couchaient dehors, et les Troglodytes habitaient les cavernes. C'est notre cas. Nous ne sommes même pas encore montés à la période de la cabane en roseaux.

Le lieutenant. — Quand arrivera seulement l'époque de la tente, de la bonne tente de Châlons?

Le capitaine. — Mais la tente, mon cher, peste! Il a fallu des siècles! Il y a eu d'abord la vannerie, oui, qui a créé le tissu, lequel, de plus en plus fin, a créé le costume, et puis la tente... Mais on nous écoute derrière la toile. Qui est là?

Un soldat, *passant la tête*. — Pardon, mon capitaine, c'est bien ici la 17e?

Le capitaine. — Oui. Qu'est-ce que vous voulez?

Le soldat. — Mon capitaine, c'est qu'on est là avec un autre brancardier.

LE CAPITAINE. — Pourquoi faire?

LE SOLDAT. — Pour enlever le mort.

LE CAPITAINE. — Quel mort? Il n'y a pas de mort.

LE SOLDAT. — C'est qu'on m'avait dit au poste de secours...

LE CAPITAINE. — Puisqu'on vous répète qu'il n'y a pas de mort. Je ne peux pourtant pas vous en faire un! Rompez! Un mort! Connaissons pas ça.

LE LIEUTENANT. — Ah! voilà le fourrier! (*Le fourrier entre.*) Pas de lettres?

LE FOURRIER. — Non, mon lieutenant. Ni mon capitaine. Rien que les journaux.

(Il les dépose et s'en va.)

LE CAPITAINE, *au lieutenant qui en parcourt un.* — Quoi?

LE LIEUTENANT, *lui montrant deux colonnes supprimées par la censure.* — Blanc partout.

LE CAPITAINE. — Domino. Et les Russes?

LE LIEUTENANT. — Continuent de les emmener... voir si j'y suis!

LE CAPITAINE, *prêtant l'oreille.* — Ecoutez donc! On dirait que ça remue dehors!

(Ils écoutent.)

Le lieutenant. — Non. La province.

Le capitaine. — Quelle heure ?

Le lieutenant. — Vingt-deux et dix.

Le capitaine. — C'est le moment où ils marmitent.

Le lieutenant. — Pas ce soir.

Un sergent. — Mon capitaine, le commandant vous demande au téléphone.

Le capitaine. — C'est bon. Est-ce qu'on a creusé le boyau vers Z 4 ?

Le sergent. — Oui, mon capitaine. Mais on a dû s'arrêter.

Le capitaine. — Pourquoi ?

Le sergent. — A cause d'un cadavre de Boche.

Le capitaine. — Ah ! Et sur les vingt-deux autres dernièrement enterrés on a semé de l'orge, comme j'avais dit ?

Le sergent. — Oui, mon capitaine. On l'a bien fait. A pleines mains.

(Il sort.)

Le capitaine. — Je vais au commandant. Je crois que pour ce soir, hein ?

Le lieutenant. — Oui, le temple est fermé.

LE CAPITAINE. — A tout à l'heure.

(Il sort. Le lieutenant resté seul allonge le bras, prend un livre sur la planche... et à ce moment, dans un épouvantable fracas, un obus s'abat sur le poste, éclate et défonce à moitié le toit. Tout est bouleversé. Aussitôt, cris du dehors. On accourt des différents boyaux. On peut pénétrer tout de même dans le poste éboulé.)

LE CAPITAINE, *revenu parmi les premiers, et penché sur le trou noir.* — Galopier! Cher ami! (*Il s'est mis à genoux et a passé son corps par l'ouverture.*) Galopier! (*Rien ne répond.*) Ah! Je le sens. Je touche sa jambe. Il n'est pas enterré. (*Il se relève. Tout le monde s'y met.*) Le voilà! On l'a... Tirez... Doucement...

(Le lieutenant est dégagé avec précaution. Il est inanimé, tenant toujours son livre dans sa main crispée, sans blessure apparente. Et comme on le touche déjà pour l'ausculter, il ouvre les yeux, sourit et se dresse sur son séant.)

LE LIEUTENANT, *d'une voix douce* :

Ainsi qu'une bergère au plus beau jour de fête.

(*Apercevant le brancardier :*) Puisqu'on vous dit qu'il n'y a pas de mort à la 17e, voyons !

Le capitaine. — Vous m'avez fait peur.

Le lieutenant, *tendant son livre.* — Je lisais.

Le capitaine, *lui prenant le livre et regardant le titre.* — Phédon.

Le lieutenant. — Quand patatras... (*A un soldat qui est à quatre pattes près de lui :*) Ah ça? Qu'est-ce que vous cherchez, vous?

Le soldat. — La bougie, mon lieutenant.

LE TABLEAU

X

LE TABLEAU

A G..., un petit village du front, pilé et repilé, dont il ne reste rien que des chicots et des tas de pierres. Au tournant de ce qui fut une rue, entre deux chantiers d'indescriptibles débris de ce que furent des maisons, une auto militaire, arrivant en rude vitesse, s'arrête net, dans l'espace de vingt mètres. Il en sort deux personnes, un capitaine, qui saute, et un civil, qui descend, ce dernier en complet de voyage, casquette anglaise et leggins. Il prend un sac de cuir qui était près du chauffeur. Huit heures du matin. Beau temps d'avril. Le désert.

Le civil. — C'est ici ?

Le capitaine. — C'est ici.

Le civil. — Quelle dévastation !

Le capitaine. — Nous n'avons rien de mieux comme modèle. Étude de ravage du cours supérieur, huitième cahier. (*Le monsieur regarde avidement tout autour de lui.*) Ça vous plaît ?

Le civil, *avec un accent d'émotion sincère.* — C'est magnifique. Mais... il n'y a pas une âme ?

Le capitaine. — Si. Seulement les âmes sont toujours invisibles, vous le savez bien. Il en reste ici deux ou trois. Pas plus. Et je vais en évoquer une. Tenez, une bonne âme de mes amies qui ne doit pas être loin. (*Allant vers le rez-de-chaussée d'une petite maison éboulée, et donnant, près d'un soupirail, un coup de pied dans un volet de grenier encastré parmi les ruines.*) Mère Tricot ? Hé ? C'est moi, votre neveu !

Le civil. — Ah ! Madame est votre t...

Le capitaine. — Sans doute. Tous les officiers et les soldats sont ses neveux. Si vous aviez un képi, vous le seriez aussi. (*La porte s'ouvre, et la mère Tricot sort de terre.*) Ah ! la voilà ! (*Une paysanne dégourdie et sacca-*

dée, sans âge, à l'œil vif, aux airs de poule, qui tout le temps inspecte, à droite et à gauche. Comme il lui manque par devant la moitié des dents, elle parle à travers un créneau de gencives blanches plus dures que des os, et elle tient sur un ventre grossi par des épaisseurs de jupes deux mains immenses, couleur pain bis, à presque tous les doigts desquelles brille l'argent d'une bague de guerre d'un différent modèle.) Bonjour, mère Tricot !

La Tricot. — C'est-i vous, mon n'veu, une fois de pu ?

Le capitaine. — Oui, mère Tricot. (*Au civil.*) Madame que vous voyez, ma tante, est une brave. Elle a subi la bataille, le bombardement, l'incendie, toute la lyre. Elle est restée quand même, avec une douzaine d'autres enragés qui n'ont pas voulu non plus quitter leurs pénates. Elle vous soignera bien. (*A la bonne femme.*) Mère Tricot, je vous recommande Monsieur. C'est un grand artiste. Il va loger chez vous. Faites pour lui comme pour vos neveux.

La Tricot. — J'y ferai donc. Je lui don-

nerai son manger, et pi son coucher. Jusqu'à quante ?

Le civil. — Jusqu'à demain ; j'aurai fini.

Le capitaine. — Je viendrai le rechercher. (*Au civil.*) A demain, mon cher maître. Bon travail.

Le civil. — A demain, capitaine.

Le capitaine. — A demain, ma bonne tante.

(Il saute dans l'auto qui a tourné pendant cette petite conversation, et il est déjà loin.)

La Tricot. — V'nez que je vous conduise à not' cabajou. C'est en bas.

Le civil. — Plus tard, Madame. Dans ce moment, je n'ai pas une minute à perdre et je veux profiter de la lumière.

La Tricot. — Quoi que vous faites donc ? Des espériences ?

Le civil, *qui a ouvert son sac, sorti une boîte, un petit pliant articulé.* — Je peins.

La Tricot. — Hella ! Et quoi donc ? C'est-i l' bois ? C'est-i les murs ? C'est-i l' fer ?

Le civil. — Très rarement.

La Tricot. — L' papier en rouleaux ?

Le civil. — Surtout la toile. A plat. (*En*

montrant une sur un châssis.) Comme ça, voyez-vous ?

La Tricot. — Ah oui ! Vous êtes un faiseu d' tableaux ?

Le civil. — C'est ça même.

La Tricot. — Oui... oui... oui... oui... Alors c'est pour peinde que vous jurez que vous êtes venu de si loin ? D' Paris p't-être ben sûr ? A moins qu' d'Angleterre ?

Le civil. — De Paris.

La Tricot. — Mais, mais, mais... Quoi qu' vous voulez peinde, mon pauv' cher ami. Ya pu rien. C'est pas ce qu'est pu rien que vous voulez peinde ?

Le civil. — Si, ma bonne dame, c'est justement cela. Je suis peintre de rien.

La Tricot. — Quel métier ! Vous d'vez mouri d' faim ?

Le peintre. — Pas toujours.

(Il a commencé son esquisse, vivement.)

La Tricot, *qui le regarde.* — Ainsi vous allez r'présenter sur vot' tambour toute cette pitié qu'est là par terre ?

Le peintre. — Oui.

La Tricot. — Vous y mettrez-t-y point du monde?

Le peintre. — Personne. Tel que ça est.

La Tricot. — Tant pire.

Le peintre. — Pourquoi?

La Tricot. — Parce qu'avec du monde ça serait pu plaisant. Une supposition, tenez, qu' vous mettriez l' grand crevé?

Le peintre. — Qu'est-ce que c'est que le grand crevé?

La Tricot. — Non. Ça vous dissiperait. J' m'en vas.

(Fausse sortie.)

Le peintre. — Racontez.

La Tricot. — Y en a de trop. Ainsi c'te maison où je vivais en joie depuis des années que défunt mon homme est mort, et l' bon Dieu ne nous a point voulu d'enfants... eh bien c'te maison, elle a croulé... Un beau petit jardin que j' cultivais, avec de la coccigrole, des fussias, des clefs-de-paradis... il n'existe pu. Mais c'est les coups de canon, y a rien à dire. Ma vache et ma chèvre, ils ont été pris par les Prussiens mais i m' l'ont bien payé, y a rien à dire. Un neveu de ma

sœur établi à Arras, qu'a péri dans les Flandes, mais c'est pour la France aussi, je m'plains pas, y a rien à dire, tandis que quand i mettent le feu esprès, sans raison, aux moments où on n'se bat pu, là y a à dire.

Le peintre. — Et le grand crevé?

La Tricot. — C'est une histouère que je n'aime point. Si vous m'jurez qu'a vous fera plaisir...

Le peintre. — Je vous le jure.

La Tricot. — En ce cas oui. Les Boches sont venus en premier, et puis les nôtres les a chassés, à coups de fusil et de tout! Quel sabbat d'enfer! Deux jours deux nuits je suis restée dans ma cave, où vous allez coucher ce soir, à me faire pas pu grosse que le pouce. Et puis au bout au bout ça a fini par se refroidir, et tout le monde s'en est allé se tuer plus loin. On n'entendait goutte. Alors j'ai sorti de mon trou. C'était le soir mais jour encore. Ça brûlait en face, chez les Salmon, et puis pas que chez eux, partout. Dans le village rendu à bas, aplati comme si on aurait tapé dessus à coups de tonnerre,

y avait presque pu personne. Une dizaine. Et encore y en avait pas dix. Six, sept. Pendant ces deux jours de malheur tous partis, tout droit, sans savoir. — « Arrive, Louis !... Où que t'es maman ?... Veille ben ta p'tite sœur, Yolande !... C'est la fin du monde !... » Des gens inquiets, quoi ! qui se tourmentent ! Mais voilà qu'en remontant, sur le seuil, juste là où que vous êtes assis sur la pointe de vos trois bouts de bois, je vois un Boche. C'était lui.

Le peintre. — Le grand crevé ?

La Tricot. — Oui... Pourquoi j' l'appelle comme ça ? Parce qu'il l'était, tiens ! Et bien ! Un géant de la foire. M'est arrivé de voir des hommes par terre, j'en ai jamais vu un pareil. De quoi en faire deux, et pas des petits.

Le peintre. — Comment était-il ?

La Tricot. — Je ne sais, je n' l'ai pas fixé. Il tait sur le ventre et je l'ai pas retourné. Non, j' l'ai enjambé, il barrait ma porte, et puisqu'il tait venu mouri là, j' l'y ai laissé. Et puis, après que j'ai eu fait un tour de ronde et dit le bonjour aux voisins, comme

y avait rien à glaner dehors, j'ai rentré chez moi. Mais le lendemain et puis le surlen, il tait toujours là. Bien sûr, pouvait pas s'envoler. Alors il a commencé de me vexer. J'y aurais ben touché, c'est pas que j'aye du dégoût... mais je préférais pour le mouver d'être en compagnie, et aussi dame il tait tellement lourd et vorumineux qu'à moi toute seule, quoique je soye forte, j'aurais pas pu l'avoir. Alors j'ai dit aux autres : « En v'là assez ! Faut que vous me l'ôtiez ! — Bien sûr, qu'ils m'ont dit, ça sera pour demain. » Mais tous les demain s'écoulaient, et puis rien du tout, le grand crevé tait toujours là. Une semaine ainsi. J'avais pris colère avec les autres parce qu'ils m'avaient dit, fin de compte : « Écoutez, non, mère Tricot. Il est à vous, çui-là, sur vot' seuil, c'est à vous d' l'ôter. Nous en avons déjà ôté sept de chez nous. Chacun sa bille. Tout ce qu'on peut faire, c'est de creuser un trou, en face... Mais pour l'y porter, serviteurs. » Ben, si c'est ça mon butin, que je pense, me v'là coquette ! Comment faire ? Si seulement j'aurais su, comme les cirurgiens que

j'avais vus, l'découper en p'tits morceaux, mais faut savoir, je n'savais pas. En plus de ça il s'abîmait. La froumi en d'venait gourmande. Les poules voulaient y picoti dans le chaume de la cabosse qu'elles croyaient que c'était de la paille, parce qu'il n'avait pu son chapiau à pointe. Au bout de l'onzième jour, m'est venue l'idée de Rose. C'est une fille quasi sauvage qui travaillait à une lieue sur la gauche, à la ferme du Chardon-Bleu, qui n'est plus qu'une pincée de cendres. On m'avait dit qu'elle tait toujours là, et un peu folle, d'autant qu'elle l'était déjà pas mal avant. Après l'avoir longtemps cherchée, je finis par la découvrir dans un fossé de boue, assise, en train de manger crue un' patte de mouton. — « Viens me faire aide, que je lui dis, t'auras du pain. » Elle se leva et me suivit, et en route j'y expliquai ce qu'il fallait. Elle me dit qu'elle tait consentante. Elle avait apporté une corde. Une fois rendue au grand crevé, elle lui mit la corde au cou. Et la remontant sur son épaule, ell' s'en fut à le hâler, à deux mains, pour gagner le trou

qu'était d'l'aut' côté de la route. Ça faisait vingt pas au plus. Moi j'avais pris les jambes par derrière, j'avais l'air d'être à une charrue... Et en tirant Rose chantait, une chanson que vous devez connaître, qui dit :

C'est une fleur d'or et d'argent
Que j'ai cueillie au bout du champ...

On arriva comme ça qu'ahu qu'ahu au trou où on le versa de côté. Il tomba dans le fond, que le sol en trembla. On y remit la terre. La foula bien fort. Et puis, comme ça m'avait plié le cœur et que tout de même c'était un mort, j'y ai fait une croix, oh ! toute simpe, avec un manche à balai. Seulement, pour qu'il ne soye point confondu avec un des nôtres, j'y ai cloué un' planche que vous pourrez vouère, tout à l'heure après l'déjeuner, où j'ai écrit dessus : « C'est un Boche. » Ainsi, de cette façon, rien à dire... Mais, vous v'là l' nez aux anges. Vous ne travaillez pu à vot' tableau ?

Le peintre. — Non madame, je regarde le vôtre.

LA CHEVILLE

XI

LA CHEVILLE

Brigitte Pommier, trente ans.
Thérèse Landry, trente-huit ans.

Chez Thérèse. Elle est dans sa chambre, devant une armoire à linge grande ouverte, quand Brigitte, son amie, entre tout droit, sans s'être fait annoncer.

Brigitte. — Bonjour Thé.

Thérèse. — C'est Brigitte !

Brigitte. — Qu'est-ce que tu fais là ?

Thérèse. — Je range.

Brigitte. — Encore ! Femme ordonnée ! Écoute. Voilà deux semaines que je veux te dire une chose qui me brûle. Ça va te faire de la peine, mais je ne peux plus me retenir.

THÉRÈSE. — Soulage-toi.

BRIGITTE. — Voilà. Thé, je t'aime, je t'admire, et tu es une sainte.

THÉRÈSE. — C'est ça la chose?

BRIGITTE. — Non. J'y arrive. Seulement...

THÉRÈSE. — Seulement? Continue.

BRIGITTE. — Tu es fagotée.

THÉRÈSE, *qui se regarde.* — Moi?

BRIGITTE. — Oui. Fagotée, toi. Qu'est-ce que tu as là sur le dos?

THÉRÈSE. — Une petite robe.

BRIGITTE. — Non.

THÉRÈSE. — Mais si. Une petite robe de l'année dernière.

BRIGITTE. — Tu te vantes.

THÉRÈSE. — Je t'assure.

BRIGITTE. — Non. Elle peut être de l'année dernière, mais elle n'est de la mode d'aucune année, ni d'il y a cinq ans, ni d'aujourd'hui. Ça n'est rien. Ça n'a pas de nom. C'est une tristesse.

THÉRÈSE, *simple.* — Mon Dieu... je ne défends pas ma robe...

BRIGITTE. — Tu aurais tort. Attaque-la, va. Elle le mérite.

THÉRÈSE. — Mais je ne vois pas qu'elle soit ridicule. Elle n'attire pas l'attention.

BRIGITTE. — C'est ce qui te trompe. Elle l'attire.

THÉRÈSE. — Pas dans le mauvais sens. Elle est neutre.

BRIGITTE. — Ah! les neutres! Parlons-en! La meilleure façon de ne pas se faire remarquer et de passer inaperçue, c'est d'être à la mode.

THÉRÈSE. — Laquelle?

BRIGITTE. — Celle d'aujourd'hui, la mode de guerre.

THÉRÈSE. — La tienne, la robe courte?

BRIGITTE. — Sans doute.

THÉRÈSE. — Jamais.

BRIGITTE. — Pourquoi? Quel plaisir... et quelle satisfaction morale peux-tu éprouver à traîner cette robe longue qui te dégringole jusqu'aux pieds?

THÉRÈSE. — J'ai toujours cru que les robes étaient faites pour tomber jusque-là et ne pas s'arrêter à mi-chemin. C'est une idée bizarre que j'ai.

BRIGITTE. — Tu as de vilaines jambes?

THÉRÈSE. — Je ne sais pas. Je n'ai jamais pensé à me poser la question. Je ne considère pas mes jambes comme un objet de décoration publique. Elles ne m'intéressent que pour marcher.

BRIGITTE. — Justement. On circule mieux avec une robe courte.

THÉRÈSE. — Ma circulation est excellente telle quelle.

BRIGITTE, *agacée*. — C'est drôle tout de même, toi qui as la vie la plus active que je connaisse, prise à ton service d'ambulance du matin au soir, allant en plus visiter des pauvres, placer des réfugiés, sans parler de ce qu'on ne sait pas, de tout ce que tu caches.

THÉRÈSE. — Je ne cache rien. Excepté mes j...

BRIGITTE. — ... C'est drôle que tu t'obstines à ne pas te placer dans les meilleures conditions pour remplir ton office à l'aise et bien t'acquitter de tes occupations !

THÉRÈSE. — En fais-tu autant que moi ?

BRIGITTE. — Oh non ! Je l'avoue à ma confusion. Pas le quart.

THÉRÈSE. — Et pourtant tu es en pati-

neuse ! On ne peut pas dire que tu n'es pas à la mode !

BRIGITTE. — C'est la vérité. J'y suis... Et j'y reste.

THÉRÈSE. — Tu vois bien que ça ne décuple pas les moyens d'avoir la jambe au vent !

BRIGITTE. — Oui. Mais moi, si je n'arrive pas à t'égaler, en vertus et en sagesse, c'est que je n'en suis pas capable, une fois pour toutes, en dehors de la coupe de mon tailleur !

THÉRÈSE. — Tu dis des bêtises. Je ne suis pas plus une sainte que tu n'es une effrontée. Nous nous valons.

BRIGITTE. — Je voudrais bien.

THÉRÈSE. — Mais tu ne voudrais pas être fagotée comme moi !

BRIGITTE. — Ah ! non.

THÉRÈSE.—Ecoute-moi. J'ai trente-huit ans.

BRIGITTE. — Et tu en portes trente à peine. Si tu te laissais arranger un peu, tu en paraîtrais vingt.

THÉRÈSE. — Ça serait trop. On me prendrait pour la fille de mon mari et la sœur de mon fils. Et ça m'ennuierait.

Brigitte. — Pourquoi donc?

Thérèse. — Parce que je tiens à passer pour ce que je suis : pour la femme du premier et la mère du second. Car j'ai un grand fils qui touche à ses dix-sept ans...

Brigitte. — Après? Moi aussi, j'en ai un.

Thérèse. — Il a trois ans. Et il est en pantalons longs! Ça serait peut-être le cas de l'habiller court, lui? Mais ce n'est pas non plus la mode, sans doute? Mystère. Eh bien! comment peux-tu supposer qu'avec un fils de la classe 1917 et qui est à la veille de partir, je sois en état d'endosser des costumes d'opéra-comique? Réfléchis.

Brigitte. — Cela n'a aucun rapport avec le patriotisme et les sentiments.

Thérèse. — Je te demande pardon. La tenue doit s'adapter aux circonstances. On ne s'accoutre pas en tireuse de chamois quand les Allemands sont à Noyon.

Brigitte. — Alors je suis ridicule?

Thérèse. — Pas trop.

Brigitte. — Rien qu'un peu?

Thérèse. — Beaucoup moins que je ne le serais. Parce que tu es jeune, avec une

frimousse irresponsable et un petit air « en voyage » qui t'excusent. Mais ne demande pas aux femmes sans chic, aux femmes sérieuses et qui ont, hélas ! tant de raisons de l'être, de se plier à ta mode de guerre. Non, quand je vois, comme il m'est arrivé ces jours-ci, des personnes de tout âge et même d'un « certain » déambuler tranquillement par les rues, entrer chez le pâtissier et à l'église, visiter des magasins ou des cimetières sous l'unique pavillon d'un petit pan de jupe qui leur chatouille les jarrets...

Brigitte. — Tu exagères.

Thérèse. — A peine... tu ne peux pas t'imaginer l'effet que ça me produit, l'impression pénible de honte et d'inconvenance que j'en reçois.

Brigitte. — Tu es sensible.

Thérèse. — Plus que jamais. Toutes ces jambes si prétentieusement bottées, guêtrées et lacées, — et si contentes d'elles-mêmes bien qu'il n'y ait pas toujours lieu, hélas ! — tous ces pieds perchés sur de si hauts talons pointus qui picorent le pavé pendant que

là-bas... tout près, à moins de cent kilomètres, des milliers de braves gens chaussés de boue... ah ! ça me serre le cœur. J'ai envie d'arrêter en plein trottoir ces dames du corps de ballet et de leur crier : « Rentrez vite, mesdames, et allez changer. Vous n'êtes pas dans la note. »

Brigitte. — Sais-tu qui tu me rappelles, tiens ?

Thérèse. — Ta bonne mère.

Brigitte. — Non. Oh ! maman ! Ah bien merci ! On est obligé de la retenir. Elle est devenue d'un écossais ! Il faut la surveiller. Pauvre maman ! Ça l'ennuie tellement de vieillir qu'elle se figure, en abrégeant ses jupes, rallonger sa vie.

Thérèse. — Tu vois ? Malheureuse. Comme ça se gagne ! C'est ta faute. Et qui est-ce que je te rappelle ?

Brigitte. — Mon mari.

Thérèse. — Il te dit la même chose que moi ?

Brigitte. — Bien pire : « Ah ça ! mais regarde-toi, ma pauvre amie ! Tu sors de chez Offenbach ! Tu as l'air d'une saltim-

banque. On dirait que tu vas faire des tours. Je rougis de sortir avec toi. » Oh ! j'en ai, des scènes !

THÉRÈSE. — Et tu ne l'écoutes pas ?

BRIGITTE. — Certes non. Les maris n'entendent rien aux femmes, je veux dire aux leurs.

THÉRÈSE, *souriant*. — C'est un peu vrai.

BRIGITTE. — Ah ? Tu en conviens ! Tu finis par m'approuver.

THÉRÈSE. — Non. Seulement nous parlons maris. Alors je pense au mien.

BRIGITTE. — Oh ! le tien ! C'est un puritain. Quoi ? il trouve que tu n'en fais pas assez ? Il veut te rallonger encore davantage ?

THÉRÈSE, *riant*. — Mais non ! Il veut me raccourcir ! Il me dit que je me laisse aller, que je m'abîme, que je me vieillis exprès...

BRIGITTE. — Enfin ! Un homme de goût ! Tu vois, tu vois...

THÉRÈSE. — Mais le tien aussi est un homme de goût.

BRIGITTE. — Pas pour ça. Puisqu'il dit le contraire du tien. Quel dommage que nous ne puissions pas changer !

Thérèse. — Quelle horreur ! Ils ne voudraient d'ailleurs ni l'un ni l'autre.

Brigitte. — Et nous non plus.

Thérèse. — Assurément. N'en disons pas de mal. Ils sont tous les deux dans le vrai.

Brigitte. — Comment cela ?

Thérèse. — Hé oui. Ils nous aiment, chacun à leur idée d'abord, et ensuite selon la nuance et les excès de notre nature. Le tien, soucieux de ton bon renom et de ta dignité, prend ombrage de ta tenue et souhaite la voir conforme aux grandes qualités qu'il te connaît.

Brigitte. — Adroite flatteuse !

Thérèse. — Et le mien, sachant ma complète absence de coquetterie et soupçonnant une tristesse égale à celle qu'il me dissimule, essaie de me distraire et de me secouer en me forçant à m'occuper de ma toilette et de ma pauvre personne.

Brigitte. — Alors ? Conclusion ?

Thérèse. — Alors... eh bien, pour leur faire plaisir, si tu veux, nous consentirons chacune un effort. Le même, en sens inverse.

BRIGITTE. — Oui... Grave !

THÉRÈSE. — Je raccourcirai.

BRIGITTE. — Beaucoup ?

THÉRÈSE. — Jusqu'à la cheville. Pas un pouce de plus. Et toi ? Y viens-tu ?

BRIGITTE. — C'est que la cheville, pour moi, ma petite, c'est énorme comme descente ! Bien plus que pour toi comme montée !

THÉRÈSE. — Tu auras double mérite.

BRIGITTE. — Eh bien oui. Entendu. (*Elles s'embrassent.*) Je me sauve.

THÉRÈSE. — Où vas-tu ?

BRIGITTE. — Chez maman. Pour la « cheviller », elle aussi. Ça sera plus dur.

L'OCCUPATION

XII

L'OCCUPATION

Dans une petite ville du Nord où les Allemands sont installés depuis les premiers mois de la guerre. En septembre. Six heures du soir. Il fait jour encore. Un Homme d'une quarantaine d'années fait résonner le marteau à la porte d'une jolie maison entourée d'un jardin, à la pointe extrême d'un faubourg où commence la campagne. La rue est déserte. On entend des battements durs et brefs de tambours plats, du côté des prairies qui bordent la rivière. Au bout d'une minute la porte s'ouvre, prudemment, et un Vieillard en redingote paraît sur le seuil de deux marches.

L'homme. — Monsieur Petit-Rameau? Le notaire?

Le vieillard. — Eh bien?

L'homme. — C'est vous?

Le vieillard. — Oui. C'est moi-même. Qui êtes-vous? Français?

L'homme. — Tout ce qu'il y a de plus?

Le vieillard. — Vous êtes d'ici?

L'homme. — Non. Mais j'y suis depuis deux ans.

Le vieillard. — Où ça?

L'homme. — Chez Madame de Sidonie... rue de la Cuirasse... à l'autre bout de la ville.

Le vieillard. — Oui. Je ne connais pas personnellement cette dame, mais je sais qui elle est. Et que faites-vous chez elle?

L'homme. — Je suis le jardinier.

Le vieillard. — Vous vous appelez?...

L'homme. — Bienfait. Bruno Bienfait. Ça vous suffit-il?

Le vieillard. — Entrez. (*Ils entrent. La porte est refermée. Le carrelage blanc et noir du corridor.*) Je vous précède. (*En marchant.*) Excusez-moi... Mais en ce temps-ci, vous comprenez?... les précautions...

L'homme. — Vous avez bien raison. J'en ferais autant.

(Le cabinet de velours vert et d'acajou marron d'Inde. Le grand bureau sarcophage. Des cartonniers. Des codes. Une odeur de maroquin.)

LE VIEILLARD. — Là. Qu'y a-t-il?

L'HOMME. — Je voudrais vous consulter, pour un testament.

LE VIEILLARD. — N'allez pas plus loin. Je ne pratique plus. Je suis retiré.

L'HOMME, *ennuyé*. — Ah?

LE VIEILLARD. — Vous ne le saviez pas?

L'HOMME. — Non.

LE VIEILLARD. — Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de vous adresser à moi?

L'HOMME. — J'avais vu votre enseigne.

LE VIEILLARD, *grave*. — Dites : les panonceaux. En effet, ils y sont toujours. Jamais ça ne s'enlève.

BIENFAIT. — Et puis tout le monde vous connaît. Quand j'ai prononcé votre nom...

LE VIEILLARD. — Et on ne vous a pas mis au courant? On ne vous a pas informé qu'il était inutile...

BIENFAIT. — Non.

Le vieillard. — C'est incroyable.

Bienfait. — Alors, vous ne voulez pas me renseigner, pour mon testament?

Le vieillard. — Impossible. Je vous le répète. Je suis retiré.

Bienfait. — Ça n'est pas une raison. Est-ce qu'en des temps pareils, vous ne consentiriez pas tout de même, pour me rendre service?...

Le vieillard. — N'insistez pas.

Bienfait. — Oh! Vous qu'on dit si bon... Ça me surprend... et ça me chagrine.

Le vieillard, *très troublé.* — Pas plus que moi, allez!

Bienfait. — Comment ça?

Le vieillard, *prenant soudain son parti.* — Ecoutez? Vous m'inspirez confiance.

Bienfait. — Vous pouvez l'avoir.

Le vieillard. — Aussi je vais vous révéler une chose... mais une chose... que vous allez me jurer sur ce que vous avez...

Bienfait. — Je vous le jure.

Le vieillard, *se rapprochant, et d'une voix imperceptible.* — Je ne suis pas Monsieur Petit-Rameau.

BIENFAIT. — Vous n'êtes pas le notaire?

LE VIEILLARD. — Non.

BIENFAIT. — Qui êtes-vous?

LE VIEILLARD. — Son domestique, Célestin.

BIENFAIT. — Oh! Et où est-il, le notaire?

CÉLESTIN. — Je ne sais pas. Lui et sa dame... nul ne sait. Quelque part. Ou morts. Seigneur!

BIENFAIT. — Mais on ne connaît rien de ça dans le pays?

CÉLESTIN. — Tout le monde le sait.

BIENFAIT. — Mais non. Tout le monde dit que Monsieur et Madame Petit-Rameau sont toujours chez eux, dans leur maison qu'ils n'ont pas quittée.

CÉLESTIN. — On le dit, oui, en sachant que ce n'est pas vrai.

BIENFAIT. — Et alors, c'est vous qui passez pour être Monsieur Petit-Rameau?

CÉLESTIN. — C'est moi.

BIENFAIT. — Et pour sa dame?

CÉLESTIN. — C'est la mienne, Julie, la cuisinière.

BIENFAIT. — Mais pourquoi? Pourquoi

faites-vous ça ? Et qu'on ne le dit pas ? Qu'on ne le trouve pas drôle ?

Célestin. — Ah ! pourquoi !... pourquoi ! C'est la guerre. Y a la guerre ! Mes maîtres étaient partis pour la Suisse quinze jours avant la déclaration. Ils auront sans doute été empêchés de rentrer. Enfin, j'étais sans nouvelles d'eux quand les Prussiens sont arrivés ici, tout droit, comme en promenade... vous vous souvenez ?

Bienfait. — Un matin de septembre.

Célestin. — Il y a un an. Julie et moi nous pensions peut-être d'avoir à mourir et d'être fusillés devant l'Étude. Ça nous contrariait, mais du moment que nous étions unis, nous n'avions pas peur. C'était comme d'entrer ensemble dans une nouvelle place. Nous avions mis nos habits du dimanche, malgré que ça soye un jeudi, et nous nous étions rendus dans la chambre de nos maîtres, où nous attendions, dans les grands fauteuils s'il vous plaît... Moi, par aisance, j'avais ouvert un Code, un gros recueil que j'avais pris en bas, et Julie faisait du point tunisien en récitant des petits bouts de

prières. Quel silence! Tout à coup, des grondements de foule. Des gros pas bottés. On monte sans le moindre égard... La porte s'ouvre... Et un type d'officier, rouge et carré, qui tenait un pistolet le goulot en l'air, ainsi qu'une bouteille, me dit en français : « Monsieur Petit-Rameau, le notaire, probable?... » Il me prenait pour Monsieur! Croyez-vous! Alors, aussitôt, dans un éclair de la Providence, j'ai vu mon rôle, ma mission... Il m'a paru que si je disais comme lui, je pouvais empêcher de grands malheurs et sauver la maison de mes chers maîtres... J'ai donc répondu : « C'est moi-même » et, désignant Julie : « Madame Petit-Rameau, mon épouse. » — « Eh bien, je suis le colonel, déclara-t-il, et je loge ici, dès ce soir, pour me plaire. Où sont le valet, et la fille de cuisine? » Je lui dis qu'ils étaient partis la veille et que nous étions seuls. « Suffit, dit-il, si vous avez obéissance, tout sera honoré. » Il voulait dire respecté... Voilà comment c'est arrivé. Dès le lendemain, toute la ville le savait et s'en amusait en dedans. Mais des cinq mille habi-

tants de l'ordinaire, les deux mille qui restaient, Monsieur, n'ont jamais rien dit... depuis un an ! Le secret a été gardé, comme une consigne militaire... Vous ne trouvez pas que c'est magnifique !

Bienfait. — Oui. Mais je le trouve naturel. Entre Français, y a rien qui m'étonne.

Célestin. — Alors, comprenez-vous ? Nous jouons le rôle de Monsieur et de Madame, à fond. Il faut bien. Le colonel occupe le second. Par notre attitude haute et fière, nous avons su lui imposer, et nous habitons le premier. Nous couchons dans la chambre de Monsieur et de Madame, dans leurs deux petits lits jumeaux, et à l'église, à la messe de midi, nous prenons leurs chaises, dans le chœur. Tout le monde nous salue, comme si c'était eux... sans broncher... Pas un sourire. Oui, c'est admirable. Ma Julie porte les robes de Madame, et très bien, ma foi. Et moi les vêtements de Monsieur, ses pantalons, ses redingotes boutonnées qui viennent d'un tailleur anglais de Lille. Tout me va comme sur mesure. Nous sommes presque pareils. Il n'y a que les chapeaux d'un peu

justes. J'ai la tête plus forte. Nous mangeons à part, dans notre chambre.

BIENFAIT. — Qui est-ce qui vous fait la cuisine ?

CÉLESTIN. — Ma femme. Elle ne s'en cache pas.

BIENFAIT. — Oh ! Vous ne craignez pas que ça paraisse suspect au colonel que la dame du notaire ?...

CÉLESTIN. — Pas du tout. Il s'imagine que ma Julie ne sait même pas frire un merlan et que nous sommes victimes de notre orgueil... que nous mangeons des plats ratés. Pourtant une fois nous avons eu un frisson parce qu'il est entré comme nous étions attablés devant un poulet Marengo... il n'en revenait pas. Nous avons dû lui dire que c'était une voisine qui nous l'avait fait cuire. Mais quand il voit mon épouse sortir le matin avec un panier, il pétille de joie, au contraire, parce qu'il pense qu'elle est humiliée d'aller au marché, dans sa position. Et elle, de son côté, elle prend l'air furieux, exprès. Moi je suis très digne, très arrogant, et je siffle la *Marseillaise,* quand

je suis tout seul. Enfin, nous tâchons de nous comporter en tout comme agiraient Monsieur et Madame, puisque nous avons l'honneur de les figurer. J'avoue aussi — on n'est pas parfait — que ça nous change un peu et que ça nous flatte. Et de cette manière, nous faisons mieux que de garder la maison, nous la sauvons. Jusqu'à présent on n'a touché à rien. Grâce à nous ils retrouveront tout comme ils l'ont laissé.

Bienfait. — En somme, vous auriez pu tomber plus mal, et votre colonel n'a pas l'air féroce.

Célestin. — Non. Ça n'est qu'une bête. Mais il y a le général ! Ah ! celui-là !... quel Satan !

Bienfait. — Il vous tourmente ?

Célestin. — Il veut qu'on le salue quand on le rencontre. Pensez-vous ça ?

Bienfait. — Oui. Je l'ai entendu dire.

Célestin. — Les hommes, chapeau à la main !

Bienfait. — Et les dames ?

Célestin. — Trois révérences !

Bienfait. — T'as pas fini ? Et si on refuse ?

Célestin. — C'est dix marks.

Bienfait. — Pas plus? Il est discret.

Célestin. — Moi, je l'évite, parce que je l'aperçois de loin et qu'aussitôt je me défile. Mais ma pauvre femme est myope à ne pas voir à dix pas les tours de Saint-Donatien, alors elle se cogne dedans à chaque instant.

Bienfait. — Et qu'est-ce qu'elle fait? Elle salue, parbleu?

Célestin. — Jamais de la vie!

Bienfait. — Elle ne salue pas!

Célestin. — Mais non, voyons! Puisqu'elle est Madame? Elle ne peut pas. Elle n'est plus elle, Julie, comprenez donc? Elle est Madame Petit-Rameau, née Dugalet du nom de feu son père qu'était avoué à Valenciennes. Ça lui est défendu de saluer. Si elle saluait, on se méfierait tout de suite. Et puis, pour la ville, pour la corporation du notariat... Non... non... elle refuse.

Bienfait. — Eh bien! mais, alors?

Célestin. — Dix marks.

Bienfait. — Bigre!!!

Célestin. — Ah! c'est comme ça! Seulement, quand ça se répète, ça coûte cher. Toutes nos économies et nos profits de

vingt ans y passent. Heureusement que nous avions mis un peu de côté, sans quoi je ne sais pas comment nous ferions. (*On entend du bruit.*) Tenez ! la voilà qui rentre.

BIENFAIT. — Votre dame ?

CÉLESTIN. — Oui. C'est son pas.

(La porte s'ouvre.)

Mme CÉLESTIN, *paraissant sur le seuil. Une femme de cinquante-cinq ans, en chapeau, gantée de fil noir.* — Je l'ai rencontré !

CÉLESTIN. — Oh ! Encore ? Et... est-ce que tu as pu, cette fois ?

Mme CÉLESTIN. — Ah ! bien oui ! Il me guette. Quand je l'ai reconnu, j'étais le nez dessus. Et déjà il criait : « Salutez ! Madame Betit-Rameau ! Salutez minute ! ou dix marks ! » J'ai passé, sans saluer.

CÉLESTIN, *à Bienfait.* — Qu'est-ce que je vous disais ? (*A sa femme.*) Je les porterai tantôt à la Kommandantur.

BIENFAIT. — Ah bien ! Ah bien ! Mais bah ! vos maîtres, après la guerre, ne manqueront pas de vous rembourser tout ça ?

CÉLESTIN. — Sûrement, ça serait dans leur

volonté ; mais ils n'auront pas à s'en occuper.

BIENFAIT. — Pourquoi ?

CÉLESTIN. — Parce qu'on ne leur dira pas.

Mme CÉLESTIN. — C'est nos petites affaires de conscience. Ça ne regarde que nous.

LE BON DE CHAUSSURES

XIII

LE BON DE CHAUSSURES

A Montparnasse. Dans la partie la plus pauvre du quartier. Le sixième étage d'une maison lépreuse, sous les toits. Une grande mansarde communiquant avec une autre par une ouverture sans porte. Dans la seconde pièce on aperçoit deux lits de sangle, bien bordés de draps blancs, avec chacun son édredon écarlate. Deux petits tapis, figurant l'un un lion, l'autre une gazelle. Dans la première pièce, à une table ronde sur laquelle une toile cirée montre la série des Rois de France couronne en tête, sont assis deux hommes en train de déguster des cerises à l'eau-de-vie, l'un dans un coquetier, l'autre dans une œillère. L'un des hommes, âgé d'environ quarante-huit à cinquante ans, est un avorton poivre

et sel, bossu, sans poitrine et sans ventre, avec deux petites guibolles de jambes molles, comme en mie de pain, qui lui pendent tout de suite des épaules. Il est juché sur une sorte de fauteuil d'enfant, aux bras duquel est attachée de chaque côté, avec de la ficelle, une béquille, à portée de ses mains dont le dedans est d'un rose malade, couleur de taffetas d'Angleterre. Son compagnon, vieillard éteint, chauve, en pardessus de demi-saison décoloré, fait la toilette d'une quantité de mégots remplissant un mouchoir à carreaux étalé sur ses genoux. Un feu de charbon brûle dans une petite cheminée.

Le nain. — Oui, la guerre est mauvaise aussi au mendiant...

Le vieux. — Non seulement on ne fait plus d'économie, mais on a du mal à vivre, bien du mal.

Le nain. — Paris n'est plus mon Paris. N'est pas reconnaissable.

Le vieux. — On fume moitié moins.

Le nain. — Les vieilles dames... restent chez soi...

Le vieux. — Les jeunes... sont aux ambulances...

Le nain. — Il fait plus froid qu'en paix !

Le vieux. — On passe vite.

Le nain. — Les sous manquent.

Le vieux — Alors?...

Le nain. — Faut attende la Victoire sous le porche, en se fouillant de ses passe-lacets.

Le vieux. — Bah ! A viendra tout de même. Et ce jour-là on fera une recette ! On se rattrapera... Y en aura par terre du londrès !... Ah ! y en aura !

Le nain. — N'empêche que les pauvres sont à plaindre. I n' comptent plus. I n' font plus d'effet. C'est la faute des blessés, qui nous retirent le biscuit de la bouche. Comment voulez-vous qu'on les rivalise ? Des gens qu'a pus de bras, pus de jambes, qu'a des bandages de linge fin et par là-dessus des pluies de Légion d'honneur, médaille militaire, croix de guerre !... Ils dégotent tout, tiens !...

Le vieux. — C'est bien naturel, écoute ?

Le nain. — Je te dis pas. Je suis sans jalousie. Je leur fais pas de reproche. Il ont mérité qu'on les câline...

Le vieux. — Plutôt.

Le nain. — Mais crois-tu pas que je soye

malheureux, moi, de me voir dans la glace ?... tel qu'un conte de fées ?... de me sentir un rebut, bon à rien?... quand j'aurais eu tant d'aise à taper sur les Boches, comme les gens bien faits. Un peu que si on serait des Apollon, des « culture physique », on aurait marché, tout pareil aux camarades qui sont beaux comme le jour !

Le vieux. — Et moi donc, si j'étais pas si vieux ! Moi qui ai servi en Afrique, dans la légion... Y a ben longtemps...

Le nain. — Toi ? En v'là un communiqué ! Tu m'avais jamais dit.

Le vieux. — Ah ! S'il fallait dire tout ce qui vous arrive...

Le nain. — Oui. Enfin, pour en revenir au monde charitabe, il a raison sûrement, de se passionner d'abord aux mouises de la guerre, et aux blessés de la patrie. Nous, on vient qu'après, c'est entendu. Mais faudrait pas cependant nous reléguer tout à fait. On est tout de même des Français, des bons types qu'a pas eu de veine. C'est pas parce qu'on a été raté à sa naissance qu'on mérite d'être négligé.

Le vieux. — Y a de bons riches.

Le nain. — D'accord. Comme y a de bons pauves. Je demande pas l'impossibe, je ne rêve pas. Je prétends pas que les marquises me fassent les mains, comme aux militaires, et qu'è m'prennent ma température... non... Je vais pas jusque là, je demande seulement qu'on pense à nous, en second ou en troisième, ça m'est égal, mais qu'on y pense... Je veux pas qu'on oublie le mendiant, qu'on le perde de vue. Voilà.

Le vieux. — C'est vrai... Et puis qu'on fume, comme s'il n'était rien arrivé.

Le nain. — A part ça, j'ai jamais tenu de propos, et toujours j'ai gardé le bon esprit, la confiance... même que je me suis fâché avec l'aveugue par accident du pont de l'Alma parce qu'il est trop pessimisse...

Le vieux, *indulgent*. — Qu'est-ce tu veux? Il voit tout en noir.

Le nain. — C'est pas une raison. D'ailleurs, il voit un peu, du gauche. Eh ben moi je ne suis pas comme ça. Je grogne pour le principe, la chose de la Révolution, mais au fond, malgré qu'on soit misère et

compagnie, je trouve la vie encore supportabe, même en mauvais temps. Ma vieille bourgeoise et moi les santés sont bonnes.

Le vieux. — Qu'est-ce qu'elle fait, ta bourgeoise?

Le nain. — Tout, et en courant. Moi j'suis stationnaire. Mes quilles, c'est forcé. Tandis qu'elle, c'est un furet. Moi je tâche à faire sortir l'aumône, avec le regard, sans bouger, sur place. Elle? A ne quête point, a n'regarde personne, a n'demande rien, et elle trouve tout.

Le vieux. — Où ça?

Le nain. — Par terre. Elle a le génie. Tout ce qui tombe c'est pour ses bagues. Rien n'y échappe. Elle voit comme l'éclair. Et vive, agile! Elle suit les voitures de bois et de charbon, elle visite les marchés, les églises, les abords des grands magasins, des chantiers, des stations de métro, des gares... est-ce que je sais? Et chaque soir, depuis vingt-cinq ans, elle me rapporte un tas d'affaires... à mourir de rire. Grâce à elle on ne dépense presque rien; elle fournit de quoi se chauffer : du margotin, de la braise,

des boulets... et puis des légumes, des parapluies, des gants, des mouchoirs, du copeau, des allumettes, des pince-nez, des foulards, des pipes, du fil, des épingues à cheveux, des jarretelles... des plumes, des crayons, des boutons, des voilettes, des peignes, du pain sec, du chocolat... j'en finirais pas... Tout, quoi ! Elle déniche tout, et toujours honnêtement... par moyens licites... rien que ce qui est par terre, et perdu, qui craque sous la semelle, qui n'a plus de valeur et ne peut profiter à personne... Aussi, grâce à elle, depuis des années, des années, à force de s'appliquer à ne pas faire de folies et de gratter tous les jours, on avait mis de côté... devine ?

Le vieux. — Comment veux-tu ? Un milliard ?

Le nain. — Quinze cents francs.

Le vieux. — C'est plus ! Compliments.

Le nain. — Aussi on a pu changer dix louis d'or et souscrire à l'emprunt national.

Le vieux. — Tais-toi ou je pleure. T'as l'air d'une affiche.

Le nain. — Comme ça on a fait son de-

voir, et puis plus tard, quand il faudra cesser de travailler, on aura du cinq.

Le vieux. — En attendant t'as des souliers qui s'effeuillent comme la rose, et on voit ton pouce qui fait guignol.

Le nain. — Eh bien ! tiens ? Tu te rappelles ce que je te disais de ma vieille ?

Le vieux. — Oui.

Le nain. — Elle m'a trouvé une paire de chaussures neuves.

Le vieux. — Oh ! Par terre, encore ? qui flânaient ?... Juste à temps qu'elle passe.

Le nain. — Sans doute.

Le vieux. — Pourquoi que tu ne les as pas mises ?

Le nain. — Je les attends comme une dépêche. Elle est allée les chercher. Ne t'épuise pas à comprendre. Hier, elle a vu, sur le trottoir, devant Magic, un petit papier plié qui lui faisait signe, d'en bas. Sais-tu ce que c'était ?

Le vieux. — Un bleu de la Banque ?

Le nain. — Non. Un bon pour une paire de godasses... à l'Œuvre de la Chaussure franco-belge... Un bon qu'une dame avait dû

laisser tomber en pensant à « quand tout ça serait fini... » Alors ma vieille a été tantôt au siège de la Société toucher le cadeau... et elle va me le rapporter. Ça ne sera plus bien long.

Le vieux. — C'est curieux. T'en as... une femme sympathique !

Le nain. — Dame oui ! C'est une brave vieille...

Le vieux. — Seulement... dis-moi donc, t'illumines trop tôt... T'as pas pensé à une chose : c'est que dans ces foyers-là on ne donne aux femmes que des ripatons de femme... Ça sera pour elle, pas pour toi.

Le nain. — Mais si ! Puisque je suis avorton ! C't une chance ! Elle a un petit pied d'homme, et moi un pied de dame, alors, on fait chaussures communes, et ce qui va à l'un va à l'autre. (*Prêtant l'oreille.*) Tiens, la v'là avec son butin.

(Une clef est introduite dans la serrure, à la porte donnant sur le carré, et une vieille femme à cheveux blancs frisottés sous une fanchon de lainage, un peu l'air d'une matelassière ou d'une concierge de Gavarni, entre en soufflant dans ses doigts.)

LE NAIN. — Bonjour ma petite cocotte.

LA VIEILLE. — Bonjour mimi. (*Au vieux compagnon.*) Bonjour père Mégot.

LE NAIN. — T'as les chaussures ?

LA VIEILLE, *grave*. — Non.

LE NAIN. — Hein ? Quoi ?... T'as perdu le bon ?

LA VIEILLE. — Non.

LE NAIN. — Tu l'as présenté ?

LA VIEILLE. — Sans doute.

LE NAIN. — Eh bien ?... alors ? On t'a mortifiée ? On a deviné que c'était pas à toi qu'il avait été donné ?

LA VIEILLE. — Rien du tout. On m'a allongé une paire, superbe, en cuir plein la main et qui embaumait la tannerie...

LE NAIN. — Où sont-ils en ce cas ? Tu me fais une farce ?

LA VIEILLE. — Pas du tout. Je les ai rendus.

LE NAIN. — Rendus ? T'es folle ! Pourquoi ? Raconte.

LA VIEILLE. — Figure-toi que j'étais donc là, dans les escaliers, à la file, en train d'attendre mon tour, avec les autres, tous des

réfugiés, France et Belgique. On causait. Pas moi. Je me contentais d'écouter, parce que si j'avais parlé ils auraient remarqué que j'avais pas leur accent et ça m'aurait trahi.

LE NAIN. — Qu'elle est fine !

LA VIEILLE. — Y avait des femmes, des enfants, des vieillards. Ils redévidaient leurs misères : qu'ils n'avaient plus rien, mais rien, tout pillé, brûlé... aux quat' vents... et qu'ils étaient encore bien heureux qu'on leur donne des souliers neufs parce que le pied, comme ils me l'espliquaient, à Paris c'est tout... et que sans un pied convenabe et chaussé frais on ne peut pas se placer... les gens ne veulent point de vous, ils vous prennent pour des mendiants...

LE NAIN. — Ils disaient ça ? Des mendiants ? Comme si c'était un crime !

LA VIEILLE. — Ils le disaient.

LE VIEUX. — I n' savent pas. Faut les absoude.

LE NAIN. — Après?

LA VIEILLE. — Arrive enfin mon tour. Je sors mon bulletin de vote... Des dames me

le prennent, et on me tend le paquet. Je dis merci, sans me faire prier, et je partais, j'avais déjà une jambe dans la rue, l'autre encore sur le palier... quand j'entends qu'on disait à celle qui me suivait : « N'y en a plus, madame, je viens de donner la dernière à madame », et elle me montrait. — « Comment? n'y en a plus », que disait la Flamande. — « Non, madame, nous en manquons. Cette paire-là que tient madame, c'était la dernière... » Et elle continuait de me désigner.

Le nain. — Mais qu'est-ce que t'attendais pour filer? Es-tu gourde, ma pauve Cocotte?

La vieille. — Je pouvais pas. J'étais clouée. Si t'avais vu c'te figure de Louvain de la pauve créature? C'était une Belge... Enceinte avec ça, Seigneur... à vous rassasier! Et puis là-dessus v'là qu'elle pleure!... Alors j'y ai pas tenu, les pieds me brûlaient.

Le nain. — T'y as donné ta paire?

La vieille. — Ma foi oui... J'avais le cœur pensif... Je suis pas du Nord, moi... puisque je suis de Clichy... je ne suis pas réfugiée?... Toi non plus? Alors?... C'était vilain. Je la

volais. J'y ai donné. « Prenez, la petite mère... Soyez pas lacrymogène ! » Et je me suis sauvée.

Le nain. — Je regrette. Mais t'as bien fait. Et puis, les Belges... ils sont sacrés.

Le vieux. — Un peu. Vive Albert ! A la sienne !

(Il lève son coquetier.)

LES AQUARELLES

XIV

LES AQUARELLES

Dans une des stations du littoral, sur la Côte d'Azur. Une gentille petite villa « d'où on voit la mer ». M. Crémines, seul dans le salon aux volets mi-clos, est assis et songe, les yeux fixés loin, très loin, hors les murs... quand la porte s'ouvre, et M. Bernardet fait une irruption joyeuse, un sac de voyage à la main.

Crémines. — Toi ! Comment ? Tu viens de Paris ?

Bernardet. — Oui, mon vieux. C'est une surprise. Mes affaires m'amènent ici pour plusieurs heures, j'en passe une avec toi.

Crémines. — Que je suis content de te

voir ! Depuis plus d'un an ! Hein ? Crois-tu ? Cette guerre ?

BERNARDET. — Oui. Mais ça a déjà été dit. Je n'ai qu'un moment à te donner, je veux bien le remplir. Laisse-moi donc t'interroger et ne réponds qu'à mes questions. D'abord ton caporal de fils. Sa pneumonie ?

CRÉMINES. — Eh bien ! il la traîne depuis sept mois que nous sommes échoués ici à cause de lui. Il va mieux, mais ce sera long. Tout est long.

BERNARDET. — Sa femme est là ?

CRÉMINES. — Tu le demandes ? Des jeunes mariés de quinze jours avant la déclaration !

BERNARDET. — Alors, s'il a sa tourterelle, ton fils guérira. Et madame Crémines ?

CRÉMINES. — Elle va bien. Elle fait tout ce qu'elle peut, la pauvre amie, pour oublier, ne pas penser.

BERNARDET. — Et le petit ? Que devient-il ?

CRÉMINES. — Pierre. Il est terrifiant. Malgré ses quinze ans, il ne rêve que de partir. C'est le plus courageux de nous cinq.

BERNARDET. — Et où est-elle ta famille, que je lui dise bonjour ?

CRÉMINES. — Sortie.

BERNARDET. — Tous ? Après le déjeuner ? En pleine chaleur ?

CRÉMINES. — Ça ne les retient pas. Jean et sa femme, appuyés au bras l'un de l'autre, s'en vont rêver et s'embrasser sous les pins. Ma femme est lingère à l'ambulance établie dans l'ancien Trianon-tango, Pierre suit des cours d'académie de baïonnette.

BERNARDET. — Et toi, tu restes seul à la maison ?

CRÉMINES. — Oui. Où irais-je ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

BERNARDET. — Tes aquarelles ? Tu as un très joli talent.

CRÉMINES. — D'amateur. Je le sais. Ça aussi, ça a déjà été dit. Mais pour l'instant, je n'y ai pas beaucoup de goût. Je n'en ai pour rien, d'ailleurs. Tu dois le comprendre ?

BERNARDET. — Enfin ta santé est bonne ?

CRÉMINES. — Excellente. C'est honteux. Mais je suis forcé de l'avouer. Tout fonctionne.

BERNARDET, *grave*. — Et... de là-bas ? Toujours rien ?

CRÉMINES, *recueilli*. — De Douai ? Rien.

Bernardet. — Pas... le plus petit signe? Un renseignement? Une fuite? Par quelqu'un qui aurait trouvé le moyen de...?

Crémines. — Rien, je te répète... J'ai tout fait. De Douai on ne peut rien savoir : c'est comme si c'était la Chine. Et encore la Chine, on voudrait qu'on pourrait... Mais Douai, le mystère, le gouffre.

Bernardet. — Il n'y a pas eu quelquefois un évadé? un blessé?...

Crémines, *plaintif*. — Rien, mon petit enfant. C'est drôle que tu t'entêtes...

Bernardet. — Alors, ta maison, tu n'as toujours aucune idée?...

Crémines. — Si. Je sais qu'elle existe.

Bernardet. — Ah! tu vois bien que tu sais!... Elle existe.

Crémines. — Mais c'est tout... Elle est habitée.

Bernardet. — Par qui?

Crémines. — Par des officiers allemands.

Bernardet. — Pourquoi ne dis-tu pas Boches? Par politesse?

Crémines. — Non. Par égard pour ma maison. Il me semble que ça la salit moins.

BERNARDET. — Tu la retrouveras. Je te le parie.

CRÉMINES. — Peut-être. Vidée du haut en bas. Les quatre murs. Mes souvenirs... Mes bibelots... Tout ce que j'avais mis vingt ans à arranger avec amour. Mes livres... Ma cave...

BERNARDET. — Pauvre ami !

CRÉMINES. — Oh ! j'en parle avec un calme absolu. En la quittant, mon sacrifice était fait. Que nous nous retrouvions tous après, sauvés, nous aimant bien, et victorieux !... et je serai content, je n'aurai pas un regret.

BERNARDET. — A la bonne heure ! Je te reconnais. Mais il faut te distraire et ne pas rester là, enfoncé dans un fauteuil derrière tes persiennes, comme je t'ai surpris à l'instant. Profite du Midi, que diable ! puisque tu y es !

CRÉMINES. — Ah non ! Je t'en prie. Là. Je t'arrête.

BERNARDET. — Que veux-tu dire ?

CRÉMINES. — Laisse le Midi. C'est très beau, féerique, admirable, enchanteur, tout ce que tu voudras. Mon fils y retrouve la santé. Les gens sont excellents. Tout le

monde nous témoigne une bonté vraiment touchante, infinie ! Mais depuis que j'ai perdu le Nord, mon Nord, le Midi m'est égal, et je n'y goûte aucun agrément. Loin de là. Je suis un monstre, un ingrat... C'est plus fort que moi.

BERNARDET. — Le soleil ! Voyons !

CRÉMINES. — Je t'en prie.

BERNARDET. — Les fruits, les fleurs.

CRÉMINES. — Bernardet !

BERNARDET. — Le ciel bleu.

CRÉMINES. — Non.

BERNARDET. — La mer.

CRÉMINES. — Non. Pas celle-là.

BERNARDET. — Les palmiers.

CRÉMINES. — Non. Non.

BERNARDET. — Les cigales !

CRÉMINES. — Tais-toi. Tu me fais souffrir.

BERNARDET. — Je me tais. Mais je n'y comprends rien. As-tu assez répété dans le temps, mon Dieu : « Ah ! si je pouvais aller dans le Midi que je ne connais pas ! Voir ce beau ciel, cet azur sans tache. »

CRÉMINES. — Oui. J'ai bien dit l'azur sans tache, effectivement.

BERNARDET. — ... Ce pays embaumé par un printemps...

CRÉMINES. — ... éternel ! Oui, oui ! c'est vrai... j'ai dit ça et je l'ai pensé. Mais c'était dans le temps, quand j'habitais Douai, *avant* la guerre. Depuis, *pendant* la guerre, et maintenant que je suis exilé loin de ma vieille petite ville, j'ai changé. Le soleil m'attriste et m'irrite.

BERNARDET. — Oh !

CRÉMINES. — Je ne veux plus entendre parler d'azur, ni de fruits d'or, et les cigales me font grincer des dents.

BERNARDET. — Tu es fou.

CRÉMINES. — Non. J'ai le mal du pays, de mes prairies vertes si grasses, si fraîches, de mes beaux nuages de toutes les formes et de tous les gris, de mes moulins au ras des horizons... Ah ! Bernardet, rappelle-toi, car tu en es aussi, toi, de nos chères et admirables régions...

BERNARDET. — Moi ? Je suis de Beaugency.

CRÉMINES, *vivement*. — C'est le Nord... ne dis pas non. Ça y touche. La Sologne ! Rappelle-toi, Jules, nos forêts profondes, les

matins froids, les soirs pénétrants... les odeurs mouillées... tout le mystère immense et fin de ces étendues graves et saturées, spongieuses d'histoire...

BERNARDET. — Oui. Mais ne t'excite pas, mon vieux. Allons? Sois sage.

CRÉMINES, *se reprenant*. — Tu as raison. Pardonne-moi.

BERNARDET. — Et j'en reviens à mon idée. Fais de l'aquarelle. Tu as sous les yeux des décors sublimes. Rends ce que tu vois. Il n'y a que ça qui pourra te calmer.

CRÉMINES. — Tu n'es pas le premier à me donner ce conseil. Ma femme, mes enfants...

BERNARDET. — Eh bien! Pourquoi ne t'y mets-tu pas?

CRÉMINES. — Je m'y suis mis. Oh! tout doucement.

BERNARDET. — Dis-le donc. Bravo. Depuis quand?

CRÉMINES. — Trois mois.

BERNARDET. — Oh! Mais tu dois en avoir fait beaucoup? Combien?

CRÉMINES. — Une douzaine?

BERNARDET. — Montre-moi ça.

CRÉMINES, *timide*. — C'est que... personne ne les a vues.

BERNARDET. — Excepté ta famille ?

CRÉMINES. — Aucun des miens.

BERNARDET. — Ah ! Pourquoi ?

CRÉMINES. — J'attends.

BERNARDET. — Sournois ! Mais à moi, ton vieil ami ?

CRÉMINES, *se décidant*. — Oui, à toi, je veux bien. (*Il va ouvrir une armoire fermée à clef et en retire un carton.*) Elles sont là.

BERNARDET. — Tu en es satisfait ?

CRÉMINES. — Assez. (*Bernardet allonge le bras.*) Pas encore. Ne regarde pas. Mets-toi de dos.

BERNARDET, *complaisant*. — Soit... Quel enfant !

(Il va vers la fenêtre.)

CRÉMINES. — Je vais les présenter toutes les six sur des chaises et sur le canapé, et, quand je frapperai dans mes mains, alors seulement tu te retourneras.

BERNARDET. — Entendu.

CRÉMINES. (*Il les dépose, trois sur trois chaises avancées et mises en rond, les trois*

autres sur le dossier du canapé. Et il frappe dans ses mains. — Tu peux.

BERNARDET, *qui s'est retourné, regarde l'ensemble d'abord, puis chacune, rapidement. Il s'approche, se penche, et saisi tout à coup.* — Mais... c'est Douai !

CRÉMINES, *bas.* — C'est Douai.

BERNARDET. — Ce n'est pas ça que tu peins ici ?

CRÉMINES. — Parfaitement.

BERNARDET. — Je suis abruti.

CRÉMINES. — C'est bien simple. Tu me disais tout à l'heure toi-même : « Fais ce que tu vois, ce que tu as sous les yeux ». Je ne vois que mon pays. Lui seul m'est présent, partout et toujours. Alors, c'est lui que je reproduis. Je ne saurais peindre autre chose. La première fois que je suis sorti avec mon petit appareil, à peine installé devant la mer et les îles, au moment de tracer mon croquis, je me suis aperçu que je dessinais le beffroi, avec ses quatre tourelles.

BERNARDET. — Le voilà ! Je le reconnais.

CRÉMINES. — Et moi donc ! Quelle allure ! Alors je n'ai pas résisté, j'ai continué ; et,

de mémoire, en regardant plus loin qu'ici, je les ai toutes faites, l'une après l'autre.

BERNARDET. — Pas dehors ?

CRÉMINES. — Dehors.

BERNARDET. — En plein air ?

CRÉMINES. — Oui.

BERNARDET. — C'est merveilleux.

CRÉMINES. — Non.

BERNARDET. — Mais pourquoi pas ici, chez toi ?

CRÉMINES. — Pour n'être pas surpris par les miens, surtout par ma chère femme, que cela aurait navrée. Dehors, je pouvais travailler en toute confiance. Et tu n'imagines pas la sensation étrange, poignante, exquise... sous ce ciel de feu, caresser l'autre, le mien, ce ciel pâle et nacré... ; par des après-midi aveuglants de soleil, tremper, laver, baigner ces vieilles murailles d'eau ruisselante et jaune, faire cracher les gargouilles, étaler de belles flaques, peindre la pluie !... les embruns du Nord ! Par instants, j'en pleurais tout seul. (*Allant à ses aquarelles.*) Voilà le pont sur la Scarpe... le square de l'Église, la porte de Valenciennes...

BERNARDET. — Oui, oui, c'est bien ça...

CRÉMINES. — N'est-ce pas ? (*Avec plus d'émotion.*) Et puis celle-là alors, la maison, ma maison de toujours, de mes parents, de plusieurs générations, où tu es venu si souvent, où on a tant ri ! Il pleut aussi, tu vois ? C'est exprès. Les toits brillent. Le ciel a bien son air de ciel d'usine et de filature. Ça vit. On s'enrhume à la regarder... Ah ! mon bon Jules.

(Il l'embrasse, avec un peu de pluie également au bord des paupières.)

BERNARDET, *troublé, lui rendant son étreinte.* — Cher Albert.

CRÉMINES. — Merci. Merci.

BERNARDET, *pour faire diversion.* — Mais quand tu peins ta ville dehors en face de la mer, qu'est-ce que pensent les gens qui s'arrêtent derrière toi et qui voient ça ?

CRÉMINES. — Ils ne sont venus qu'une fois, et ça a suffi. Ils sont partis épouvantés, en disant : « C'est un fou ». Maintenant, dès qu'on me voit, on se sauve, et j'ai la paix. (*On entend du bruit.*) Vive ! vite ! ma femme !

(Il remet précipitamment les aquarelles dans le carton qu'il cache.)

Madame Crémines, *entrant et apercevant le nouveau venu.* — Bernardet? Ah! cher ami. Quel bonheur! Quelle joie vous nous faites! (*A son mari.*) Je rentre un peu tard parce que j'ai dû consoler un de mes petits blessés. Il est d'ici, et son père, qui se trouvait de passage à Lille quand l'ennemi s'en est emparé, n'a pas pu en sortir. Voilà des mois qu'il est enfermé là-bas. Il a pu, je ne sais comment, arriver à faire parvenir à son fils une longue lettre qui l'a désolé, parce qu'il lui dit que ce qui lui coûte le plus, ça n'est pas tant les Prussiens que la privation de soleil, de ciel bleu, de bonne chaleur, dans un pays où il fait froid, où il pleut tout le temps, tout le temps! Et il est inconsolable de son Midi. C'est bien naturel.

Monsieur Crémines. — Sans doute! Mais les gens du Midi, tu sais!... ils exagèrent toujours.

LES ENFANTS

XV

LES ENFANTS

Dans les hauteurs de Montmartre. Une petite boutique peinte en vert clair, sur la devanture de laquelle on lit : *Lambin, tapissier. A l'Exactitude. Travaux en tous genres. Décoration d'intérieurs*. Deux enfants, Paul Lambin, quinze ans, dit Poulet, et sa sœur Isabelle, treize ans, dite Zab, y sont assis bas, sur deux vieilles caisses, de chaque côté d'un guéridon disloqué, posé à plat sur le sol, son pied à trois doigts en l'air. Zab tient le meuble à deux mains pour qu'il ne remue pas et Poulet, armé d'un marteau, plante des pointes dedans avec satisfaction. Une femme s'apprête à sortir par le fond, pâle, amaigrie. Mise décente. Un air de grande lassitude physique et morale. C'est Mme Lambin.

Mme Lambin. — Vous travaillez, mes enfants ?

Poulet. — Oui maman. On finit ce matin le guélidon des Sauvage.

Mme Lambin. — Moi, je sors.

Zab. — Où vas-tu ?

Mme Lambin. — Chez Mathieu, c'est à côté, savoir s'il guérit de sa bronchite, et quand est-ce qu'il sera en état de reprendre le travail.

Poulet. — On est là, nous deux.

Mme Lambin. — Vous ne pouvez tout de même pas le remplacer.

Poulet. — Avec ça !

Mme Lambin. — C'est un bon ouvrier.

Poulet. — Il est vieux. Tandis que nous... Ne te frappe pas pour Mathieu, va...

Mme Lambin. — Oh ! si ce n'était que lui !

Poulet. — Oui. Tu te frappes pour tout.

Mme Lambin. — J'ai trop de raisons.

Poulet. — Non. Tais-toi, petite mère.

Mme Lambin, *se tournant vers sa fille qui baisse le nez, très gênée.* — Regarde ta sœur. Elle ne trouve rien à me dire, elle, parce qu'elle pense comme moi.

ZAB, *sans conviction.* — Pas du tout maman...

Mme LAMBIN. — Si... si... Je sais bien que toi aussi tu crois que ton pauvre père...

POULET, *sans la laisser finir.* — Pch... Défendu ! Va chez Mathieu. (*Il la pousse affectueusement dehors. Elle veut parler...*) Non. Rien. Je t'aime, mais je t'écoute pas. Va chez Mathieu...

(Elle sort navrée.)

ZAB, *à son frère.* — Poulet, je n'en peux plus. Ça me fend le cœur.

POULET. — Quoi ?

ZAB. — De dire et de faire comme tu m'as forcé. Tout l'opposé de mon idée. Quand notre papa a été porté disparu, l'année dernière, tout de suite, moi j'ai eu confiance qu'il n'était pas mort, qu'on le reverrait. Toi pas.

POULET. — C'est vrai. Pour moi, il a péri. Jamais je ne m'en consolerai, mais il a péri.

ZAB, *avec énergie.* — Non. Alors, au lieu de dire chacun comme nous pensions, à

maman qui était folle et qui ne cessait de pleurer, tu as voulu que ce soit moi qui fasse celle qui n'espérait plus, et toi qui n'a pas confiance tu t'es mis à faire celui qui l'a... Eh bien ! ça n'est pas gentil... sans compter que tu as pris le beau rôle et que tu m'as laissé le vilain. Une riche invention que tu as eue là ! Rends-moi donc mon idée et reprends la tienne. On dira chacun à petite mère comme on juge et comme on raisonne dans son cœur à soi, et, de cette façon-là, on le dira bien. Tandis qu'autrement on s'en tire très mal, on n'y met pas le ton, la franchise...

Poulet. — Mais si. Tous les deux on ment comme pour de bon.

Zab. — Moi, jusqu'ici, je t'ai obéi sans savoir, sans rien te demander, parce que tu es grand et que tu es l'aîné.

Poulet. — J'ai quinze ans.

Zab. — Mais aujourd'hui je t'interroge. Pourquoi as-tu fait ça ?

Poulet. — Parce qu'il le fallait. Pour maman... dans son intérêt. Sans doute. Est-ce ma faute si je crois malgré moi que

le père a été tué ? Ça m'étouffe et je n'en dors pas la nuit. Ah ! je voudrais bien avoir ton espérance ! Je ne l'ai pas. Qu'y faire ? Seulement, voilà, j'ai compris que les hommes, à tout moment, et surtout en temps de guerre, même quand ils croient que ça va mal, ils doivent toujours dire que ça va bien. C'est cette parole-là qu'on attend d'eux, et qui tape, parce que c'est les hommes... qu'ils ont les cheveux courts et puis une grosse voix. Un homme qui est à la manque et qui mâche du noir, même s'il a raison il a tort, et il fiche tout le monde par terre autour de lui... J'ai donc pensé : si j'ai le malheur de laisser entendre à petite mère le fond de mon idée rapport à papa, comme elle est persuadée qu'il est blessé, prisonnier, vivant... je vais la ravager... tandis qu'en ayant l'air d'entrer dans ses vues, je la soutiens.

Zab. — Eh bien mais alors, moi ? Quand je lui dis le contraire ?...

Poulet. — Justement. S'il n'y avait que moi seul pour causer, ça serait trop alors, ça pousserait maman plus loin qu'il ne

faut... C'est pourquoi je t'ai conseillé d'observer le système contraire... pour équilibrer. Et puis, de ta part, les choses mauvaises prennent moins de sérieux. Tu es une femme, toi, même pas... une fillette.

Zab. — Oh !

Poulet. — Si tu as de la faiblesse et que tu ne vois pas la vie en rose, c'est tout naturel, ça ne tire pas à conséquence.

Zab. — Et pourtant tu as beau faire l'homme, mon Poulet, c'est moi, Zab, ta sœur, qui le suis.

Poulet. — Des fois, çà et là, c'est possible.

Zab. — Quand tu te coupes, ou que tu te tapes sur les doigts avec un marteau, tu cries plus fort que moi.

Poulet. — Parce que je me cogne plus fort que toi, tiens ! Il ne s'agit pas de ça... mais de maman. Qu'est-ce qu'est arrivé, grâce à ma ruse ? C'est qu'à dire chacun ce que nous ne pensions pas, nous l'avons tout de même dit du mieux que c'était utile. Quand elle perd courage avec toi, avec moi elle le retrouve. Et quand je la vois qui se lance à trop rêver, je te fais signe pour que

tu l'arrêtes, et que tu la remettes dans le doute.

ZAB. — Et ça m'est dur, Poulet ! Oh ! oui !

POULET. — Je m'en rends compte, Zab. Y a que toi capable d'un pareil sacrifice. On se la repasse, comprends-tu ? Alors, entre les deux, un qui dit blanc, l'autre qui dit noir, à force de croire et de ne pas croire, elle est ballottée, cette pauvre mère, et elle ne sait plus... mais plus du tout... Et ça l'empêche de se buter à une idée fixe, dans n'importe quel sens. Ainsi, petit à petit, le jour où elle connaîtra la vérité, elle tombera de moins haut et se résignera.

ZAB. — Il n'est pas mort.

POULET. — Je voudrais.

ZAB. — Si tu le voudrais, et autant que moi, tu ne penserais pas le contraire. Il a été envoyé en mission, un soir...

POULET. — Mission « très dangereuse », c'est les termes.

ZAB. — Bien entendu. Toutes le sont.

POULET. — Plus ou moins. Celle-là l'était le plus. Et il n'est pas revenu. On l'a cité à l'armée. Et il n'a jamais donné signe de

vie, depuis onze mois, lui qui prenait la plume toutes les semaines ! C'est pourtant assez clair ! Où veux-tu qu'il soit ?

Zab. — Blessé... prisonnier, loin, bien loin... ou évadé... dans les forêts... Ça m'est égal. Mais il vit. Rien ne m'étonnera de papa, tu entends ? Il est si brave !

Poulet. — Ça, oui.

Zab. — Toujours il se proposait pour les périls.

Poulet. — C'est même ce qui aura été la cause de sa...

Zab. — Puisque je te dis qu'il vit ! Et débrouillard !... malin ! Rappelle-toi... Le jour qu'il est parti, comme il était gai pour nous empêcher de pleurer : « Mes enfants, j'aurai peut-être un morceau de cassé... à la manière d'un fauteuil... un bras ou un pied... Vous savez que c'est pas grave et ça se recolle... Plus solide qu'avant. Quoi qu'il arrive, espérez toujours... je suis sûr de revenir, fidèle à ma devise : *A l'Exactitude* ».

Poulet. — On l'attend.

Zab. — Eh bien on l'attend. Quoi donc ? On peut. Travaillons, tiens. A bavarder on

ne fait rien. Il s'agit de montrer qu'on égale Mathieu.

POULET. — ... Pas pour tout.

ZAB. — Pour tout. Moi je sais nourrir un bourrelet, tendre un entoilage, garnir un siège, poser un galon, et puis rester une heure avec de la semence plein la bouche, sans l'avaler.

POULET. — Et moi pour l'échelle, ah ! dame ! je ne crains personne. Un écureuil. Et puis que je drape à l'italienne, comme aux grands boulevards !

ZAB. — Et je connais la passementerie ! la torsade !

POULET. — Et moi le tissu ! Dommage que je sois pas au front ! Je te garantis que je saurais prendre un drapeau, oui, et en grande largeur !

ZAB. — C'est pas ça qu'on te demande !... ni à moi, de ramasser par terre des zouaves qui ont soif. Notre champ de bataille c'est la boutique. Notre devoir c'est de faire marcher la maison nous deux et de contenter la clientèle, pour que maman ne pâtisse pas d'abord.

POULET. — Aie pas peur. Je mendierais, je volerais plutôt !

ZAB. — C'est pas ça non plus qu'on te conseille.

POULET. — Histoire de dire.

ZAB. — Sans doute... Et puis pour que de cette façon, le jour où le père rentrera vainqueur, il retrouve tout en ordre...

POULET. — Tu recommences.

ZAB. — Non, je continue.

POULET. — Ça serait trop beau. C'est du cinéma, Zab.

ZAB. — Tout ce qui est au cinéma, c'est arrivé et ça arrive, tout, tu entends !... Tu verras.

POULET. — Allons !... Tu sais bien que ce jour-là je serai plus fou que toi !

ZAB. — Pas plus. Autant.

POULET. — Oui. (*Il regarde dans la rue à travers la glace.*) Tiens, voilà maman qui rentre.

ZAB, *qui regarde aussi.* — Elle est avec Madame Sauvage.

POULET. — Sais-tu ? Pour la dissiper un peu, je vais chanter.

ZAB. — Oh ! ça, c'est trop. Tu en mets de trop. Poulet.

POULET. — Non.

ZAB. — Alors, moi aussi ?

POULET. — Oh non ! Pas toi ! Tu fais celle qui n'a pas confiance... tu ne peux pas... ça égarerait maman.

ZAB. — Oh ! Enfin, j'espère que le bon Dieu qui me voit...

POULET, *chantant, mais à mi-voix, avec un tact infini :*

Ne fermons pas nos cœurs à la douce es..pé..rance...
Plus d'un de ceux que l'on croyait perdus,
Quand on n'y comptait plus,
Reverra le ciel de la France...

(La porte s'ouvre sur ces derniers mots et les deux femmes entrent.)

Mme LAMBIN. — Tu chantes, mon Poulet ? Tu as donc confiance, que tu chantes ?

POULET. — Toujours.

Mme LAMBIN, *à sa fille.* — Et toi, ma chérie ? Pas toi, je le sais.

ZAB, *étranglée d'émotion.* — Mais si, maman, mais si.

Mme Lambin, *avec un sourire douloureux.* — Enfin... soyez gais, malgré tout. C'est de votre âge. J'aime mieux ça... (*A mi-voix, à Mme Sauvage.*) Les enfants... ça ne se rend pas compte.

(Poulet et Zab, qui ont entendu, échangent un regard.)

Poulet, *à Mme Sauvage.* — Et puis voilà, votre guélidon est prêt.

L'APPEL

XVI

L'APPEL

Dans le salon d'un petit château en Morbihan. Le Comte et la Comtesse de Guernalo sont seuls, un soir de janvier 1915. Il pleut. Le vent souffle. Vêtus de deuil, assis devant la cheminée, ils regardent le feu qui s'éteint, et par moments se ravive, contre une vieille plaque de fonte où se distingue, au-dessus d'un écusson, un casque empanaché de suie. Le comte se lève, comme s'il prenait une décision. C'est un homme grand, approchant de la cinquantaine, marqué, dans toute sa personne, d'énergie et de résolution. Il fait le tour de la pièce et vient se rasseoir près de sa femme.

LE COMTE, *dans un imperceptible effort que cependant sa voix trahit.* — Il faut que je te parle.

LA COMTESSE. — Comme tu me dis cela! Qu'as-tu à m'annoncer? Encore un malheur?

LE COMTE. — Nullement.

LA COMTESSE. — Une grave nouvelle, je le sens.

LE COMTE. — Importante.

(Il se lève.)

LA COMTESSE. — Je sais ce que c'est.

(Elle se lève également.)

LE COMTE, *avec élan.* — Ah! si c'était vrai! Quel bonheur si tu m'avais deviné! si de ton côté tu avais fait le même chemin que moi et si ce soir nous nous rencontrions, en face de la grande idée!

LA COMTESSE, *le regardant au fond des yeux.* — Tu pars?

LE COMTE. — Oui.

LA COMTESSE. — Pourquoi?

Le comte. — Tu le demandes !

La comtesse. — Parce que notre fils a été tué ? Il y a cinq mois... C'est pour cela ?

Le comte. — Certainement.

La comtesse. — J'en étais sûre... Voilà l'idée. Depuis quand l'as-tu ? Elle ne t'est pas venue tout de suite ?

Le comte. — Non.

La comtesse. — Comment t'est-elle venue ?

Le comte. — Peu à peu. Et à toi ?

La comtesse. — Oh moi ! Je l'ai eue instantanément. Dans les cinq minutes où j'ai appris la mort d'Alain.

Le comte. — C'est la preuve qu'elle s'imposait.

La comtesse. — Comme celle d'un second et nouveau danger, oui, du plus grand qui pouvait, après l'autre, m'atteindre ! Mais pressentir une catastrophe, est-ce donc l'accepter ?

Le comte. — Tu n'approuves pas ma pensée ?

La comtesse. — Je la réprouve, je l'ai en horreur.

Le comte. — ... Et tu la comprends.

La comtesse. — Non. Elle m'échappe... ou me dépasse.

Le comte. — Ni l'un ni l'autre. Ecoute-moi.

La comtesse. — Je sais tout ce que tu vas me dire. Je me le suis déjà répété cent fois moi-même... et ça ne m'a rien fait.

Le comte. — Oui. Mais c'est moi qui maintenant vais te le dire. Ainsi les mêmes choses ne seront plus pareilles. Je leur donnerai leur vrai sens.

La comtesse. — Tu tiens à me déchirer. Et pour rien ! Tu pars. Je vois que ta résolution est prise...

Le comte. — Irrévocable.

La comtesse. — Cela suffit. Je ne peux pas t'en empêcher. Pars. Mais pourquoi des mots ? Chaque parole est une blessure inutile...

Le comte. — ... Dont je souffre autant que toi. C'est un mal nécessaire. Il ne s'agit pas pour moi seulement de partir, mais que tu connaisses mes raisons. Je te les dois.

La comtesse. — Tu ne me dois rien — que de rester. Garde tes raisons comme je garde les miennes, dont je te fais grâce.

Le comte. — Je suis prêt à les entendre.

La comtesse. — Pour n'en pas tenir compte. Eh bien, nous verrons tout à l'heure. Commence.

Le comte. — Persuade-toi d'abord de ceci : ma chère femme, je ne suis décidé à partir qu'avec ton consentement.

La comtesse. — Jamais ! Si c'est là ce que tu espères !

Le comte. — ... Et pas un consentement d'obéissance passive ou de lassitude, non, une franche adhésion, le plein concours de ton esprit et de ton cœur.

La comtesse. — Tu ne les obtiendras pas.

Le comte. — C'est toi qui me diras de m'en aller. Pourquoi je pars ? Rien de plus simple. Par ordre supérieur.

La comtesse. — Tu as passé l'âge de toute obligation militaire.

Le comte. — Par ordre d'Alain, de notre enfant.

La comtesse. — C'est toi qui te le donnes à toi-même cet ordre.

Le comte. — C'est lui. Il me commande. Et à toi aussi.

La comtesse. — Non. Il ne m'a rien dit là-dessus.

Le comte. — Pour te ménager. Mais il m'a chargé de la dure commission. Je ne me suis pas laissé convaincre du premier coup, crois-le. Tout ce qui me retenait à toi, tout ce que tu étais en droit d'objecter, je le lui ai soumis, avec la partialité la plus ardente et une résistance si vive qu'elle me coûtait, mais à laquelle je m'attachais en pensant à toi. Tu n'aurais pas mieux lutté. J'ai été loyal. Je ne t'ai pas abandonnée à la légère. Alain a voulu, quand même. Il n'écoute rien. Il m'exige. Comment t'expliquer ce que j'éprouve? Je subis en même temps le double effet d'une force physique et morale, la plus grande que j'aie jamais ressentie. Force prodigieuse et si sûre d'elle qu'on est aussitôt dominé... et comme rassuré par une évidence inouïe! Je te brise le cœur! Le mien se brise aussi... et pourtant j'ai la certitude d'être dans la vérité. Je vois clair. Je crois que, par-dessus tout, j'accomplis ce qu'il faut. Ma conscience est tranquille. Je respire. Je goûte à cette conviction de ne

pas me tromper, une quiétude sereine qui n'a rien de commun avec le bien-être fragile qui vous effleure à certains moments heureux de la vie. Je ne peux pas mieux dire : je suis un peu hors de la vie. L'influence d'Alain. Son œuvre irrésistible. A quoi bon discuter ? Me débattre ? M'enfuir ? Il est vainqueur d'avance. Je suis son prisonnier, puisque je suis son père. Pense qu'il est mort ! Et comment ? De la manière la plus belle, dans la gloire, dans la jeunesse, en défendant son pays et nous-mêmes. C'est un ensemble magnifique, une fin sublime, un couronnement. Il nous a couverts d'honneur et de fierté. Il est un exemple inimitable. Y a-t-il rien au monde qui puisse être mis au-dessus des sacrifices qu'il a prodigués ? Alors, il doit SAVOIR. Les morts ordinaires, déjà, sont renseignés sur tout ce qui nous touche et méritent d'être écoutés quand ils nous parlent en insistant. Mais ceux-là, les morts de la guerre, nos enfants ! Un fils comme Alain !... Ah ! on peut se fier à lui les yeux fermés, sans chercher à comprendre. IL SAIT. Quoi qu'il con-

seille et dise, il a raison, il voit plus loin, il fait pour le mieux, dans notre intérêt même. Il nous aimait autant qu'il est possible quand il était vivant... Certainement, aujourd'hui, il ne nous aime pas moins, mais avec plus de pouvoir et d'étendue. Va-t-il nous séparer sans motif puissant, souverain ? Non. Est-ce moi qui me forge des raisons de chevalerie patriotique ? Non. Suis-je un mystique de la guerre ? Non. Un orgueilleux de ma race ? Non. Manqué-je de simplicité, d'humilité ? Pas davantage. Mon fils me fait signe. Voilà tout. Il me montre que je suis fort, que j'étais officier quand il naquit, que je dois le redevenir à présent qu'il n'est plus, et que je n'avais démissionné que pour rengager, au bon moment. Il me dit que depuis son départ il y a dans l'armée une place vide, à mon nom, et qu'il attend que je l'occupe, pour ne plus être tourmenté... Du moment que, bien fixé sur tout ce que nous sommes, toi et moi, l'un à l'autre, et regardant notre union, notre unité, tes pleurs, nos débats en cet instant même, il persiste à m'appeler, tou-

jours... « Allons, père ! le devoir ! » il faut y aller. Je t'adore, ma tendre amie. Mais ton fils me trace ma conduite. C'est lui, le chef, le héros. Nous n'y pouvons rien.

La comtesse. — Et si tu ne reviens pas ?

Le comte. — Même quand on meurt, on revient. De l'autre côté. Nul ne s'en va tout à fait. On est toujours là, autrement.

La comtesse. — Penses-tu obtenir... bientôt... ta réintégration ?

Le comte. — Je l'ai. C'est fait.

La comtesse. — Ah !... Et quand pars-tu ?

Le comte. — Demain. M'en veux-tu toujours ?

La comtesse. — Non. Tu as raison. Notre fils est le maître. Je tâcherai de monter jusqu'à lui.

Le comte. — Il nous tend les mains.

(Elle tombe dans ses bras ouverts.)

NICOLAS

XVII

NICOLAS

A Neuilly, au bout d'une voie peu construite et d'aspect campagne, un soldat d'infanterie, en casque et tenue de guerre, sonne à la grille d'une grande propriété bordée de murs, au-dessus desquels s'élèvent des arbres. Il tient à la main un volumineux paquet enveloppé d'une serge noire. Au bruit de la sonnette qu'il a tirée fort, des aboiements de chiens retentissent nombreux, au loin. Il attend une minute et voit enfin venir une femme d'une quarantaine d'années, robuste et le teint hâlé, en cheveux, les manches retroussées sur ses bras demi-nus.

Le soldat. — Pardon, excuse... La baronne des Plantes ?

La femme. — C'est ici. Qu'est-ce que vous lui voulez?

Le soldat. — Rapport à une bête.

La femme. — Alors entrez!

(Elle ouvre la grille. Il entre.)

Le soldat, *posant son paquet*. — Eh ben, voilà. La bête qu'il s'agit...

La femme. — Non. Taisez-vous. Faut rien me dire.

Le soldat. — Pourquoi?

La femme. — Madame le défend. Elle n'aime pas qu'on raconte avant à d'autres. Elle veut avoir l'étrenne des bêtes qu'on lui apporte, comprenez-vous?

Le soldat. — Bon, bon... Elle l'aura. Je baisse la trappe. Quel type c'est, vot' dame?

La femme. — Tout ce qu'il y a de bon.

Le soldat. — Pour les bêtes seulement?

La femme. — ... Et les gens aussi, tous les animaux. (*Ils rient.*) A preuve moi, tenez! et puis deux autres, une des Ardennes, une d'Alsace, et un amputé de jambe gauche qu'était garçon chez un vétérinaire... Elle nous a recueillis.

Le soldat. — Ah ben, c'est gentil. Pour une noble ! Elle est donc bien riche ?

La femme. — Pas tant qu'on le dit. Mais elle a. Et tout va aux pauvres et aux bêtes. Un vœu qu'elle a fait quand elle était petite.

Le soldat. — Comment ça ?

La femme. — C'est la fille de Victor Bru, le grand savant !

Le soldat. — Connais pas.

La femme. — Un vivisecteur... de ces gens qui ouvrent les chiens et les lapins.

Le soldat. — Ah oui ! pour bricoler dedans, sans que ça serve à rien !

La femme. — Tout juste. Elle avait tellement eu de chagrin, pendant son enfance et sa jeunesse, de voir martyriser les animaux, qu'elle avait juré de se consacrer à eux plus tard, en réparation des souffrances que leur avait infligées son père. Après avoir refusé de se marier jusqu'à trente-deux ans, elle a épousé le baron Mauve, qui partageait ses idées, qui a fondé l'Institut de zoophilie.

Le soldat. — Et monsieur Bru, dans tout ça ?

La femme. — Il est mort. Même qu'il s'est

opposé par testament à ce qu'on l'ouvre après son décès.

Le soldat. — Il aurait mérité qu'on le désobéisse, oui ! Et monsieur Mauve ? il vit toujours, lui, j'espère ?

La femme. — Mort aussi, y a deux ans, dans une partie de plaisir, en se jetant à l'eau après manger, pour sauver son chien qui était vieux et se noyait.

Le soldat. — Ah ! c'est pas payé, vrai ! Mais elle s'est donc remariée votre dame, qu'elle s'appelle madame des Plantes ?

La femme. — Non. Seulement dans le pays, comme on dit depuis longtemps, en parlant de la maison que c'est le Jardin des Plantes, on a fini par lui donner ce nom-là. Maintenant, allons la rejoindre.

Le soldat. — Une minute... à votre accent... vous ne seriez pas du Nord ?

La femme. — Si. Vous aussi ? Ça me frappait. Je suis de Dunkerque.

Le soldat. — Et moi de Saint-Pol.

La femme. — Y a une distance.

Le soldat. — Mais on est tout de même pays. Moi je suis mineur.

La femme. — Des enfants ?

Le soldat. — Non.

La femme. — Une femme ?

Le soldat. — Oui. Elle est restée dans les pays occupés. J'en ai pas de nouvelles depuis Charleroi. Et vous, votre homme ? vous en avez un ?

La femme. — Et bon. Il est de la flotte, à Salonique.

Le soldat. — Pourquoi vous êtes partie de Dunkerque ?

La femme. — On nous a évacués d'autorité, à cause des marmites. Alors j'ai erré jusqu'à ce Paris, et puis, par quelqu'un, j'ai connu madame, qui m'a prise pour soigner le petit monde.

Le soldat. — Combien que vous avez de clients ?

La femme. — Vingt-quatre chiens, dix-sept chats, deux ânes, une chèvre folle, trois vieux chevaux de guerre, un mouton sourd, trente-huit zoiseaux, canaris, pinsons, chardonnets, six merles, cinq perruches, et un veau d'Anvers.

Le soldat. — Ben... ça fait du monde. On

ne s'embête pas. Et comment vous vous appelez ?

La femme. — Pauline Béquin.

Le soldat. — Moi, Henri Crétel.

La femme. — Voilà madame.

(Il se retourne. Une grande femme longue, blonde et mince, aux yeux bleu pâle, est devant lui. Elle a un chapeau de paille noire, un tablier de toile grise ; elle est chaussée de galoches de bois. Une voix très douce.)

La baronne. — C'est vous le soldat qui avez sonné ?

Le soldat. — Oui madame. Compliments.

Pauline. — Il vient pour une bête.

La baronne. — Quelle bête ?

Pauline. — Je ne sais pas.

La baronne, *au soldat*. — Vous l'avez ?

Le soldat, *montrant le paquet noir*. — La v'là.

La baronne. — Montrez !

Le soldat. — Oui. Mais avant, je voudrais vous la conter... Permettez ?

La baronne, *qui sourit*. — Allez.

Le soldat. — Une nuit de l'an passé qu'on était, notre compagnie, la quator-

zième, campé en attente dans une église de village à moitié crevée, une marmite s'amène qui démolit le clocher... On reçoit un tas de matériaux et il m'arrive en pleine figure, comme une potée, quelque chose de tiède et de moelleux qui chute à mes pieds et que je ramasse... c'était ça que je vais vous faire voir.

(Il dénoue et retire l'étoffe du paquet, et on voit un magnifique hibou dans une cage.)

La baronne. — Un hibou !

Le soldat. — Un nibou, oui. On le croyait mort, il n'était qu'étourdi. Des camarades voulaient le tuer pour le manger. Un Breton a observé que ça porterait malheur et qu'il était sacré parce qu'il avait déboulé dans la cagna du bon Dieu. Alors je l'ai mis dans min giron et voilà onze mois qu'il ne m'a pas quitté. Aujourd'hui faut que je m'en défasse.

La baronne. — Pourquoi ?

Le soldat. — Je suis évacué au dépôt pour un temps. — Et après ? Où je serai-t-y renvoyé ? Je peux donc pas garder Nicolas.

La baronne. — Nicol... ?

Le soldat. — Oui, c'est lui. On l'a appelé comme ça à cause de la Russie, pour faire semblant que ça serait un grand-duc. J'ai cherché à qui l'offrir. Personne n'en veut. Et puis on m'a donné votre adresse. Alors je vous l'amène.

La baronne, *sans enthousiasme*. — J'entends bien.

Le soldat. — Quoi !... Vous n'en voulez pas ?

La baronne (*un soupir*). — Je ne prends pas ces gros oiseaux-là.

Le soldat. — A cause ?

La baronne. — D'abord je suis forcée de me limiter. On me présente de tout... des poissons... du bétail ; la semaine dernière, un petit éléphant.

Le soldat. — Mais Nicolas ? c'est pas la même chose. N'a pas de trompe.

La baronne. — Et puis, c'est une bête de proie.

Le soldat, *riant*. — Lui ? mon nibou ? Pas plus de proie que nous deux. En v'là une erreur ! Écoutez, madame, s'agit pas d'une

charade, c'est sérieux, je compte sur vous pour prendre ma bestiole. Ah! vous pouvez pas refuser!

La baronne. — Impossible.

Le soldat. — Dites pas ça. Comprenez-moi. Comme à l'instant je le touchais à votre bonne, je suis sans nouvelles de ma femme qui est à Charleroi; j'ai pas d'enfants, j'en désirais, ils ne sont pas venus, c'est la raison de mon goût des bêtes. Eh bien, cet oiseau, je m'y suis attaché et je l'aime comme quelqu'un. D'ailleurs il le mérite. Je vous en causerais des heures sans me fatiguer. Y a pas plus gentil, plus intelligent, plus fin. Il est courageux comme un aigle et doux comme une colombe. La propreté même. Il ne se nourrit pas de saloperies, il mange de tout, du singe, des patates, du chocolat; il boit du pinard et du jus, il siffle, il embrasse. Il rit...

La baronne, *souriant*. — Oh!

Le soldat. — Mais oui, çà et là... S'il ne le fait pas plus souvent, c'est qu'il n'y a guère motif. Et surtout c'est un sorcier. Ah! ah! il en connaît des choses, s'il pouvait les

sortir! Il sait comment que tout ça finira, lui. Sûr ! Il pense tellement! Réfléchit plus profond que nous... (*Il le sort de sa cage et le prend sur son poing.*) Tenez, regardez-moi ça... si beau, si grave, avec ses grands yeux d'or en tranche d'orange. Voyez-moi si on ne dirait pas, ces yeux-là, des phénomènes dans le ciel, au pôle Nord? Et un guetteur, dans l'obscurité ! On peut se reposer dessus et pioncer, il veille. Les plus petits bruits il les entend. Pas besoin de concierge ni de bouledogue. Il vous gardera votre propriété mieux qu'un sergent de ville. Là-haut il sentait le Boche et flairait l'attaque avant tout le monde. Il faisait un petit ronflement en ouvrant le bec, et ça signifiait : « Les voilà ! » Et jamais il ne s'est trompé. Plus tard, il a servi d'agent de liaison. Il allait porter des ordres à cinq cents mètres au Bois-Capendu et il revenait, avec un glissement si mou qu'on n'entendait rien. A toutes les attaques de nuit il partait, avec la vague, volant au-dessus de nos têtes, repérant la tranchée adverse, et jamais il n'a rien attrapé. Invulnérabe ! Après l'action,

n'y avait qu'à le lancer, il allait entre les lignes se poser là juste où étaient des nôtres, blessés ou morts. Alors, comme il avait indiqué la place, on portait secours. Et jamais malade non plus... pas tapageur, pas bavard, il se méfie des oreilles ennemies... Enfin je vous dis, vous n'en aurez que du plaisir.

La baronne. — Impossible, mon pauvre ami. Tenez !... voilà vingt francs...

Le soldat. — De l'argent ? Mais non ! C'est plutôt moi qui vous en donnerais pour que vous me preniez ma bête ! Vous n'allez pas me faire cette peine, voyons ? vous ? une baronne ? J'en pleurerais. C'est rien, ce que je vous demande ! Avec toute votre arche de Noé, une de plus, une de moins...

La baronne. — Je n'ai plus de place.

Pauline, *doucement*. — En Serbie ?

Le soldat. — Hein ?

Pauline, *au soldat*. — C'est des parties du jardin.

La baronne, *avec force*. — Non. La Serbie c'est pour les chiens. Ne mêlons pas.

Pauline. — En Pologne ?

La baronne. — C'est pour les chats.

LE SOLDAT. — C'en est un. Un chat-huant.

PAULINE. — En Belgique?

LA BARONNE. — Il se battrait avec le veau.

LE SOLDAT. — Mais non!

PAULINE. — Eh bien alors, si madame permet, je le serrerai dans ma chambre. Il n'en bougera pas. Et ça me causerait bien de l'agrément, parce que... cet homme-là et moi, nous sommes pays, du Nord.

LA BARONNE. — Allons donc!

LE SOLDAT. — Ça se trouve comme ça. Une veine! Alors cette fois... vous voulez?

LA BARONNE, *vaincue*. — Oui, là.

LE SOLDAT. — Ah! Vous êtes chouette de me prendre mon nibou. (*A son oiseau :*) T'entends? Fais mignon à la dame. (*L'oiseau bat des ailes.*) Vous voyez s'il a de l'esprit? (*A Pauline :*) Et puis vous, merci de vot' bon cœur. Voilà Nicolas. Mais je vous le donne pas, je vous le prête... Après la guerre, si je suis toujours de ce monde, je reviendrai le chercher, nous irons ensemble au pays... et puis là, nous le lâcherons près d'un clocher, j'y rendrai le vol et la liberté dans le ciel de France.

PAULINE. — Entendu. On le soignera bien.

LE SOLDAT, *ému, serrant contre sa moustache la tête du hibou.* — ... brassé son père. (*Et puis, la main à la visière du casque :*) M'en vas léger.

SŒUR AGATHE

XVIII

SŒUR AGATHE

A Paris, novembre 1915. Huit heures du matin, dans le haut de la rue de Sèvres, vers Montparnasse. Un vieil hôtel, de style et d'époque Louis XVI, à deux étages, très fatigué, que pressent à droite et à gauche, comme une noix, d'immenses maisons de rapport toutes neuves. Derrière ce petit hôtel s'étend la bande d'un maigre jardinet, naguère cultivé en potager, où une jeune religieuse est en train de travailler, courbée sur le sol. Au premier étage de l'hôtel, au fond d'une chambre nue et sans rideaux, à boiseries délabrées, se tient assise dans un fauteuil de paille la R. Mère Monique, supérieure de l'Ordre des Cinq-Plaies. Au mur, un grand Christ en ivoire sur une croix d'ébène. Et c'est

tout. A terre, des paquets de vêtements. Dans un coin, une machine à coudre.

La Mère Monique, dont le visage marque soixante ans passés, achève un entretien avec une sœur debout en face d'elle.

La Mère Monique. — Et vous êtes absolument sûre, ma sœur Basilide, de ce que vous me dites là ?

Sœur Basilide. — Absolument, ma mère. Elle les a retirées.

La Mère Monique. — Toutes les deux ?

Sœur Basilide. — Toutes les deux.

La Mère Monique. — C'est incroyable ! Et depuis quand ?

Sœur Basilide. — Depuis cinq jours.

La Mère Monique. — Et où les a-t-elle mises ?

Sœur Basilide. — Je ne sais pas, ma mère.

La Mère Monique. — Elle ne vous a rien dit à ce sujet ?

Sœur Basilide. — Pas un mot.

La Mère Monique. — Et vous ne l'avez pas interrogée ?

Sœur Basilide. — Ni moi, ni nos sœurs Delphine et Léa. Nous avons respecté son silence. Mais nous avons bien remarqué

qu'elle n'était plus la même. Elle ne mange presque pas. Et, la nuit, elle est agitée; nous entendons ses soupirs. Alors, comme nous l'aimons toutes autant que nous l'admirons, nous avons dit ensemble : il faut aviser notre bonne mère.

La Mère Monique. — Vous avez eu raison. Où est-elle sœur Agathe en ce moment?

Sœur Basilide. — Dans le jardin.

La Mère Monique. — Qu'y fait-elle, ma sœur ?

Sœur Basilide. — Elle arrache des poireaux, ma mère.

La Mère Monique. — Dites-lui de venir me parler.

Sœur Basilide. — J'y vais à l'instant, ma mère. (*Elle sort. Une minute à peine. Un pas d'enfant de chœur derrière la porte, un petit toc-toc.*) Entrez!

(La sœur Agathe entre. Une vingtaine d'années. Des joues rouges de santé, des yeux noirs, modestes et francs. Elle salue de la tête.)

Sœur Agathe. — Ma Mère Supérieure m'a demandée?

La Mère Monique, *sérieuse et douce.* — Oui, ma fille. Ah çà? que se passe-t-il, sœur Agathe? (*Silence.*) Vous êtes toute changée... vous perdez l'appétit... le sommeil... Est-ce vrai? Répondez?

Sœur Agathe. — C'est vrai, ma mère.

La Mère Monique. — Et enfin... qu'est-ce que j'apprends?... (*La regardant de plus près, et feignant de s'apercevoir seulement de la chose.*) Dieu me pardonne!... mais oui... c'est la vérité... vous ne portez plus vos croix?

Sœur Agathe. — Non, ma mère.

La Mère Monique. — La Légion d'honneur, la Croix de guerre!... toutes les deux!

Sœur Agathe. — Toutes les deux, oui.

La Mère Monique. — Pourquoi? Je veux le savoir.

Sœur Agathe. — Je vais vous le dire, ma mère. Si vous ne m'aviez pas fait appeler, j'étais dans l'intention de vous parler, ce matin même. Je ne porte plus mes croix parce que... je ne m'en sens plus digne.

La Mère Monique. — Vous? Qu'avez-vous donc fait?

Sœur Agathe. — Rien du tout, ma mère. Ce n'est pas ma faute, à moi.

La Mère Monique. — De qui est-ce la faute alors ?

Sœur Agathe. — Des croix, ma mère. Elles me perdent.

La Mère Monique. — Je ne comprends pas.

Sœur Agathe. — Voilà. Cela a commencé le jour où on m'a décorée solennellement, devant le front des troupes, à Arras, sur la place, au milieu des ruines...

La Mère Monique. — Je me rappelle. C'était magnifique, et tout le monde pleurait...

Sœur Agathe. — Moi aussi, ma mère.

La Mère Monique. — ... quand on a proclamé les motifs... « Pour avoir, au péril de sa vie, caché et soigné pendant deux semaines, dans le village où elle était restée seule, en pays conquis, trois officiers français blessés, ainsi que plusieurs soldats...

Sœur Agathe. — Laissez cela, ma mère.

La Mère Monique. — ... et être parvenue, au milieu des plus grands dangers, à les ramener tous sains et saufs dans nos lignes. »

Sœur Agathe. — Cela ne vaut pas la peine.

La Mère Monique. — Vous trouvez que ça n'est rien? Vous n'êtes pas fière?

Sœur Agathe. — Mais si! Je le suis trop! Quand le général m'a épinglé les deux croix sur la poitrine, pendant que les tambours... Ah! il m'est monté dans le cœur et dans la tête une bouffée de folie... Je me suis vue grande... grande, élevée au-dessus de tous...

La Mère Monique. — Vous l'étiez en effet, ma fille.

Sœur Agathe. — Sur le moment, je n'y ai pas fait attention. Mais depuis j'ai compris que j'étais devenue la proie du péché, du péché d'orgueil.

La Mère Monique. — A ce point.

(Elle sourit.)

Sœur Agathe. — Oui, ma mère. Ne riez pas. Car vous ignorez tout, l'étendue et les ravages du mal...

La Mère Monique, *bonne et incrédule*. — Dites-les moi donc.

Sœur Agathe. — Vous ne savez pas, ma

bonne mère, que je suis à présent une femme connue ? célèbre ?...

La Mère Monique. — Sans doute. Eh bien?

Sœur Agathe. — Eh bien ! c'est affreux.

La Mère Monique. — En quoi ?

Sœur Agathe. — En quoi ! Mais je ne m'appartiens plus... je suis livrée au public, à la foule...

La Mère Monique. — A l'Histoire.

Sœur Agathe. — Il ne m'est plus permis de sortir seule, comme autrefois, pour aller visiter les pauvres, les malades. Il faut que je sois à présent avec une de nos sœurs âgées, ou une laïque respectable... sinon je ne peux faire un pas. Tout le monde se retourne en voyant mes croix. On me dit bonjour. On m'aborde... on m'arrête : « Ah ! ma sœur... Qu'est-ce que vous avez fait pour avoir ça ? Racontez ! » J'ai beau m'échapper, on me suit. L'autre jour, il y a un officier qui m'a fait le salut militaire.

La Mère Monique. — A la bonne heure ! J'espère que vous le lui avez rendu ?

Sœur Agathe. — Et jeudi dernier... j'étais pourtant avec une personne très laide

de cinquante-sept ans, qui en paraît bien dix de plus... Nous passions le matin par le marché aux fleurs de la Madeleine quand nous croisons six fusiliers marins... Ah ! ma mère ! Ils ne m'ont pas plutôt vue qu'ils étaient autour de moi, oh ! bien polis et pleins de respect, mais comme des démons d'enfants : « Vraiment, ma sœur ! Ah ! c'est fameux ! Vous êtes de la flotte ! Oui ! Mais où c'est-il, dites-nous vite, que vous avez pris ça ? » Je ne savais plus où me fourrer. Alors il y en a un, gradé, avec deux galons, qui a dit tout à coup : « Ma sœur, on veut tous, en remerciements, vous offrir des fleurs pour votre chapelle. Ah ! vous ne pouvez pas refuser ? » J'étais joliment en peine. La foule s'amassait.

La Mère Monique. — Qu'est-ce que vous avez fait ?

Sœur Agathe. — J'ai dit : Je veux bien. Mais à la condition que vous irez tout de suite en face, les déposer vous-mêmes à l'église, à l'autel de la Vierge. — « Ça va », a répondu le gradé. Alors ils ont pris un bouquet de roses de Nice — trente sous, ma

mère, croyez-vous ! — et ils sont allés à la Madeleine comme ils avaient promis.

La Mère Monique. — C'est très bien, ma sœur.

Sœur Agathe. — Mais ce qui n'est pas bien, ma mère, c'est l'orgueil, toujours l'orgueil, qui me gagnait, l'orgueil de mon importance, du beau rôle que j'avais sans cesse à jouer... car c'est ainsi du matin au soir... Je ne peux pas m'empêcher d'entendre tout ce qu'on dit sur mon passage, n'est-ce pas ?

La Mère Monique. — Que dit-on ?

Sœur Agathe. — Oh ! on raconte mon histoire, quand on la sait, ou on invente, un tas de choses ridicules. Dernièrement dans le tramway des gens parlaient : — « C'est une nonne, affirmait un ouvrier, qui a tué cinq Boches de sa main. — Mieux que ça ! déclarait un autre, elle a fait prisonniers quarante uhlans à cheval, d'un coup. » Eh bien ! voyez, ma mère, même ces sottises-là, ça ne m'était pas désagréable, et je m'en voulais bien fort, oui ! J'ai beau faire, je ne pense plus qu'à ça. Je sais qu'il y a mon

portrait dans les journaux, je l'ai vu à la devanture d'un papetier...

La Mère Monique, *grave*. — Vous étiez-vous donc arrêtée, ma sœur?

Sœur Agathe. — C'était place Saint-Sulpice, ma mère.

La Mère Monique, *rassurée*. — Oh! alors...

Sœur Agathe. — ... Entre Monseigneur Mercié et un monsieur... il y avait son nom. (*Se le rappelant tout à coup :*) Briand. Qui est-ce? (*La Mère Monique sourit.*) Enfin, je ne suis plus la même petite sœur qu'autrefois, modeste, effacée, contente. Je me figure être un grand homme... non... je veux dire... vous me comprenez... Et, en plus de l'orgueil — c'est sans doute un commencement de punition — moi qui n'avais jamais eu jusqu'ici la moindre idée du danger, je suis devenue craintive et tremblante pour tout!... Je me crois malade pour un rien, et j'ai peur de la mort, après l'avoir vue pourtant et bravée plus de cent fois! Oui, cette sœur Agathe, « l'héroïne », comme ils m'appellent, c'est une orgueilleuse et une lâche! Vous voyez bien que je ne peux plus

garder mes croix? Voilà pourquoi je les ai retirées, et à partir d'aujourd'hui je vous supplie, ma mère, de m'infliger la tâche la plus humble, à l'office, à la vaisselle.

La Mère Monique. — C'est de l'orgueil encore. Où sont vos croix?

Sœur Agathe, *les retirant de la poche de sa jupe, enveloppées dans du papier blanc.* — Les voici.

La Mère Monique. — Donnez-les moi (*Sœur Agathe les lui donne.*) ... que je vous les rattache!

Sœur Agathe. — Quoi?... Vous voulez?

La Mère Monique, *les épinglant.* — Ah! ne remuez pas! Vous allez me faire piquer. (*Se reculant pour juger l'effet.*) Là. Ça fait très bien. Ma fille, voilà ce que c'est que d'avoir une conduite admirable. Tant pis pour vous. Il est trop tard pour vous en dédire et vous devez en accepter toutes les conséquences. Vous avez été choisie, élue pour être une lumière de notre Ordre... il faut remplir cette mission. Soyez persuadée que la vanité qui vous tourmente est une épreuve, la juste et perpétuelle tentation,

proportionnée à vos vertus. Si vous imaginez de vous dérober exprès aux égards que vous vous êtes acquis, pour nous faire du renoncement et de l'humilité courante, ça n'est plus de jeu, vous trichez avec le Devoir. Le vôtre est de suivre les chemins où la Providence vous pousse. Moi aussi, quand on m'a nommée Mère Supérieure, dans le temps, j'ai eu une crise de folie des grandeurs, je me croyais la sœur du Pape, et j'ai voulu m'en aller pour fuir le péché d'orgueil qui me gonflait. On m'en a empêchée... et puis ça s'est passé, petit à petit. Résignez-vous. Qu'elles soient de souffrance ou de gloire, de misère ou d'honneur, IL FAUT PORTER SES CROIX. On n'a pas le droit de les jeter. Vous porterez les vôtres, toute votre vie, simplement, sans vilaine ostentation ni fausse honte, et quand vous serez pour vous présenter devant le bon Dieu, le plus tard possible, on vous les laissera, on vous mettra en terre avec. Voilà... sœur Peureuse. Allez en paix, ma fille. Et priez pour nos soldats.

SŒUR AGATHE. — Oui, ma mère.

LA DÉCISION

XIX

LA DÉCISION

M. Dumont, Mme Dumont, Colette, leur fille, vingt et un ans, sont réunis, le soir, chez eux, à Paris, en Auteuil. Il fait un ciel pur et bleu sombre d'été, plein de mystère et d'avenir. On s'écoute espérer.

Colette, *rompant soudain le silence.* — Mes parents, j'ai à vous parler.

M. Dumont, *inquiet.* — De quoi s'agit-il?

Mme Dumont, *à sa fille.* — Fais attention.

COLETTE, *sans peur*. — De mon mariage.

M. DUMONT. — Oh ! Encore !

Mme DUMONT. — Tu y reviens ? Chaque fois que nous avons eu la faiblesse de traiter cette question, rappelle-toi ? l'entretien a mal fini !

COLETTE. — Celui-ci finira bien. C'est le dernier.

M. et Mme DUMONT, *impressionnés*. — Ah !

COLETTE. — Causons sagement... tendrement. (*Avec résolution.*) Au début de l'été de 1914...

Mme DUMONT. — Voilà ! tu reprends tout !

COLETTE. — Ça sera plus court... Le 5 juillet, M. Raymond Berri et moi avons été fiancés, avec votre plein consentement. C'était pour vous le gendre rêvé...

Mme DUMONT. — En effet, et il le reste.

COLETTE. — Oh ! en lointaine espérance. Le mariage devait avoir lieu le 2 août.

Mme DUMONT. — Quelle date !

M. DUMONT. — Heureusement qu'on l'avait choisie !

COLETTE. — Malheureusement ! Peux-tu dire une pareille chose, papa ?

M. Dumont. — Je la répète ! Quand je pense que pour un peu, à quelques heures près, tu pouvais te trouver mariée avant la déclaration de la guerre... j'en ai la sueur froide...

Colette. — Tu es pourtant brave... et patriote ?

M. Dumont. — Sans doute. Mais je suis père...

Mme Dumont. — Les enfants ne comprennent pas.

Colette.—Tu te trompes, ils comprennent.

M. Dumont. — Autrement.

Colette, *bas*. — Quelquefois mieux.

M. Dumont. — Tu t'oublies, Colette.

Colette. — Non, papa, je veux dire que, libres, spontanés, tenus à moins de considérations et de scrupules, les enfants voient souvent plus clair dans leur devoir, en saisissent plus vite le sens direct et nécessaire... Je continue. Raymond est parti caporal, et le mariage a été remis.

M. Dumont. — A après la guerre.

Mme Dumont. — Cela a été convenu loyalement entre nous.

M. Dumont. — L'as-tu accepté?

Colette. — Oui. Mais pourquoi l'ai-je accepté? Parce que tous nous étions persuadés que la guerre durerait trois à quatre mois, au plus... Et puis voilà près de deux ans que nous la subissons et nul ne peut assurer quand on en verra la fin.

Mme Dumont. — Est-ce notre faute?

Colette. — Raymond, pendant ce temps, est passé sergent, sous-lieutenant, lieutenant; il a été blessé, deux fois, et cité autant à l'ordre de l'armée.

M. Dumont. — Un agrégé... un garçon si doux dans le civil!

Mme Dumont. — Qui ne fumait pas, qui n'était même pas chasseur!

Colette. — Est-ce que ça n'est pas beau?

M. Dumont. — Magnifique.

Colette. — Alors?

M. Dumont. — Alors... nous sommes tout de même plus tranquilles et plus rassurés de savoir que tu n'es pas sa femme.

Colette. — C'est comme si je l'étais. Du moment que nous sommes fiancés...

Mme Dumont. — Pas tout à fait.

COLETTE. — Tranquilles ! Rassurés ! Vous l'êtes donc ? Vous pouvez l'être sur son compte ?

M. DUMONT. — Sur le sien, pas toujours. Évidemment non.

Mme DUMONT. — Mais davantage sur le tien.

COLETTE. — Il s'agit bien de moi !

M. DUMONT. — Pour nous, tu restes le principal.

COLETTE. — Le principal pour moi, c'est lui, c'est l'homme que j'aime et qui se bat.

M. DUMONT. — Oh ! Colette !

Mme DUMONT. — Eh bien ? et nous ? Ton père ? Nous ne pesons plus rien ?

COLETTE. — Mais si. C'est autre chose. N'allez pas comparer... Ne vous étonnez pas si en ce moment, où à toute minute il est exposé, c'est Raymond qui occupe et intéresse le plus mon esprit...

M. DUMONT, *triste*. — Et ton cœur. C'est naturel.

Mme DUMONT, *qui soupire*. — Nous ne t'en voulons pas.

COLETTE. — Eh bien ? En ce cas, laissez-nous donc nous marier. (*Avec leur tête, avec*

leurs regards, avec leurs bras, de toute leur personne, les parents font : Non, non et non...) Je vous en supplie. Après je ne vous tourmenterai plus...

Mme Dumont. — Oui ! Et c'est nous seuls, pour le coup, qui serons tourmentés ! qui ne vivrons pas, du matin au soir !

M. Dumont. — Cesse d'insister. Crois-moi. Renonce.

Mme Dumont. — Ne nous force pas à te dire des choses... terribles.

M. Dumont. — Douloureuses...

Mme Dumont. — ... que ta jeunesse ne voit pas.

M. Dumont. — ... que notre âge, notre expérience nous obligent à regarder en face, que nous n'avons pas le droit d'écarter, ni les moyens d'abolir.

Mme Dumont. — Et qui sont, qui perpétuellement... planent...

M. Dumont. — Menacent...

Colette. — Qui ? Quoi ?

M. Dumont. — Non... Rien.

Colette. — Si... Parlez... Ah ! parlez... je vous adjure.

M. Dumont. — Eh bien ! ma pauvre petite ! S'il était tué ?

Colette, *calme*. — Ah ! c'est cela ?

Mme Dumont. — Si tu devenais veuve ? Dans ton amour, dans ta foi de l'avenir, tu n'y as jamais pensé ?

Colette. — Vraiment ? Vous croyez ? Vous ne me connaissez pas. J'y ai pensé, j'y pense, à tout instant, cent fois, mille fois...

M. Dumont. — Et cela ne te retient pas ? ne te glace pas d'épouvante ?

Colette. — Au contraire ! Cette pensée me presse, me pousse à désirer d'être sa femme, au plus tôt, tout de suite.

Mme Dumont. — Et, chose pire, plus affreuse encore... Si tu restais seule... avec un enfant ! Ah !

M. Dumont. — Y as-tu réfléchi ?

Colette. — Certainement ! Aussi.

Mme Dumont. — Tu as envisagé cette horreur ?

M. Dumont. — Cette catastrophe ?

Colette. — Oui. Et plus, en les redoutant, je les ai cru possibles, plus se sont fortifiés dans mon âme, l'idée, la volonté,

le devoir du mariage. D'abord il n'est pas certain, grâces à Dieu, que ces malheurs...

M. Dumont. — Mais s'ils arrivent?

Colette. — Alors j'aurai bien fait, et je me féliciterai, plus que jamais, de mon parti.

Mme Dumont. — Ta vie sera perdue.

Colette. — Sanctifiée, sauvée, par le souvenir! Sans doute mon bonheur sera brisé, mais les morceaux, du moins, en seront bons, profitables, utiles.

M. Dumont. — A qui?

Colette. — A moi, à mon enfant, au bien, à la patrie, à Dieu, à tout.

Mme Dumont. — Et nous? Tu es notre fille, unique! Rappelle-toi donc cela!

Mme Dumont. — Si tu avais des frères et des sœurs, je ne te dis pas que nous ferions meilleur marché de ton sort, mais tout de même ton désir nous trouverait peut-être moins inquiets, moins affolés. Tandis que... nous n'avons que toi!... que toi!

Colette. — C'est vrai... Oui... Hélas! J'ai souvent regretté aussi...

M. Dumont. — Quoi?

Colette. — Que nous ne fussions pas plus

nombreux... Cela eût, sur bien des points, modifié vos vues, vos sentiments...

(Un court silence douloureux.)

M. Dumont. — On n'a rien à nous reprocher.

Colette. — Oh ! mon père !... ma mère !

(Elle se jette sur eux dans un émouvant élan de tendresse.)

Mme Dumont. — Oui, tu serais coupable, ingrate, si tu nous jugeais mal.

Colette. — Je vous adore.

M. Dumont. — N'ayant que toi, nous avons pu ainsi t'aimer mieux, plus isolément.

Mme Dumont. — ... te gâter...

M. Dumont. — ... te donner une éducation suivie, parfaite, achevée. Si tu n'avais pas été seule, serais-tu aujourd'hui ce que tu es, munie de tes diplômes de sciences et de lettres, capable, à ton choix, d'exercer le professorat, d'écrire... d'être ingénieur ? Combien de carrières te seront ouvertes... justement après cette guerre !...

Mme Dumont. — Et c'est tout cela que tu prétends compromettre, risquer ?

COLETTE. — Peu importe. Ma vie passe avant ma carrière.

M. DUMONT. — Quelle est là-dessus l'idée de Raymond ?

COLETTE. — La même que la mienne. Il me l'a dit.

M. DUMONT. — Et jamais à nous. Pourquoi ?

COLETTE. — Le peut-il ?

Mme DUMONT. — Qui l'en empêche ?

COLETTE. — Un excès de délicatesse. La part des responsabilités, d'ailleurs, n'est pas égale. Lui est-il permis, je vous le demande, de peser, si peu que ce soit, sur une détermination d'où sont susceptibles de résulter pour moi le veuvage avec un enfant... et pour vous un deuil irréparable ?

M. DUMONT. — Tais-toi ! Tais-toi !

COLETTE. — Malgré son désir, il doit se taire. C'est à moi de parler, la première, pour lui et pour moi, et de réclamer, au nom de notre amour mutuel, le droit d'être unis, sans retard. Attendre ? Mais pourquoi ? C'est une faute, un crime !

Mme DUMONT. — Tu es folle. Raisonne. Simple fiancée, tu vis dans une angoisse de

tous les instants, qui te mine... Vas-tu dire que, mariée, tu serais plus tranquille?

COLETTE. — Non. Mais plus forte, plus confiante, plus satisfaite. Mon sort serait réglé. S'il doit revenir vivant, je veux tout de suite être sa femme. S'il ne doit pas revenir, je veux tout de suite obtenir l'honneur de demeurer sa veuve. Dans les deux cas, je veux, dès à présent, porter son nom, le mériter.

Mme DUMONT. — Pense à lui aussi...

COLETTE. — Mais j'y pense! Autant qu'à moi!

M. DUMONT. — Songe à son intérêt moral, à la paix de son esprit. Marié, rattaché à l'arrière par des liens nouveaux et puissants, Raymond gardera-t-il sa même fermeté de soldat, son même beau courage?...

COLETTE. — Il en aura deux fois plus, puisqu'il se battra pour nous, pour son propre foyer, pour sa femme et pour son enfant...

Mme DUMONT. — Oh! cet enfant! cet enfant! Et s'il est orphelin de son père? Cet effroi me hante!

M. DUMONT. — Tu n'auras donc pas de regrets?

Colette. — Ni de remords... J'en serai fière. Il me servira d'appui, de guide, et de réconfort. Il perpétuera pour moi la bataille, la souffrance, le sacrifice et la victoire. Il sera mon petit drapeau.

M. Dumont. — Tu vas... tu te grises de paroles.

Colette. — De sentiments. Mais non, je ne me grise pas. Je suis calme et résolue. Mon parti est définitif. Je me suis promise à mon fiancé. Quoi qu'il arrive, il me possède et me gardera. Vivant ou non, je suis à lui. S'il tombe avant que nous soyons liés, je ne me marierai jamais.

M. Dumont. — N'engage donc pas l'avenir.

Colette. — Jamais, vous entendez ! Je resterai vieille fille, inconsolable, désespérée, et toujours seule même quand vous serez là, plus seule encore après ; alors, que risqué-je ? Ne vaut-il pas mieux, en supposant le pire, que je sois au moins la femme d'un soldat glorieusement mort pour son pays, et la mère d'un enfant dont le sang remplacera l'autre sang qui fut offert et répandu ? Car en ces temps d'usure et de dépense

humaine, en ces bousculades de fléau, il faut se marier vite, et sans perdre un jour, une heure, pendant qu'on est là, que la circonstance s'y prête, que tout le demande, l'impose... On n'a plus le droit ni les moyens de remettre à Pâques et à la Trinité. Et cela est nécessaire encore, non seulement pour nous deux individuellement, mais pour vous et pour ses parents, pour nos deux familles. Je suis fille unique, il est fils unique. Hâtez-vous, je vous en supplie, de nous donner l'un à l'autre, afin que vous reviviez et vous multipliez en nous.

Mme Dumont, *qui n'en pouvait plus.* — Elle a raison ! Elle a raison !

Colette. — Ah ! maman !

M. Dumont, *à sa femme.* — Quoi? Tu consens ?

Mme Dumont, *à son mari.* — Oui. Pas toi?

M. Dumont. — Si.

Colette. — Papa ! Je savais bien !...

M. Dumont, *doucement, lui désignant sa femme.* — Ta mère a toujours raison. (*A sa fille.*) Écris toi-même à ton héros... là, et dis-lui que s'il peut avoir une permission...

COLETTE. — Il l'aura !

Mme DUMONT, *prenant son mari et sa fille dans ses bras, sans pouvoir retenir ses larmes.* — Et puis, mes enfants... à la grâce de Dieu ! C'est égal...

(Elle ne peut plus parler.)

M. DUMONT, *qui la tapote avec tendresse.* — Mais oui, ma bonne. Allons ! Allons ! La belle-mère d'un officier de Verdun !... Ne pleure pas, que diable !

(Elle rit.)

APRÈS LA BATAILLE

XX

APRÈS LA BATAILLE

En première ligne, sous Verdun, au lendemain des attaques de février. Pendant une accalmie, à la tombée du jour. L'abbé Domusse, sergent, s'est retiré un peu à l'écart, assis à terre, les yeux clos, sans qu'on puisse deviner s'il dort, s'il prie ou s'il rêve, quand le soldat Gamin, de la C. G. T., faisant partie de la même compagnie, l'aborde en lui touchant l'épaule.

Gamin. — Écoute un peu ?

Domusse, *surpris*. — Tu veux me parler ?

Gamin. — Ça t'étonne ?

Domusse. — Dame !

Gamin. — Le fait est que depuis dix-huit mois qu'on se fréquente on n'a pas été les deux doigts de la main.

Domusse. — Ce n'est pas de ma faute.

Gamin. — C'est de la mienne. Tu as raison. Je t'ai rebuté. Tu sais pourquoi.

Domusse. — Tes idées ?

Gamin. — Rapport à la religion, oui. On ne jugeait pas de même. Mais aujourd'hui je veux te causer.

Domusse. — Et à qui as-tu à faire ? Au sergent ou au curé ?

Gamin. — Au curé.

Domusse. — Vas-y.

Gamin. — Eh bien voilà. Penses-tu que ça carillonnait avant-hier ? Hein ? C'était vraiment le chambard et le grand soir !... Ah ! oui ! Jusque-là je n'avais jamais eu peur, mais alors je l'ai eu... Tout le monde culbutait autour de moi, devant, derrière, à droite, à gauche ; on ne voyait que des amis, plouf... qui s'affalaient dans le poussier. A chaque coup de tonnerre, à chaque miaou, à chaque sifflement, je m'annonçais : « Ça y est ! Cette fois, c'est mon tour. »

Et puis flûte, ça ne l'était pas. Ça continuait d'être en vie, de respirer... mon cœur de battre, mon cerveau de grouiller, ma gueule de hurler, mes bras de frapper... Je me racontais : « Dieu me pardonne ! si je croyais à lui, je dirais que c'est un miracle que je n'aie pas encore été touché ! » Oui. Parole ! Je ne comprenais pas comment je pouvais rester debout là dedans quand les autres tombaient comme de la groseille... C'était pas naturel...

Domusse. — Moi aussi, j'étais debout.

Gamin. — Sans doute. Mais toi, parbleu, t'es curé... Le bon Dieu te favorise parce que tu l'encenses... ça va de soi. Mais moi Gamin, de la C. G. T., qui ne l'ai jamais soigné... y avait pas de raison. Et je sentais que j'aurais dû déjà tomber plus de cent fois, plus de mille fois... et que j'étais tout de même préservé. Et en même temps que ça me plaisait bien, dame !... ça me troublait... Enfin, il s'est mis à pleuvoir du gros si fort, si nombreux, qu'on ne s'entendait plus penser, mettre une idée et un pied devant l'autre... On devenait fou du cœur et

tout vous tournait comme si on avait le mal de mer à l'âme.

Domusse. — Tu crois donc qu'il y en a une ?

Gamin. — Pas tout le temps. Pas à l'atelier. Dans ces moments-là, au front, oui. Ah ! on était loin de l'infâme capital et de chercher la peau du patron ! Cette fois, j'ai été sûr que j'allais mourir, que c'était réglé, qu'il n'y avait plus moyen d'y couper... Je t'ai vu à dix pas devant moi. Tu criais, tu courais, en chantant tes *Vobiscum*... Alors... figure-toi... c'est un peu raide, sans que je sois capable de dire comment ni pourquoi... dans un éclair, il m'est venu l'idée de faire un vœu...

Domusse. — Toi ?

Gamin. — Oui, moi ? Un vœu ! Ça m'a sorti malgré moi, comme un jet de sang, comme un coup de fusil... j'en ai fait un... Je me regardais travailler en me blaguant tout bas : « Non ! Comment ! Toi ? Gamin ? C'est toi qui te lances dans le secteur du Pape ? Pas possible mon vieux ? On t'a changé ! Eh bien, et les compagnons ?

Qu'est-ce qu'ils riraient ! » Mais j'avais beau me taquiner, ça ne m'arrêtait pas, et je continuais de me buter à mon vœu.

DOMUSSE. — Mais quel vœu ?

GAMIN. — Le v'là. « F...tu sort ! Si j'en réchappe, j'dirai un rosaire tous les jours ! »

DOMUSSE. — Non ?

GAMIN. — Comme j'ai l'honneur.

DOMUSSE. — Alors ?

GAMIN. — Alors, puisque j'ai réchappé, chose promise, chose due. Le vœu est tiré, il faut le boire. Je suis même déjà en retard. Seulement, comme je n'y entends rien à ces pratiques-là, je viens te trouver pour que tu m'apprennes. Mais pas de giries. Dis ce qui est utile et rien de plus. T'as la parole.

DOMUSSE, *moitié souriant, moitié embarrassé.* — Ah ! mon pauvre Gamin !

GAMIN. — Pourquoi c'te soupir ? Tu devrais être content ?

DOMUSSE. — Si je le suis ? Plus que content, heureux !

GAMIN. — Eh bien ! alors ? T'as l'air de me plaindre ?

Domusse. — Je t'admirerais plutôt. Sais-tu ce que c'est qu'un rosaire ?

Gamin. — Malin ! C'est cet objet de poche qui est comme une espèce de bracelet d'identité, et qu'on dit dessus des prières, en comptant les grains de café.

Domusse. — Un chapelet ! Tu crois que c'est un chapelet ?

Gamin. — Bien sûr. Un chapelet, un rosaire, c'est kif...

Domusse. — Mais non.

Gamin. — La différence ?

Domusse. — Un chapelet, c'est cinq dizaines.

Gamin. — Hein ? Cinq quoi ? Développe.

Domusse. — Cinq dizaines de prières.

Gamin. — Qui font ?

Domusse. — Cinquante.

Gamin. — Ah ! bigre de paradis ? Je pose zéro et je retiens cinq ! Cinquante ! Et le rosaire, alors ? Ça fait moins ?

Domusse. — Plus.

Gamin. — Non ? Tu me fais aller ? Tu te payes mon vœu ?

Domusse. — Je te dis la vérité. Un ro-

saire, c'est trois fois un chapelet. Ainsi l'a voulu saint Dominique.

GAMIN. — A ben, mon vieux... vrai !... Une trouvaille qu'il a eue là !

DOMUSSE. — Quinze dizaines. Autrement dit : quinze *Pater* et cent cinquante *Ave*.

GAMIN. — Oh ! ce que tu m'instruis ! Ce que tu me distrais ! J'avais pas un soupçon de ça.

DOMUSSE. — Je m'en doute... Mais qu'est-ce qui a pu te donner l'idée d'aller chercher le rosaire ?... A propos de quoi ?

GAMIN. — Je sais pas... L'habitude de parler de ce qu'on ignore. Et puis ç'a été de te voir, qui m'a fait venir la pensée et le mot.

DOMUSSE. — Moi ? Mais pourquoi le rosaire plutôt qu'autre chose ?

GAMIN. — Parce que quand je parlais de toi aux amis, je t'appelais le chevalier du Rosaire... Alors le Rosaire... j'ai dit ça comme j'aurais dit n'importe quoi. Mais en ce cas, écoute donc, à présent qu'est-ce que je vais faire ?

DOMUSSE. — Toi ? Rien du tout.

GAMIN. — Comment? Rien du tout.

DOMUSSE. — Voyons ! tu n'as pas la prétention de réciter chaque jour quinze *Pater* et cent cinquante ?...

GAMIN. — On n'aurait pas le temps, oui.

DOMUSSE. — Ni les moyens.

GAMIN. — Oh ! les moyens... c'est pas ça qui me manque...

DOMUSSE. — Non. C'est impossible.

GAMIN. — Alors mon vœu ?

DOMUSSE. — Tu ne le tiendras pas.

GAMIN. — Mais je veux le tenir !

DOMUSSE. — Il est irréalisable.

GAMIN. — Tant pis pour moi. J'ai dit si j'en réchappe... et *cætera*... Ai-je réchappé ? Oui. Je marcherai... je suis honnête... Et puis si je me défilais, je sens que ça pourrait bien me porter malheur, et que notre jeune bon Dieu me repincerait... parce que... c'est pas fini ces apocalysses ! Y en a encore pour des semaines... Alors ?...

DOMUSSE. — Alors quoi? Je n'y peux rien, mon pauvre bonhomme.

GAMIN. — Si. Cherche dans ta musette... Arrange-moi ça au tarif réduit. T'en as le

pouvoir... J'ai fait un vœu d'idiot, je l'ai fait de bon cœur, il ne faut pas qu'il soit raté. Tâche à me le rendre pratique.

DOMUSSE. — Eh bien tu diras... mais tu vas encore trouver que c'est trop ?

GAMIN. — Va, va.

DOMUSSE. — Tu diras tous les jours...

GAMIN. — Tous les jours...

DOMUSSE. — Une fois.

GAMIN. — Oh ! Pas plus ?

DOMUSSE. — Attends donc ! Tu diras... une prière.

GAMIN. — Une seule ? Grande alors ?

DOMUSSE. — Toute petite. Un *Pater*.

GAMIN. — Je ne la sais pas. Difficile ?

DOMUSSE. — Très facile. Je te l'apprendrai. Ça dure une minute.

GAMIN. — Une minute ? A la bonne heure ! Parlez-moi d'une gentille prière. En v'là une ! C'est épatant. Et ça suffira pour boucler mon vœu ? pour faire le compte du Rosaire ?

DOMUSSE. — Ça suffira. Si tu le dis régulièrement...

GAMIN. — Oh ! As pas peur ! Une mi-

nute... C'est rien... Je le dirai toute ma vie.

DOMUSSE. — Ne t'avance pas trop. Dis-le d'abord pendant la guerre. Nous verrons après.

GAMIN. — C'est juré. Ça peut se dire partout, n'importe quand ? Y a pas d'heure ?

DOMUSSE. — Partout, à tout moment. Avant de te l'écrire, je vais te le réciter : (*Il prononce lentement.*) NOTRE PÈRE QUI ÊTES AUX CIEUX, QUE VOTRE NOM SOIT SANCTIFIÉ... QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE !

GAMIN. — Dame oui ! Si ça doit venir, il n'est que temps !

DOMUSSE. — QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE, SUR LA TERRE COMME AU CIEL. DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI NOTRE PAIN QUOTIDIEN.

GAMIN. — Excellent, ce passage-là ! Le pain !... Ah ! le pain !...

DOMUSSE. — ET PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES, COMME NOUS LES PARDONNONS A CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS.

GAMIN. — Excepté aux Boches ?... Ah ! ça ! les Boches ! Jamais !

DOMUSSE. — Ne t'en occupe pas. Et puis

la prière est faite d'avant... MAIS NE NOUS LAISSEZ PAS SUCCOMBER A LA TENTATION.

GAMIN. — Quelle ?

DOMUSSE. — Toutes les mauvaises. ET DÉLIVREZ-NOUS DU MAL.

(Il s'arrête.)

GAMIN. — Et puis ?

DOMUSSE. — C'est tout. AINSI SOIT-IL. Conviens que c'est une belle prière ?

GAMIN. — Ma foi oui. C'est plein de bonnes choses. Et clair. Ça paraît certain. C'est bâti. Alors c'est ça la religion ?

DOMUSSE. — C'est ça.

GAMIN. — Oui, oui...

(Il sourit.)

DOMUSSE. — Qu'est-ce qui te fait sourire ?

GAMIN. — Parce que ce *Pater*... pendant que tu le déroulais, je me disais : Mais je connais... J'ai déjà entendu ça quelque part... Et puis maintenant ça me revient... C'est de maman qui s'en servait aussi tous les jours, quand j'étais petit et qu'elle me le faisait réciter... Je me rappelle.

DOMUSSE. — Tu vois bien ? L'as-tu encore, ta mère ?

GAMIN. — Elle n'est plus. Depuis longtemps.

DOMUSSE. — C'est peut-être elle qui t'a protégé ?

GAMIN. — Ça se pourrait bien.

DOMUSSE. — Alors tu diras sa prière ?

(Gamin fait signe que oui. Domusse l'embrasse discrètement, sans qu'il résiste. Et en silence ils se séparent.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
I.	— Aux Invalides	5
II.	— Le Lien	17
III.	— La Précaution	29
IV.	— L'Heureux Malheur	39
V.	— Le Château	51
VI.	— Le Petit Sacrifice	65
VII.	— La Permission	79
VIII.	— La Marraine	91
IX.	— Au P. C.	109
X.	— Le Tableau	123
XI.	— La Cheville	137
XII.	— L'Occupation	151
XIII.	— Le Bon de Chaussures	167
XIV.	— Les Aquarelles	183
XV.	— Les Enfants	199
XVI.	— L'Appel	213
XVII.	— Nicolas	225
XVIII.	— Sœur Agathe	241
XIX.	— La Décision	255
XX.	— Après la Bataille	271

PARIS — IMPRIMERIE MICHELS FILS
6, 8 et 10, Rue d'Alexandrie.

69

PQ
2330
L7D5

Lavedan, Henri Léon Émile
Dialogues de guerre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY